



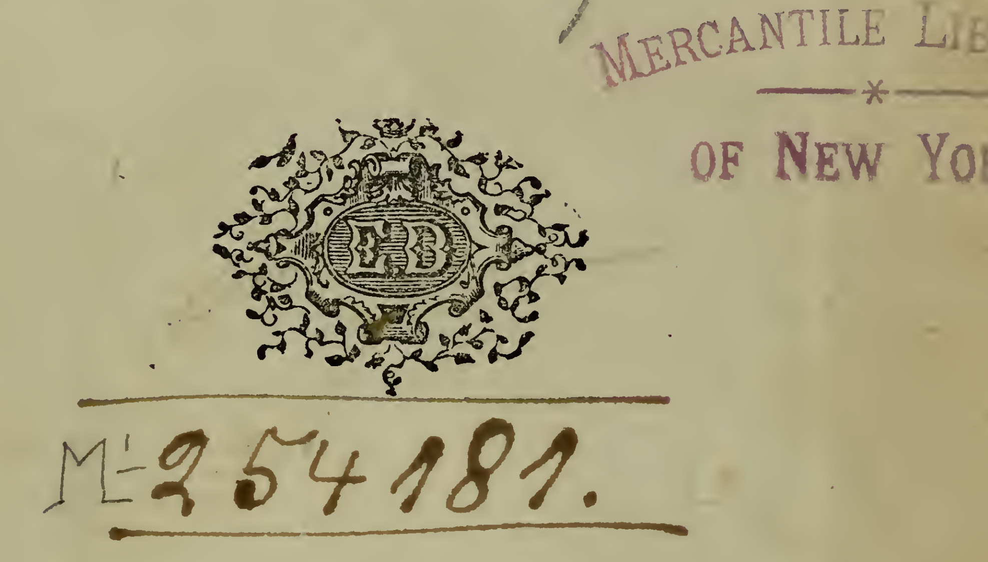
L'AMOUR QUI PLEURE

ET

L'AMOUR QUI RIT

PAR

CATULLE MENDÈS



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1883

CONSULTATION

Dès qu'elles furent assises dans le boudoir de peluche rose, aux teintes exquisement fanées, tout imbu d'odeurs tendres, comme une serre dont les fleurs sont des femmes, madame de Portalègre prit entre ses deux longues mains les jolis doigts potelés de la comtesse et lui dit en avançant ses lèvres dans un sourire de carmin encore frais, car elle venait à peine d'achever son maquillage du matin :

— Mais vous êtes émue, vraiment ! Qu'y a-t-il donc, chère petite ? Ne vous troublez pas, parlez, dites tout. Je suis sûre que ce tout-là, ce n'est guère. Il faut que vous ayez confiance en moi. Je vous aime d'une façon surprenante. D'abord parce que vous êtes jolie et fraîche comme un Chaplin. Vous connaissez la Jeune Fille aux Églantines ? C'est vous, tout à fait. Puis, on sent que vous avez une con-

science ingénue autant que votre visage est pur. C'est quand le cœur ne bat pas que les yeux ne sont pas battus. Mariée depuis deux mois seulement, on a toute l'innocence d'avant, avec un peu d'effroi en plus. Et vous venez d'un couvent de province. Peut-être vouliez-vous prendre le voile? Il vous reste une vague odeur d'encens; vous êtes une fleur de chapelle, toute mouillée encore d'une rosée d'eau bénite. Aussi, coquette et mondaine comme je suis, une rose artificielle parfumée d'oppaponax, et presque vieille déjà, — trente et un ans, ma mignonne! — vous m'étonnez absolument; ce qui fait que je vous adore. Je vais m'en aller, cela m'intéresse de vous voir venir. Conscrit! je suis votre colonel; et je veux bien, moi-même, vous apprendre l'exercice. Car c'est un conseil que vous venez me demander, n'est-ce pas?

— Hélas, oui, madame, dit la petite comtesse en joignant les mains par une habitude de pensionnaire dévote.

— Demandez. Vous savez que, nous autres, nous ne porterons jamais les corsages-maillots? C'est indécent; on dirait qu'on est habillée pour faire des tours sur un trapèze. Les toques béarnaises, non plus; cela donne un air d'étudiante. Un instant, j'avais imaginé des robes sans ceinture, presque des frocs, et, sur la tête, un capuchon de bure, en satin. Vous comprenez, à cause des bons Pères qu'on a expulsés. Une protestation. C'était presque décidé.

Mon directeur — je me confesse à Saint-Philippe, et vous? — mon directeur approuvait absolument la chose. Mais avouez qu'il aurait été bien dur de se fourrer dans une espèce de sac...

— Ah! madame, il s'agit d'une chose très sérieuse.

— Sérieuse? pour de vrai? Je vous demande pardon, ma mignonne. Allons, parlez, j'écoute.

— C'est très difficile à dire!

— Je ne peux pourtant pas deviner.

— Eh! bien, madame, avoua la comtesse en cachant dans ses mains sa petite figure plus rose, il paraît que je me suis affreusement compromise.

— Comment, déjà? s'écria madame de Portalègre.

— Déjà. Mon mari prétend que je suis une extravagante; ma belle-mère assure que ma conduite a été remarquée par tout le monde, et que c'est fini, et que jamais plus je ne serai reçue dans une maison honorable.

Elle pleurait presque, la petite comtesse.

— Eh! mon Dieu, qu'avez-vous pu faire de si terrible, mon enfant?

— Je ne savais pas que c'était mal. Vous aviez raison tout à l'heure, je sors du couvent, et l'on ne m'y a rien appris, rien de ce qu'il faut savoir. Enfin, voici. Avant-hier, chez madame de Soïnoff... vous savez qui je veux dire?

— Mais oui, c'est ma cousine.

— J'allais au bal pour la première fois. J'étais bien troublée, je vous assure. Cela fait un singulier effet, tous ces yeux, toutes ces lumières, qui regardent vos bras, vos épaules...

— Vous vous habituerez.

— Enfin, je n'avais pas du tout la tête à moi, et j'ai dansé trois fois de suite...

— Avec le même danseur?

— Oui!

— Une imprudence. Qui était-ce?

— M. de Puyroche.

— Aurélien de Puyroche?

— Non, son frère. Celui qui n'est pas décoré.

— Il est très bien. Circonstance aggravante.

— Ce n'est pas tout. Après une valse, j'ai accepté son bras pour aller au buffet. Nous y sommes restés très longtemps. Je buvais du champagne, pendant qu'il me racontait une foule de choses qui me faisaient rire. C'était amusant. Mais voilà, des gens avaient les yeux sur nous; madame de Soïnoff a dit tout haut en passant : « C'est de la dernière inconvenance. »

— Elle avait raison.

— Comment, vous aussi, vous êtes de son avis?

— Il le faut bien, ma pauvre belle. Mais jusqu'à présent je ne vois pas du tout en quoi je puis vous être utile, moi? J'attends, expliquez-vous.

— Oui, je m'expliquerai! reprit la comtesse avec

un petit ton résolu. Écoutez. Je ne suis pas si niaise qu'il semble. Je regarde, et je vois bien des choses. Tenez, à ce bal, il y avait des femmes qui ont dansé toute la soirée avec le même cavalier; pendant la valse, elles levaient beaucoup trop haut leurs bras sans manches, — est-ce que c'est convenable, cela? — et elles riaient tout près de la bouche de leur danseur et elles se penchaient sur lui, toutes décolletées, de sorte qu'il n'avait qu'à baisser les yeux... Au buffet, — je m'en suis bien aperçue, allez! — la marquise de Polèastro ne cessait pas de boire, avec un air de se tromper, dans le verre d'un capitaine d'état-major qui était derrière elle et qui lui parlait toujours à l'oreille. Et vous me direz peut-être que madame de Soïnoff n'est pas restée une heure dans l'embrasure d'une croisée avec ce grand jeune homme russe qui, plus tard, au cotillon, s'est jeté à genoux pour lui baiser sa bottine?

— Voyons, voyons, ne vous mettez pas en colère. Tout cela, c'est vrai.

— Alors, pourquoi ne dit-on pas de mal de ces femmes, qui font bien pis que je n'ai fait? Car, enfin, il a été très convenable, M. de Puyroche. Et pourquoi suis-je compromise, puisqu'elles ne le sont pas, elles?

Madame de Portalègre avait pris un air presque doctoral, imperceptiblement ironique; vous auriez pu vous souvenir de Méphistophélès répondant à l'écolier Wagner.

— Ma mignonne, ce que vous venez me demander, est-ce le moyen d'agir à sa guise, de faire tout ce qui plaît, sans que le monde y trouve rien à redire?

— C'est cela, oui!

— Cette consultation, vous voulez que je vous la donne, vous le voulez, sérieusement?

— Je le veux.

— Et vous ne vous étonnerez pas — vous me le promettez! — de l'étrangeté un peu terrible du moyen?

— Non! dit la comtesse, décidée.

Après un silence, madame de Portalègre dit solennellement :

— Sachez donc que, pour n'être jamais plus compromise, il faut, dès son entrée dans le monde, se compromettre une fois pour toutes, non pas à demi, ni d'une façon furtive, avec un air d'être surprise en faute bien malgré soi, mais ouvertement au contraire, effrontément, définitivement.

— Ah! mon Dieu! s'écria la petite femme secouée d'un frisson, que dites-vous là? C'est épouvantable, et immoral tout à fait. Puis, on doit être perdue à jamais? Est-ce que la société ne vous méprise pas? Est-ce qu'une honnête femme, après un scandale public, consent à vous avoir pour amie?

— Les commencements ont quelque chose de pénible, je l'avoue. Mais que peut-on faire, à Paris, même dans notre monde, qui bientôt ne s'oublie, ou du moins ne se perde dans la foule de tant

d'autres souvenirs? Très vite les portes fermées se rouvrent, les sourires d'accueil reparaissent, aussi gracieux que par le passé, et de la violente aventure qui, pendant une heure, vous a déconsidérée, il ne vous reste qu'une réputation de femme excentrique, grâce à laquelle vous pourrez désormais tout oser sans que personne songe à y prendre garde. On est originale, téméraire, un peu folle, tout le monde le sait, c'est une chose convenue, il n'y a plus à revenir là-dessus, c'est à prendre ou à laisser, et on ne laisse pas celles qui sont belles et riches! Il y a quelque rapport entre mon procédé et la vaccine; plus de danger après le premier péril. Je vous demande un peu pourquoi on s'occuperait de la façon dont une femme met son bonnet, quand il est avéré qu'elle l'a jeté par-dessus les moulins? Oui vraiment, pour celles qui n'ont pas reculé devant un premier scandale bien hautain, bien complet, il n'y a plus qu'un scandale à craindre : celui que produirait un retour à une vie régulière et bourgeoisement monotone.

— Madame... votre procédé... est-ce que vous l'avez employé, vous?

— Ah! vous êtes curieuse! En tout cas, vous voyez, ce que j'ai pu faire est oublié, puisque personne ne vous en a parlé. Et moi-même, pensez-vous que je m'en souvienne? Oui, oui, il est possible, je ne dis pas non, qu'un jour, il y a très longtemps, je me sois laissée emporter à quelque extra-

vagance; je suis peut-être allée, — oh! une seule fois! — au café Anglais, à un souper d'hommes, et le secret a été mal gardé; je ne nierais pas absolument, si quelqu'un de bonne foi l'affirmait, qu'on m'ait vue, sans voilette, dans une baignoire de petit théâtre, avec un ténor qui partait le lendemain pour Saint-Pétersbourg... Ah! mais si, au fait, je me rappelle, j'ai eu toute une aventure: j'ai plaidé avec mon mari, en séparation! On en a énormément parlé pendant huit jours. Aujourd'hui qui donc sait tout cela? Je suis une des vingt femmes excentriques que Paris admet, et celui qui se rappellerait les vieilles histoires serait pis qu'un impertinent, ce serait un sot.

La comtesse écoutait, effarée.

— Et, reprit-elle, dites-moi, je vous en prie, vous êtes sûre qu'il n'y a pas d'autre... moyen?

Madame de Portalègre allait répondre: Non. Mais elle la regarda, si jeune, si douce, avec une petite peur si ingénue dans les yeux. Elle demeura silencieuse, un long moment. Enfin, se rapprochant d'elle, et d'une voix plus douce, elle dit, sincèrement attendrie:

— Si, mon enfant, si, il y a un autre moyen, et celui-là, c'est le meilleur! Voyez-vous, le monde n'est pas si mauvais qu'il semble; d'ailleurs, même quand il est cruel, il médit plus qu'il ne calomnie: sa méchanceté manque d'imagination. C'est bien simple, ce que je vais vous dire, mais c'est bien vrai:

soyez estimable, on vous estimera. Ne dansez pas trop souvent avec M. de Puyroche, ni avec d'autres; aimez votre mari, ayez beaucoup de jolis enfants, et n'enviez jamais, croyez-moi, celles qui ne *peuvent plus* se compromettre!

Madame de Portalègre n'a pas répété la fin de cette conversation. On ne sait pas non plus ce qui en est résulté. Pour ma part, j'aime à être persuadé que, des deux conseils, c'est le second que la petite comtesse a suivi.



LE CADEAU DE LA PETITE NOEL

I

C'ÉTAIT vendredi dernier, chez Sylvère Bertin, celui de tous les peintres qui sait le mieux, au gré des Parisiennes, ajouter à la blancheur des bras et des épaules, — comme si son pinceau était une houppe, — le velouté des poudres de riz légères, et qui n'a point de rival pour tordre sur un front étroit, l'ombre un peu bistre des frisons. La petite Rose Noël, — si mignonne, vous savez ? — paraissait plus petite encore dans le grand atelier. Pendant que Sylvère, assis devant le chevalet, mais ne peignant pas, la suivait d'un regard très doux, attendri, presque plaintif, — un regard singulier, véritablement, — elle allait et venait, presque courant, presque sautant, avec des façons de jeune chat qui

joue, entre la tapisserie où d'indolents Hercules, nus et tordus, humilient à filer des quenouilles la vigueur saillante de leurs énormes muscles, où des Narcisses en habit de page regardent, dans le miroir vert de l'eau, les boucles d'or de leurs cheveux et l'aile rouge de leur toque trembler parmi les améthystes et les topazes reflétées d'un paon qui fait la roue sur la margelle du bassin. Toute rose dans son emmitouflement de soie et de fourrures, — car elle ne s'était pas encore défaite, — elle se confrontait à la blancheur nue des plâtres ou des marbres, avançait une petite moue de fleur fâchée vers une glace de Venise où elle ne pouvait voir que l'un de ses yeux et une seule de ses fossettes, parce qu'il y avait, au beau milieu du cristal, un groupe blanc, opaque, de scaramouches et d'arlequines. Se hissant, s'allongeant, elle tendait les mains, — de petites mains d'enfant, rapides, étourdies, qui cassent si bien les joujoux, — vers les bibelots précieux rangés sur la corniche du bahut Henri III, riait du diable japonais, à la face furibonde, qui s'écartèle éperdument dans des nuages de bois, souriait à la petite bergère de Sèvres, dont la jupe bleue et lilas, qui a l'air d'un liseron renversé, se fripe dans l'envolement d'une danse immobile, ouvrait les boîtes d'ivoire, incrustées de roseaux d'or, s'étonnait de la mitre en éventail d'une Iris de bronze vert, trouvait très laids les dieux indous qui ont une pointe sur la tête, — c'est comme les Prussiens, dit-elle, — et qui rêvent, ac-

croupis, « ayant dans leurs mains leurs orteils, » regardait tout, touchait à tout, ne remettait rien en place. Elle s'arrêta devant la cheminée. C'était une cheminée colossale, d'où pendaient jusqu'au parquet des tentures de satin lourdement chamarré d'or — chasubles ou nappes d'autel, dont Sylvère avait fait des tentures. Elle écarta les étoffes, s'étonna des hautes cariatides de chêne et surtout du vaste foyer où l'on aurait pu mettre un jeune arbre avec toute ses branches. Elles s'y fourra, en éclatant de rire, s'y tint toute droite, s'y mit à tourner en valsant, et s'en échappa brusquement, en repoussant les tentures, toute rouge de plaisir, comme un enfant qui sort d'une cachette où on n'a pas su le trouver! Mais ce qui la charma le plus, ce fut une babouche persane, en velours pourpré, brodée de petites perles, qu'elle aperçut dans un vieux plat de cuivre repoussé. « Ah! la jolie pantoufle! vous ne savez pas ce que vous devriez faire? Puisque c'est Noël, mettez-la dans votre cheminée, ce soir. » Et ce qu'elle conseillait, elle le fit; elle plaça la babouche derrière les lourds rideaux. « Le petit Noël doit être mon parent, puisque je m'appelle comme lui. Je lui dirai de vous apporter un joli cadeau. » Puis, elle s'inquiéta d'autre chose, d'un portrait de grande dame, inachevé : « Joli, mais pas jolie; » d'un oiseau des îles, empaillé, qui grimpait à une branche de corail, d'un yatagan dans sa gaîne d'argent ciselé, et enfin se trouva si lasse qu'elle se laissa tomber

dans un fauteuil, essoufflée, en disant : « Ouf ! c'est très amusant chez vous ; à présent, puisque vous voulez faire mon portrait, je ne bouge plus, travaillez.

— Je ne peux pas, dit Sylvère, les bras pendants.

— Bon ! et pourquoi ça ? »

Il s'approcha d'elle, et s'agenouilla lentement.

« Parce que je vous aime, » dit-il.

II

C'était vrai, il l'aimait. Oui, cette petite Noël, qui avait débuté, l'année dernière, au théâtre de la Tour d'Auvergne, dans une Revue où elle jouait le rôle muet du Phylloxera, — on lui avait fait croire, tant elle était niaise alors, que « Phylloxera » était le nom d'une reine des sauvages venue à Paris pour se faire photographier chez Nadar, — et qui, maintenant, à force de protection, un attaché d'ambassade ayant pris l'affaire en main, figurait un petit Lapin blanc dans le ballet d'une féerie ; cette folle fille, qui, en douze mois, avait écrit son nom sur toutes les glaces de tous les cabinets particuliers, et qui, en somme, était à peine jolie, — ah ! pourtant si, bien jolie, avec sa ronde petite face grasse, où la bouche et les yeux ressemblent à une pivoine et à deux bluets tombés dans du lait rose, — il l'aimait ! Et, cela, éperdument, depuis trois mois. D'abord, se jugeant absurde, il avait voulu ne pas

songer à elle, vaincre ce stupide désir; n'allant plus au théâtre où il pouvait la voir, se gardant des soupers dont elle pourrait être. Efforts inutiles. Rose Noël l'avait pris et ne le lâchait pas. Ce joli Lapin, à la fourrure de neige, avait une façon de battre le tambour, si drôle, si drôle qu'il lui était impossible de l'oublier : c'était son cœur qu'elles tapaient, les petites baguettes, tout le temps. Un imbécile ? oui, un amoureux. Il se résigna à être ridicule, trouvant le ridicule, à tout prendre, moins bête que la souffrance. « Mademoiselle, lui écrivit-il, voulez-vous me permettre de faire votre portrait pour le prochain Salon ? » Je crois bien qu'elle voulait ! Surtout s'il la représentait en petit Lapin. Songez donc : se montrer à tout le monde, comme sur la scène, sans avoir besoin de se fatiguer pour cela. Et elle ne manqua pas de venir à l'heure indiquée. Même elle avait apporté, par précaution, le costume de Lapin. Pas encombrant du reste ; enveloppé d'un mouchoir de dentelle, il tenait dans une poche, sans la gonfler.

III

Maintenant il lui avouait tout, son amour, ses résistances, tous ses grands chagrins. Mais c'était fini, les tristesses, elle était là, elle serait bonne, elle l'aimerait. « Oh ! n'est-ce pas, vous

m'aimerez ! » Il essayait de lui prendre les chères mains mignonnes qui battaient si bien du tambour. D'ailleurs assez tranquille, comme les gens assurés de réussir. Pourquoi la petite Noël ne voudrait-elle pas de lui ?

Elle se leva, rouge de colère, et dit en frappant du pied :

— Alors, vous vous êtes moqué de moi ? Ce n'est pas pour faire mon portrait que vous m'avez écrit de venir, c'est pour me faire la cour? Ah! bien, si j'avais su, je ne me serais pas dérangée, par exemple.

Etonné, il voulut répondre ; elle ne le laissa pas parler, — bavardant avec une espèce de rage :

— Je vous demande un peu ce que ça me fait, que vous m'aimiez ? Est-ce que vous croyez que je vais m'attendrir pour si peu ? « Ah ! mon Dieu, le pauvre garçon, il m'aime, il faut être gentille avec lui. » Plus souvent. Eh ! mon cher, vous n'êtes pas le seul à être fou de moi, et s'il fallait être gentille avec tous ceux... Non, vraiment, les hommes sont agaçants, enfin. Dès qu'ils vous adorent, vous, ils croient que ça suffit pour qu'on les adore, eux. C'est trop bête. Est-ce que je suis obligée de vous dire : « Comment donc ? » parce que vous me dites : « Je vous en prie ! » Tenez, parlons peu, parlons bien. Pourquoi êtes-vous amoureux de la petite Noël ? parce que vous la trouvez jolie. C'est pour ça, n'est-ce pas, pas pour autre chose ? Eh bien, est-ce que

c'est de ma faute, à moi, si je ne vous parais pas laide, et vous dois-je quelque chose parce que j'ai la chance de ne pas être un monstre ? J'ai des cheveux roux et touffus comme une petite crinière de lionne, je le sais ; les plus jolis yeux de Paris, soit ; une bouche comme une fleur, oui ; des oreilles comme des coquillages roses, je ne dis pas non ; et quoiqu'un peu boulotte d'en haut, la taille très fine, bien! Mais, dites donc, parce que j'ai tout cela, et que vous avez daigné vous en apercevoir, est-ce que je suis forcée, moi, de vous donner tout cela, et le reste ? Vrai, je vous conseille une expérience : Entrez dans une boutique de bijoutier, pleine de jolies choses, des perles, des rubis, des diamants en rivière, et dites au marchand : « Vous avez là un tas de bijoux qui me conviennent joliment ; je vous invite à m'en faire immédiatement cadeau. » Vous verrez comment vous serez reçu ! Bref, c'est très flatteur d'être aimée, mais ce n'est pas une raison pour qu'on aime. Je vous plais, vous ne me plaisez pas. Voilà qui est clair, je pense ? Là-dessus, bonjour. Vous vous êtes crânement fichu de moi tout de même. Ah ! c'est comme ça que vous faites « poser », vous ? Je m'en souviendrai, et, vous savez, ne vous avisez pas de m'écrire pour me faire revenir ; jamais je ne remettrai le pied chez vous, jamais, jamais, jamais, jamais !

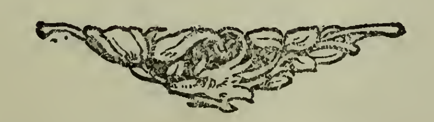
Plus rouge encore, du feu dans les yeux, elle sortit de l'atelier, avec un rire méchant, dans un

vif froufrou de robes, qui avait l'air d'être en colère lui aussi.

IV

Tout le jour Sylvère Bertin fut triste, triste jusqu'au désespoir. Etait-ce possible vraiment que cette créature, qu'il avait toujours vue frivole, et que, maintenant, il savait mauvaise, le possédât, le maîtrisât ainsi ? Il avait voulu travailler, il n'avait pas pu ; il était sorti, espérant que le brouhaha de la rue étourdirait sa pensée ; non, il n'avait pas vu la foule, pas entendu les bruits ; dans ses yeux rien que la vision rose de la petite Noël ; dans ses oreilles, rien que le joli méchant rire de la petite Noël. Cependant, comme la nuit était venue, — il devait être assez tard déjà, — il se souvint que, ce soir, il avait promis de fêter Noël en compagnie de quelques camarades. Une belle nuit joyeuse le guérirait peut-être de son stupide amour, l'en distrairait à coup sûr. Eh ! bien, arrivé devant la porte du restaurant, il n'entra pas. Morose, il eut peur de la bonne humeur des autres : puis la douleur a souvent le jaloux orgueil de se préférer à la joie. Il revint chez lui. Son domestique qui l'attendait avait allumé le poêle de l'atelier et les lampes. « Monsieur n'a plus besoin de rien ? — Non. Merci. » Il tomba lourdement dans un fauteuil, et regarda autour de lui, plus triste encore, songeant que, ce matin, elle avait joué, elle toute petite et

rayonnante, dans cette grande pièce un peu sombre, et qu'elle n'y reviendrait jamais, jamais ! Il avait des larmes plein les yeux, oui, des larmes. Eh ! qui de nous n'a pas pleuré, même pour la petite Noël ? Il se leva. Une idée enfantine lui était venue : tous ces objets qu'elle avait touchés aujourd'hui, où elle avait mis le charmant désordre de son étourderie, il voulait les toucher à son tour ; il y retrouverait quelque chose peut-être de la présence perdue. Il se mira, lui aussi, dans le miroir de Venise, y cherchant l'image envolée, mania le diable japonais, baisa la petite bergère de Sèvres, ouvrit les boîtes d'ivoire incrustées de roseaux d'or. Mais où donc était la babouche ? C'était de la babouche qu'elle s'était surtout amusée. Il se rappela, elle l'avait mise dans la cheminée, derrière les rideaux, il s'approcha, se baissa un peu, tendit la main pour écarter les tentures tout près du parquet... Il poussa un grand cri de surprise ! Là, dans la pantoufle persane, il y avait un petit pied nu, un adorable petit pied nu de femme ; et, passant tout à coup la tête entre les tentures : « C'est mon cadeau ! » dit la petite Noël.



LES NOCES DE NEIGE

Ce matin, dans la chambre encore froide où le feu s'allumait mal, un frisson que j'ai eu m'a fait songer à l'histoire de Vincente et d'Eloy. Egoïstes que nous sommes, il nous faut souffrir au moins un peu d'un mal pour être ramenés à plaindre ceux qui en souffrirent beaucoup; lorsqu'on a la grippe, on est plein de pitié pour les gens atteints de pleurésie. Quant à l'histoire, elle est douce et triste. Ce fut sur le bord de la Seine, en amont de Rouen, qu'une fille de ferme, grasse et les manches retroussées, me la conta en s'essuyant les yeux par instants du coin de son fichu de cotonnade rouge, pendant que des rouliers attablés çà et là heurtaient le grès des pots de cidre sous les branches claires des pommiers en fleurs. A mon tour, je vous la dirai, sans y rien mettre du mien.

Si cela vous étonne de lire certains détails que Vincente et Eloy, hélas! n'ont pu dire à personne, allez quereller la belle fille qui donne à boire aux passants, dans la cour de la ferme, en amont de Rouen. Hospitalier aux haltes, le lieu est frais et sain, et l'on voit, dans les écartements épineux de la haie, entre les fûts sveltes des peupliers, couler la belle Seine verte.

Du même âge, dix-sept ans, Eloy et Vincente s'adoraient. Ils ne se souvenaient pas plus d'avoir commencé à s'aimer que d'avoir commencé à vivre; ils avaient cette tendresse dans le cœur comme l'air dans les poumons, comme le sang dans les veines, naturellement, depuis toujours. Leurs mères étant mortes, à deux jours d'intervalle, en les mettant au monde, ils avaient eu pour nourrice une voisine; le même lait les avait faits presque jumeaux, mais jumeaux qui, n'étant pas frère et sœur, peuvent devenir mari et femme. N'avoir pour deux qu'un seul berceau, cela destine à n'avoir qu'un seul lit. Petits, ils n'avaient jamais voulu jouer avec les autres garçons et les autres filles; elle n'était aise qu'avec lui, il n'était bien qu'avec elle; ils inventaient beaucoup de jeux où l'on n'a pas besoin d'être trois. Le père de Vincente et le père d'Eloy, vivant de leur pêche, habitaient sur le bord de la rivière des maisonnettes basses, presque pareilles avec leur unique fenêtre où grimpait un rosier sauvage qui, l'été, mêlait ses églantines au chaume blond du toit;

et ces masures, déjà si proches au milieu d'un jardinet commun, se penchaient un peu l'une vers l'autre ainsi que deux vieilles amies, avec l'air de vouloir n'être qu'un seul logis. Les enfants, dès le point du jour, n'avaient que trois pas à faire, — et ils les faisaient en courant! — pour se sauter au cou. « Bonjour, Vincente! — Bonjour, Eloy! » Puis, libres, ils s'en allaient ensemble, se tenant par la main, le long de l'eau. Les bonnes journées, toutes de rires et de douces querelles, où l'on se poursuivait d'arbre en arbre sous les saulaies, où l'on cherchait des nids de bergeronnettes entre les tiges vertes des vimes, où, jupes et culottes retroussées, on se mouillait les jambes jusqu'aux genoux pour prendre avec la main les tout petits poissons qui frétillent et luisent sous l'eau comme un éparpillement de fines aiguilles, où l'on revenait à la maison, les cheveux ébouriffés de ronces, les mains pleines d'herbes humides, déchirés, malpropres, essoufflés, ravis! Et, le soir, haletants encore, tout roses sous leurs coiffes de nuit, en chemise déjà, ils se penchaient en avant des fenêtres pour échanger dans un dernier rire : « Bonsoir, Eloy! — Bonsoir, Vincente! »

Adolescents, leur amour resta enfant. Ils s'aimaient sans se dire : je t'aime; sans doute, ils n'auraient pas su le dire. Elle était bien jolie, quoique un peu grêle et pâle, avec ses petits yeux clairs de fillette qui rit, avec sa petite bouche de fleurette qui s'ouvre; mais Eloy ne songeait pas, ne voyait pas

qu'elle était jolie; elle était Vincente, cela suffisait pour qu'elle lui fût chère. De même Vincente ne s'apercevait guère qu'il devenait un beau et fier garçon; elle pensait : « c'est Eloy, » pas autre chose. Jamais les méchantes langues, — certes il en est dans le pays normand ! — ne purent tenir sur eux le plus petit propos. On ne les surprenait point, comme les autres amoureux, s'embrassant à la dérobée derrière les buissons, se séparant, effrayés, au moindre bruit de pas. Non, en plein jour, n'ayant jamais songé à cacher leur candide tendresse, avec la belle effronterie de la parfaite innocence, ils se montraient ensemble, toujours, la main dans la main, mais un peu loin l'un de l'autre; et, lorsque jouant et courant comme naguère, il arrivait que Vincente tombait dans l'herbe ou sur le bord de l'eau, Eloy la relevait très vite, inquiet, mais il ne la serrait pas trop longtemps contre lui. C'est ainsi qu'ils étaient très heureux.

Un malheur survint : à propos d'un saumon de grande taille, qu'ils avaient pêché ensemble, et que chacun voulait avoir tout entier, le père de Vincente et le père d'Eloy se querellèrent violemment; il y eut même des coups échangés; et la colère d'une heure, malgré les prières des enfants, devint une forte et durable haine : une haute barrière de planches fut élevée entre les deux maisons ; Eloy et Vincente reçurent l'ordre formel de ne jamais plus se parler, de ne jamais plus se voir.

Ne plus se voir, ne plus se parler! Ah! bien, est-ce que c'était possible, cela? Ils crurent avoir mal entendu. Le lendemain, ils sortaient comme de coutume, l'air étant plein de soleil, pour s'en aller ensemble au bord de l'eau ou à travers champs : les deux pêcheurs, qui faisaient le guet, se jetèrent sur eux, avec des cris et des gestes irrités, et les séparèrent brutalement. A partir de cette matinée, le père d'Eloy emmena son fils à la pêche avec lui, tous les jours, ne le quittant pas des yeux ; chaque fois que le père de Vincente s'éloignait du logis, il enfermait sa fille dans la chambre d'en haut, à double tour. Oh! les pauvres petits! leur désespoir fut tel que les deux vieillards eux-mêmes, — pourtant cet âge est sans pitié, — éprouvaient quelques remords de les séparer ainsi. Mais ils n'avaient garde de se laisser attendrir; au bout d'un peu de temps, ils eurent la conscience tout à fait en repos, parce que, maintenant, Eloy suivait son père à la pêche sans rechigner le moins du monde, et que Vincente ne pleurait plus en entendant tourner la clef dans la serrure. Quoi donc? Ils avaient cessé de s'aimer? Ils avaient oublié, déjà? Oh! que non. Puisqu'on les empêchait de se voir le jour, ils avaient trouvé moyen de se voir la nuit, voilà tout. Jamais personne n'a su comment ils réussirent à se communiquer leur projet, à combiner leur stratagème; mais il est certain que, chaque soir, après les pères endormis, Eloy et Vincente sortaient de leurs maisons, non

par les portes trop bien closes, mais par les fenêtres, en s'accrochant aux branches grimpantes des rosiers. « Bonsoir, Vincente! — Bonsoir, Eloy! » Puis ils gagnaient la rive, détachaient l'un des canots, et, assis en face l'un de l'autre, les doigts entrelacés, pendant que la barque lentement suivait le fil de l'onde, ils se regardaient et se parlaient sous les bonnes étoiles.

Comme c'était alors le mois de juillet, la chaleureuse nuit, à peine rafraîchie au glissement vif de l'eau, les baignait de langueurs tendres; du silence où mourait au loin, pâmée, une voix de rossignol, de la solitude des rives où les lentes branches des saules se mêlaient avec des caresses d'enlacement, il leur venait des conseils de se parler plus bas, les lèvres plus près des lèvres, de se mettre autour du cou leurs bras alourdis d'une molle fatigue; et il y avait au-dessus d'eux, dans le ciel profond et doux, cette clémence qui permet. Mais eux, ils ne comprenaient pas les conseils de la nuit d'été; leurs mains, qui s'unissaient sans s'étreindre, étaient tièdes seulement; même penchés un peu, et leurs fronts se touchant presque, l'haleine de l'un n'était sur le visage de l'autre qu'une exquise brise fraîche; leurs bouches, où le baiser ne savait pas éclore, étaient comme des roses en bouton, qui n'ont pas encore de parfum. Ce qu'ils disaient? mille choses banales, enfantines aussi; lui : que la pêche avait été bonne ce matin, qu'un chaland, venant du Havre, avait failli heurter

le Bateau-Abeille entre les quais de la ville, près du pont; elle : qu'elle avait trouvé dans la cheminée une petite hirondelle tombée du nid, que son père en rentrant l'avait grondée parce qu'elle n'avait pas fini de raccommoder le filet. Rien de plus. Ils étaient extasiés cependant, et de la chère nuit il leur restait, — quand ils étaient de retour au logis, — de quoi remplir de bonheur tout un morne lendemain.

Une fois, comme ils entraient dans la barque, il dit : « Tu aurais dû prendre un manteau. — J'ai eu peur, dit-elle, d'éveiller mon père en ouvrant l'armoire. » C'est que l'hiver venait, — cet hiver terrible de l'an passé. Pourtant le ciel était bleu, et ils s'assirent l'un en face de l'autre, comme de coutume, unissant leurs mains fraîches, avec des bavardages et des rires, tandis que la barque glissait dans le courant. Vincente frissonna. « Oh ! tu as froid, vois-tu ! — Un peu, oui. — Revenons ? — Oh ! non, dit-elle, assieds-toi près de moi seulement. » Ils parlèrent un peu plus bas, parce qu'ils étaient moins loin. L'azur peu à peu s'obscurcit. Des rafales dures tourmentaient l'eau, faisaient se heurter avec des bruits secs de cassures les branches dépouillées des saules. Vincente frissonna encore. « Il faut revenir ! dit-il. — Non, non, nous sommes si bien ici. Demain je pleurerais toute la journée, si je ne t'avais pas vu toute la nuit. » Bientôt le ciel fut comme une voûte grise, opaque, basse, lourde; et il ne faisait plus de

vent; on eût dit qu'il allait tomber de la neige. Vincente, vêtue d'un petit surcot de futaine, claqua des dents. « Oh! revenons! revenons! répéta-t-il. — Je ne veux pas! Ecoute, nous allons nous coucher dans le fond de la barque; comme cela nous aurons très chaud. » Ils s'étendirent, pas trop proches, et recommencèrent à parler. Ils avaient moins froid, vraiment. Mais voici que du ciel sombre et bas se mirent à tomber des rondeurs blanches; il y eut dans le cou de Vincente de la neige qui fondit en pleurant de l'eau glacée. « Oh! réchauffe-moi! » cria-t-elle, transie, et lui, alors, il la prit dans ses bras, violemment, la serra contre lui, sous sa veste refermée, la serra plus fort, car elle grelottait à présent, et pour la réchauffer de son haleine, il lui mettait ardemment la bouche sur le front, sur les yeux, sur le cou, sur la bouche! Cependant la neige à gros flocons tombait sur tout le fleuve, et sur les rives peu à peu pâlissantes, et sur les branches pendantes d'où les flocons neigeaient une seconde fois. Pendant de longues heures la pesante blancheur descendit lentement, incessamment; et quand le jour gris se leva derrière les blêmes brumes, la terre prolongeait jusqu'à l'horizon la désolation pâle et déserte de l'hiver. Des gardes-côte, qui se lèvent matin, aperçurent, échouée contre un tronc de saule, une barque où la neige dessinait deux corps grêles, enlacés. C'étaient Eloy et Vincente, morts de froid. Comme ils se tenaient embrassés encore, on

voyait bien qu'ils s'étaient mariés cette nuit-là. Tout blanchis de neige avec des étincelles de givre, ils étaient deux petites statues couchées, bonnes à mettre sur leur tombeau d'époux.



LE PERROQUET

I

Longtemps, longtemps Sulpice avait rôdé, les bras ballants, la tête lourde et basse, autour de la table, dans la chambre en désordre où les deux fenêtres, presque aveuglées de brouillard, n'avaient, comme des yeux malades, qu'une lueur plaintive et terne, et laissaient dans les coins ces reculs d'ombre furtifs, qui prennent des formes, douteux, inquiétants, qu'il vaut mieux ne pas regarder. De même que la mi-obscurité rouillait le cuivre des appliques, délustrait les faïences, éteignait les dorures à la corniche du bahut, mettait des housses de crêpe au satin fleuri des chaises, empoussiérait toute chose d'une mélancolie de deuil, la langueur lâche de l'ennui l'envahissait ténébreusement, lui faisant

l'esprit veule, lui rendant lourd le cœur, décourageant ses rêves, énervant son vouloir. Lire, travailler, il n'avait pas pu ; il avait laissé tomber le volume et la plume, avant d'avoir tourné la seconde page, sans avoir écrit la fin du premier vers.

Pourtant, lorsque la chauve-souris du spleen ne lui collait pas ses ailes flasques aux tempes, il était une jeune âme alerte et virile, enthousiaste, admiratrice et créatrice.

Ce jour-là, comme trop souvent, hélas ! elle s'abandonnait avec les mollesses pendantes d'un aérostat dégonflé. Il rôdait autour de la table, encore, balançant pesamment la tête. Vitalité émasculée, pareille au vol déchu d'un oiseau mort, ou semblable à un vieil arc détendu, qui traîne à terre.

Il se redressa, endossa un paletot, sortit.

Il irait chez Elle ! la chère jeune femme, qui l'avait toujours consolé, ranimé, exalté, aurait bientôt fait avec sa douceur de sœur et sa tendresse de maîtresse et sa grâce inspiratrice de Béatrice, de lui rendre l'espoir, la vie et la foi. Est-ce que rien est morose, où ses yeux lumineux sourient ? Est-ce que son haleine ne ressusciterait pas le baiser aux lèvres froides des morts ? Le tintement léger de sa parole ne réveille-t-il la pensée, comme le cri clair de l'alouette est l'étincelle où se rallume le matin ? Puis, si pure et si fraîche, et, dirait-on, tout en fleurs. Quand vient la saison humide et grise, les pâles miss poitrinaires partent pour les pays de

soleil et d'or; il faisait comme elles; son cœur, malade de l'automne, allait au printemps.

II

Dans la rue, c'était déjà l'ombre, avant la nuit, une ombre laide, reflet gris d'un ciel bourbeux, des ténèbres de brume qui n'ont ni les étoiles ni les croisées vives du soir; et la mélancolie, en lui, s'en obscurcissait. Bien qu'il eût hâte d'arriver, il marchait lentement, avec des défaillances d'animal éreinté qui vague, perdu, ne cherche même pas son chemin. Parmi le brouillard égoutté en une pluie presque chaude, il se sentait mouillé comme d'une sueur de fièvre lente, qui le pénétrait, l'amollissait, l'alanguissait encore, lui mettait des paresses dans le sang, et où fondaient ses résistances dernières dans une tiédeur dissolvante. Sous ses pieds, la boue était noire, avait quelquefois une épaisseur grasse d'ordure, brusquement glissante. L'œil fixe, il considérait cette fange sans dégoût, avec je ne sais quelle acceptation vaguement consciente d'une immonde fraternité; il y reconnaissait la bassesse et comme la couleur de sa croupissante inertie; il marchait sur elle, et il l'avait en lui; elle lui montait le long du corps, y entrait, s'infiltrait dans ses os, s'insinuait dans ses veines, devenait sa moelle, son cœur, sa cervelle, et il croyait aussi qu'elle

suintait de lui et que c'était sur son être répandu qu'il glissait entre les pavés.

Il était arrivé, enfin. C'était la porte, la chère porte ; il n'avait qu'à entrer. Il n'entrait pas. Il la regardait, cette porte, d'un regard morne, vide, nul ; il avait, dans sa déchéance, abdiqué jusqu'à la volonté du relèvement ; dans sa perte, jusqu'au désir du salut. L'amour de vivre ne survit pas à la vie ; et il ne pouvait même plus concevoir l'espérance de renaître, tant ce qu'il avait eu de l'homme s'était évanoui dans la nonchalance ignominieuse du rien-être. Alors, pourtant, à cause de cette lâcheté suprême, un mépris de lui-même lui vint ; une nausée monta de sa poitrine à ses lèvres, et il se sentait la bouche si amère, qu'il croyait avoir mâché son cœur. Mais il n'entrait point.

Une fille passa, lourde et grasse, rouge de gros fard, puante de musc, traînant des plis de satin et des cassures d'empois dans un frémissement bruyant d'étoffes et de boue.

Il la suivit.

Car le goût de l'ordure triomphe lorsque défaille l'ambition de l'amour ; et l'Ennui s'accouple au Mal.

III

Quand ils se trouvèrent, après avoir monté trois étages et suivi un très long couloir, dans une cham-

bre obscure, qui devait être une antichambre, il entendit le tâtonnement sur un meuble des deux mains de la fille qui cherchait sans doute le chandelier ou des allumettes; il s'appuyait à la porte refermée, ne bougeait pas, était là, voilà tout. Mais une voix se mit à dire dans l'ombre :

— Bonjour, monsieur, bonjour ! tu es venu, ah ! ah ! tu es venu, monsieur ? Bonjour, monsieur, bonjour !

Il eut peur, tant cette voix, qui n'était pas, qui certainement ne pouvait pas être celle de la fille, ressemblait au râle lamentable de quelqu'un qu'on étrangle. Elle criait, glapissait, se déchirait, sanglotait en une plainte sourde, éclatait en un gémissement aigu. Voix que l'on ne s'étonnerait pas d'entendre sortir de la pierre fendue d'un sépulcre, — terrible, funeste! mais avec quelque chose de grotesque et de canaille dans l'horreur : la voix de Polichinelle quand la corde lui serre le cou.

La bougie était allumée. Sur le plus haut bâton d'un perchoir de bois gris, lépreux de petites ordures blanchâtres, un perroquet battait des ailes et se dandinait d'une patte à l'autre entre les deux mangeoires; un vieux perroquet vert, presque sans plumes, dont l'affreux cou pelé se dodeline, vire et s'érige, — borgne, d'ailleurs, et de qui l'œil unique s'ouvrait tout rond, dur, fixe, et troublant comme une menace augurale.

— Tais-toi, vilaine bête, dit la fille.

— Il est à vous, ce perroquet?

— A peu près. Quand j'ai loué ici, je l'ai trouvé dans ce coin. C'est quelque femme qui l'aura laissé là. Je ne sais pas qui; personne ne le sait. Il paraît qu'il y a très longtemps qu'il est dans la baraque; il doit avoir soixante ans, au moins. Eh bien! en voilà un qui en a entendu de propres, pour sûr. Aussi il répète un tas de mots très drôles. Quelquefois, c'est à crever de rire, je vous promets. Est-ce que vous voulez causer avec Jacquot?

— Non, merci.

Ils entrèrent dans la chambre, pendant que le perroquet, se dandinant avec fureur, son hideux cou sans plumes démesurément érigé, et son œil unique plus écarquillé encore, râlait joyeusement:

— Bonjour, monsieur, bonjour! Tu es venu, ah! ah! tu es venu, monsieur! bonjour, monsieur, bonjour!

IV

L'heure sonna. Il s'éveilla en sursaut. Où était-il? Que s'était-il passé? Il regarda autour de lui. Cette chambre au carrèlement rouge, où des jupes quittées s'arrondissaient en tas et bouffaient, où des gravures coloriées montraient des jeunes filles jouant avec des colombes, il ne la connaissait pas, il ne l'avait jamais vue certainement. Ah! un rêve, sans doute. Une haleine rauque, tout près de lui, ronfla.

Il bondit en retenant un cri d'horreur ! et il se rappela : c'était immonde, et c'était vrai. Il était venu ici, lui ! lui, dont l'âme était toute ravie de rêves et le cœur tout extasié d'amour, il s'était rué, volontairement, dans cette bestialité et dans cette crapule. Belle et exquise, et si pure, et éternellement aimante, elle l'attendait, la chère jeune femme, et il l'avait laissée attendre pour suivre, oh ! cette fille. Ses lèvres, où fleurissait le souvenir d'un baiser de rose, il les avait salies à cette bouche qui sentait, aigries de vinaigre de Bully, l'absinthe et la litharge. Monstrueuse, monstrueuse abjection des âmes que le démon Spleen possède ! Hébété, il se regardait dans la glace, aurait bien voulu ne pas se reconnaître. C'était lui, c'était lui ! courant vers le miroir, il cracha à la face de son image. Et, maintenant, un immense écœurement lui venait ; des relents nauséabonds lui montaient à la gorge. Oh ! s'il avait pu vomir son infamie, ainsi qu'un vin ignoble dont on s'est saoûlé. Il allait, venait, avec des frissons, s'arrêtait, la tête entre ses mains, la poitrine toute haletante de haut-le-cœur convulsifs, écartait tout à coup ses mains, ses mains déshonorées ! Un désir le prenait, fou, absurde, et ne le quittait pas, de se jeter dans une eau très froide, glacée, où il se serait lavé de cette créature, et de cette chambre, et de ce sopha hideux, et de lui-même.

Mais du moins, pas une minute de plus, pas

une seconde, il ne resterait dans ce lieu abominable. Il jeta de l'argent sur le lit — pendant que la fille dormait toujours son gros sommeil de bête tranquille, — et se précipita vers la porte, et s'enfuit, ne fut plus là.

Dans l'antichambre, il s'arrêta, stupide.

Quelqu'un avait parlé ! Sûrement, on avait parlé. Qui donc ? La fille ? Non, elle ronflait. Mais, alors, qui donc ? et qu'avait-on dit ? Il avait mal entendu. La voix reprit, une voix sinistre qui avait l'air à la fois de râler et de rire :

— Au revoir, monsieur, au revoir ! Tu reviendras, ah ! ah ! tu reviendras, monsieur ! Au revoir, monsieur, au revoir !

Il se souvint, s'élança dans le couloir, se bouchant les oreilles.

Mais la stridente voix du perroquet le poursuivait, implacable :

— Tu reviendras, ah ! ah ! monsieur, tu reviendras !



PREMIER BAISER

Je vous ai reconnue tout de suite; bien que tant d'années, joyeusement ou tristement se soient écoulées, hélas ! depuis l'inoubliable minute. Jamais nous ne nous étions revus, je ne savais même pas en quel pays ni dans quelle aventure vous avait emportée le hasard. Mais à peine, tournant la tête vers la salle, vous étiez-vous accoudée au rebord de l'avant-scène, que votre nom, — non pas votre nom d'épouse ou de veuve, car je l'ignore, mais votre nom de petite fille, — me vint aux lèvres, comme un parfum d'églantine respirée autrefois. Vous êtes triomphalement belle, vous qui fûtes si délicatement jolie; n'importe : le tableau achevé a gardé la grâce de l'ébauche. En vous admirant, j'eus cette impression absurde et exquise que j'étais un enfant comme jadis; il me semblait que mes voisins, beaucoup plus grands que moi, me dé-

passaient tous de la tête; je n'aurais pas été surpris si ma redingote tout à coup eût été une tunique de lycéen. Et, tremblant, épeuré, ravi, je me sentais le cœur tout battant d'une antique ivresse ressuscitée. C'est qu'elle fut adorable, la furtive minute, si ancienne! et que ne suis-je un grand poète, pour en immortaliser l'histoire.

Ce jour-là, on se battait dans Paris. De la maison qu'habitaient nos familles, rue Neuve-des-Mathurins, au bout d'une longue allée de peupliers alternant avec des platanes, on entendait le crépitement des fusillades; par intervalles, des coups de canon, multipliés par des tremblements d'échos, faisaient le bruit dur et roulant d'une charretée de pierres renversée sur le pavé d'une cour. Vos parents et les miens, jusqu'à ce moment, s'étaient connus à peine, se bornant à des saluts dans l'escalier; l'inquiétude commune les rapprochait; ils se tenaient — c'était chez mon père, — dans un salon du premier étage, effrayés, parlant peu, écoutant, près des fenêtres. Vous étiez une fillette, douze ans, svelte, pâle et rose, avec un nœud de rubans bleus dans des cheveux d'or presque blancs, qui tombaient en ondes longues; et j'étais un écolier, « quatorze ans! » affirmais-je, mais je me vieillissais. On nous dit: « Ne restez pas là; » on nous fit entrer dans une chambre voisine — la bibliothèque de mon père, — où sans doute on entendait moins le fracas de la

bataille. Nous fûmes tout seuls, nous regardant. Nous étions bien épouvantés, nous aussi! Que se passait-il donc, sur les boulevards, dans les faubourgs? Pourquoi tirait-on des coups de fusil, pourquoi tuait-on des gens? Comme j'étais un petit homme déjà, — un bien petit homme, — et que je lisais quelquefois les journaux, et que je savais les choses, enfin, je voulus vous dire les raisons de ce qui se passait au dehors; qu'il y avait une révolution, ou quelque chose de pareil; que les soldats faisaient feu sur le peuple; que c'était terrible. Mais je m'en souviens, ma voix tremblait un peu malgré mes efforts pour paraître tranquille et brave, et le beau discours politique que j'avais prémédité me resta dans la gorge. Vous vous mîtes à pleurer, — que vous étiez jolie en pleurant — et, vous regardant toujours pendant que les bruits sinistres couraient par saccades dans le silence de la ville, j'avais à la fois beaucoup de peur et beaucoup de plaisir.

Je ne me suis jamais bien rappelé par quelle transition nos pensées prirent un autre cours. Cinq minutes plus tard, vous éclatiez de rire après avoir pleuré, et je ne tremblais plus du tout après avoir absolument manqué d'héroïsme; je vous poursuivais en sautant à cloche-pied autour d'une grande table verte chargée de papiers et de livres. Que les hommes s'assassinent, cela n'empêche pas les enfants de jouer.

Puis, quand nous eûmes bien joué et bien ba-

vardé, lorsque je vous eus dit que je m'appelais Georges et que vous m'eûtes dit : « Je me nomme Félicienne » ; quand nous fûmes des amis enfin, la fantaisie nous vint de prendre un livre dans la bibliothèque afin de lire ensemble. Je suis à peu près sûr que je l'eus le premier, cette idée! Avais-je pensé — déjà machiavélique — qu'il nous faudrait, pour parcourir des yeux la même page, nous asseoir tout près l'un de l'autre, et que je me pencherais un peu vers vous, et que le drap de ma tunique frôlerait la soie de votre robe? Il faut se défier des lycéens; ce sont des ingénus qui manquent absolument de candeur; des ignorants très savants. J'avais traduit les Métamorphoses d'Ovide! vous étiez une petite déesse.

J'ouvris la bibliothèque, et plein d'un projet coupable, je choisis la *Nouvelle Héloïse*. Par bonheur, vous étiez une personne très raisonnable, très obéissante à vos parents, et comme votre père, qui, lui aussi, avait ce livre, vous avait défendu de l'ouvrir, vous me dites, en rougissant un peu, ma foi : « Non, non, pas cela, autre chose. » Il y avait, près de la *Nouvelle Héloïse*, un volume de contes de fées. « Voilà notre affaire! » Moi, je fis grise mine. Des contes de fées, peuh! j'étais revenu de ces niaiseries. Mais, entêtée, vous étiez déjà assise devant la table, le front entre deux pages, les yeux tout près des lignes.

Penché, je m'accoudais à la table; mon menton

touchait votre épaule, vos cheveux frôlaient mon oreille; et je me souviens que vous lisiez ceci, à haute voix :

« La princesse possédait un château superbe où elle passait toute l'année, et qui renfermait des merveilles. »

Nous n'étions pas dans un château, mais vous étiez une merveille.

« C'étaient des pianos qui faisaient de la musique tout seuls, des chanteurs invisibles qu'on entendait tout à coup dans les airs sans savoir d'où venaient leurs voix, des fleurs qui fleurissaient toute l'année sans qu'un seul jardinier pensât même à les arroser. »

Des fleurs, comme vous.

« Parmi les beautés de ce lieu, ce qui attirait le plus l'attention des voyageurs... »

C'était vous.

« C'était une admirable volière où se trouvaient réunis les oiseaux les plus rares, les plus jolis, qui venaient de toutes les parties du monde. »

Il y eut un grand coup de canon qui fit trembler les vitres.

« Leurs ailes brillantes de pourpre, d'iris, d'or et d'azur, éblouissaient les yeux; et leur ramage, quoique très différent, semblait s'harmoniser pour ravir les oreilles. »

La fusillade, rapprochée, pétillait plus nourrie et plus furieuse; une boucle de vos cheveux me cha-

touillait l'oreille délicieusement ; je me sentais les yeux très chauds en regardant vos cils, de tout près.

« La princesse-fée emmena l'enfant dans le jardin, et, s'étant arrêtée devant la grande volière : — Regarde bien ces oiseaux, dit-elle ; je te donnerai celui que tu aimeras le mieux. »

Alors, vous cessâtes de lire, et vous tournant à demi vers moi, — un peu coquette, oh ! ne dites pas non ! — il vous plut de me demander : Voyons, vous, entre ces oiseaux de pourpre, d'iris, d'or et d'azur, lequel auriez-vous choisi ?

— Vous ! m'écriai-je.

Et mes lèvres étaient sur votre joue.

Eh bien, depuis cette minute, Félicienne, qui ne fut suivie d'aucune minute pareille, car, épouvantée de mon audace, vous n'étiez plus là, et, le soir même, sans que je vous eusse revue, votre famille vous emportait de Paris ; depuis cette minute, des jours sans nombre ont passé, — bientôt vous ne serez plus belle, bientôt je serai vieux ! — quelques femmes peut-être n'ont pas toujours refusé leurs lèvres à mon désir, j'en ai aimé plus d'une qui a feint de m'aimer et ne m'a point dénié des témoignages, parfois ardents, de sa miséricorde ; et cependant, je vous le dis, jamais, même au milieu des plus parfaites extases, je n'ai connu une délice comparable à celle qui m'envahit tout entier, comme si un miel chaud au lieu de sang m'eût coulé dans les veines, quand ma bouche de petit

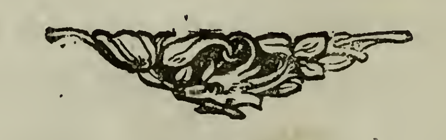
garçon toucha votre joue de petite fille. Oh! ce premier baiser! Oh! ce premier contact! La virginité de la peau sous la virginité de la lèvre! Le papillon qui vient de naître sur la fleur qui vient d'éclore! En un seul instant, tous les désirs, jusqu'alors vagues et troubles, prenant conscience d'eux-mêmes, se précisant, sans rien perdre de leur doux infini, dans une idéale réalisation; et tous les mystères compris, toutes les énigmes devinées, et, enfin, dans un affolement de joie, l'unique but de la vie aperçu, saisi, possédé! Certes, si j'étais catholique et si un prêtre venait à l'heure de mon agonie, m'apporter le pain sacré qui contient Dieu, certes, je le crois, au moment même où les mourants repossèdent, dans un dernier effort de vie, les plus chers bonheurs de leur vie achevée, ce serait l'inoubliable saveur du premier baiser que je retrouverais dans la divine hostie!

A ce baiser, Félicienne, je songeais en vous regardant; et vous me regardiez aussi. M'aviez-vous reconnu comme je vous avais reconnue? Sans doute, car le drame avait beau rire et pleurer sur la scène, vous ne détourniez pas vos yeux fixés sur moi. Un instant même je crus, — oh! me pardonnerez-vous, madame, une fatuité pareille? — qu'un léger mouvement de vos paupières me faisait signe de venir vous rejoindre dans la loge où vous étiez seule! La toile tombée, je me précipitai dans les couloirs.

Je m'arrêtai devant la porte entr'ouverte de votre avant-scène. Je ne m'étais pas trompé ; vous étiez parfaitement et glorieusement belle. Le désir fou me prit de baiser encore cette joue adorable, églantine devenue rose ; et vous-même peut-être, clémente...

Mais je me suis enfui !

Car ce sont des imbéciles ou des criminels, ceux-là qui s'exposent à perdre la douceur d'un souvenir devenu presque un rêve, dans la désillusion de la réalité, qui ne redoutent pas d'en avilir la pureté sacrée dans un nouvel accomplissement ; car rien ne se recommence ; car les fleurs séchées entre les pages d'un livre ne refleurissent plus, ne doivent plus refleurir ; car nos premiers amours, ces doux Lazares, sont bien dans leurs tombeaux et veulent y dormir sous les fleurs de nos souvenances ; car ce n'est pas la beauté de ta joue, qui fit ma joie, mais la candeur de ma lèvre ! Et il y a bien longtemps qu'ils ne sont plus dans la volière, les oiseaux de pourpre, d'iris, d'or et d'azur, entre lesquels la fée nous donnait à choisir.



L'ÉPINGLE D'OR

Il est absolument certain que cette histoire n'a rien d'imaginaire, qu'elle est arrivée en effet, il y a moins de deux semaines; et, précisément, c'est du récit de cette aventure que l'on riait tant, à l'Opéra, mercredi dernier, dans les deux loges où l'on a trop ri. Maintenant, par crainte du scandale et du procès en séparation qui pourrait bien avoir lieu, les indiscrets s'efforcent de rétracter leurs premiers bavardages. Les amis du comte haussent les épaules en disant : « Comment peut-on croire une telle folie? Nous étions chez le général, ce soir-là, et nous n'avons rien vu. » Les amies de la comtesse, en cachant à demi sous les marabous de l'éventail leur joli mensonge rose, murmurent avec des gestes effarouchés : « Qui donc a imaginé une énormité pareille? Une épingle d'or, c'est presque un stylet. Toute Brésilienne qu'elle est, la comtesse est

Parisienne, et parfaitement incapable d'un pareil mélodrame. » Mélodramatique ou non, l'histoire est véritable ! Et, je vous prie, si elle ne l'était pas, comment expliqueriez-vous ce fait, — incontestable, je pense, — que, le lendemain, au dernier bal de l'ambassade anglaise, madame de Moncalvo, qui, certes, doit tenir à montrer sa belle chair de marbre vivant, portait, contre toute étiquette, une robe de faille épaisse à peine décolletée ? Mais il est temps de raconter l'aventure, d'après des confidences qui ne m'ont jamais menti.

I

On s'amusait fort à l'hôtel de la Meilleraye, il y a quinze jours, vers minuit. Une sauterie d'adieu : la générale était sur le point de partir pour la Touraine ; mais un adieu qui danse et qui rit. Madame de Portalègre, madame de Soïnoff, madame de Cervenolles, toutes les plus jolies étaient là, pour la dernière fois de la saison ; encore des toilettes de soie, déjà des fleurs naturelles ; l'hiver, et le printemps ; un laisser-aller de parc ou de château, égayant l'étiquette de salon ; le prologue d'une idylle au cinquième acte d'une comédie.

Mais la plus adorable, c'était la comtesse de Marciac ! On se demande, vraiment, comment elle fait, cette laide, pour être si jolie. Presque moricaude, — dame, elle est née à Rio-Janeiro, — et petite,

maigre, plate, avec des angles brusques de pantin cassé, la bouche trop grande, les yeux trop petits, les cheveux trop noirs, courts, qui frisent et qui bouffent, toujours l'air mal peignés, elle parvient, à force d'imprévu dans les gestes et de grâce maladroite dans l'attitude, à force d'éveil dans les yeux et de rire dans la bouche et de vie endiablée partout, à être parfaitement séduisante et troublante ! Si l'on adore les Dieux au pays des Singes, c'est évidemment sous la forme d'un jeune garçon pareil à elle que l'on doit s'y figurer l'Amour. Puis, à tout propos, un bavardage fou, puéril, plein de mots incompris et de phrases inachevées, rieur, chanteur, criard aussi, — le gazouillement gamin d'une fauvette, l'éloquence d'une perruche qui improviserait. Que dit-elle ? est-ce qu'on sait ? est-ce qu'elle sait elle-même? Sa voix n'est pas une parole, c'est un bruit vif, petit, menu, qui court, va, revient, sautille et pétille, vous grimpe dans l'ouïe comme de petites pattes d'oiseaux tout le long d'une branche.

Malgré cela, — à cause de cela, — elle est adorable, vous dis-je ! Une seule chose la gâte un peu : elle aime son mari, ouvertement, avec la candeur désolante d'une petite bourgeoise récemment entrée en ménage. Pourquoi l'a-t-elle épousé, elle, millionnaire, lui, ruiné? parce qu'elle l'a trouvé charmant et qu'il est artiste, quoique gentilhomme. Grand, gras, blanc, rose, — la santé d'un bel Allemand, — ouvrant tout larges ses yeux bleus, caressant lente-

ment sa barbe blonde et longue, dès qu'il est là, elle s'extasie ; évidemment, elle meurt d'envie de lui sauter au cou devant tout le monde, de lui baiser les yeux, de lui tirer les poils de la barbe; et, plus d'une fois, on l'a entendue fondre en petits sanglots heureux, tandis que le comte de Marciac, accoudé au piano, chantait de sa voix de baryton, si sympathique, ses nouvelles compositions mélodiques dont les plus ingénieuses ressemblent inévitablement à *la dona è mobile* quand elles ne ressemblent pas au *quadrille des lanciers*. Serait-elle sotte, la comtesse? N'importe, puisqu'elle est exquise. Et jamais elle ne l'avait mieux été que ce soir-là, riant, jacassant, piaillant, et, avec ses yeux plus fous, sa bouche plus ouverte et son chignon plus dépeigné, — un peu allumée de champagne peut-être, — promenant de groupe en groupe, dans des soudainetés d'enfant qui saute à cloche-pied, sa jolie extravagance exotique, à qui rien n'est défendu.

II

Silencieuse ! tout à coup. Crispant la lèvre, elle regardait d'un regard mauvais, — avec l'air d'un petit chien jaloux, qui va mordre, — madame de Moncalvo, assise sous le lustre, grasse et toute blanche dans la pleine lumière.

C'était une étrangère, une Italienne, que l'on voyait pour la première fois; mais la générale, qui

lui témoignait une estime toute particulière, avait donné quelques renseignements à ses intimes : madame de Moncalvo était arrivée de Florence depuis hier seulement ; veuve, de très grande race, et riche, on pouvait la recevoir, certainement.

Elle était remarquablement belle, d'une beauté puissante et superbe ; la neige chaude de son visage, — où les yeux, enfoncés, sont un peu sinistres, — éclatait sous des cheveux sombres, abondants et lourds ; et, hors d'un corsage de satin noir, très décolleté, se développait opulemment, pareille au buste de quelque noble statue, la splendeur de la large poitrine et des rondes épaules et des beaux bras grassement charnus.

Un peu négrillonne, toute grêle, la comtesse de Marciac était envieuse peut-être de ces opulentes blancheurs ? Non. Si elle les considérait d'un œil dur, où il y avait de la haine, — elle, si rieuse tout à l'heure, — c'était qu'elle avait surpris le regard de son mari, obstinément, passionnément fixé, du fond moins clair de la salle, sur ces belles épaules pleines, sur ces beaux bras si gras ! Et ce regard toujours plus ardent, — qu'elle n'avait jamais vu, hélas ! dans les yeux de M. de Marciac ! — s'acharnait encore, toujours, sur la chair triomphante de l'Italienne. Alors elle se sentit devenir furieuse et comme folle, la petite sauvage ; elle prit vivement dans son chignon — d'un mouvement de singe qui se gratte la nuque — une longue épingle

d'or qui avait pour tête un papillon de saphir, éployé, marcha, presque rampante, vers madame de Moncalvo qui se dressait, admirable, et, d'un geste brusque, lui enfonça le petit stylet dans le renflement charnu et blanc du bras gauche! Le papillon bleu trembla sur la grande fleur vivante.

De toutes parts, ce furent des cris! on se précipita vers les deux femmes parmi un grand brouhaha d'habits noirs et de traînes. La comtesse, sur le tapis, se débattait dans une crise de nerfs. Mais madame de Moncalvo était debout, grave, impassible, — une flamme dans les yeux seulement. Elle avait retiré l'épingle ; et, la tête inclinée, elle regardait tranquillement une goutte de sang rose lui sortir de la peau comme un rubis pleuré par de la neige.

III

Le lendemain, dans le boudoir où la comtesse de Marciac était étendue, pleurante et brisée, sur une chaise longue, elles arrivèrent toutes à la fois, madame de Portalègre, madame de Soïnoff et la générale et d'autres. Les discours qui furent tenus, vous les devinez. Elle était donc tout à fait extravagante? Elle était donc une une Brésilienne tout à fait barbare, comme les Mundrucus et les Botocudos? Car enfin elle avait fait une chose abominable. Et pourquoi? parce que son mari s'était intéressé aux bras d'une jolie femme — la comtesse avait avoué cela, la

veille, en sanglotant, — parce qu'il avait regardé de belles épaules avec trop de plaisir ? Ah! bien, si l'on devait recevoir des coups de stylet chaque fois qu'un homme marié, au bal ou au théâtre, vous regarde la peau ! Cette jalousie était d'autant plus absurde que M. de Marciac voyait pour la première fois madame de Moncalvo, puisqu'elle arrivait de Florence où il n'était jamais allé, lui, et puisqu'elle n'était à Paris que depuis vingt-quatre heures. « Folle à lier, ma petite ! » Aussi était-il indispensable qu'elle reconnût ses torts, qu'elle s'humiliât, qu'elle demandât pardon à sa « victime ». Indispensable, et prudent. Les Italiennes, tout le monde sait ça, sont vindicatives. Croyait-on que madame de Moncalvo, blessée, et qui garderait peut-être toujours une marque sur le bras — c'est amusant pour se décolleter ! — ne chercherait pas à prendre quelque revanche ? Il n'y avait rien de bon à augurer du calme qu'elle avait montré. Les colères froides sont les plus redoutables. Pendant que la comtesse était évanouie, l'étrangère avait parlé bas à M. de Marciac ; elle avait dû lui faire des menaces ! « Je crois qu'elle est d'origine corse, » insinua la générale. Tout était à craindre, même un coup de vrai poignard. Il fallait donc, sur l'heure, courir à l'hôtel où madame de Moncalvo était descendue. « Allons ! allons ! vite, habillez-vous ; pendant que vous serez chez elle, nous vous attendrons en voiture, à la porte. »

Elles tourmentèrent tant et tant la pauvre petite comtesse, affaiblie, un peu penaude d'avoir été « criminelle », qu'elle se résigna à leur obéir. Elle aurait bien voulu voir son mari, d'abord ; il devait être fâché, puisque, de toute la nuit, il n'était pas venu auprès d'elle et que, ce matin, il n'avait pas paru. « Non ! non ! vous le verrez au retour, quand l'affaire sera arrangée. » Et elles l'habillèrent, et elles l'entraînèrent, résistante un peu, car c'était très gênant, cette visite ; il est humiliant, quand on est toute maigriotte, d'aller demander pardon à une femme qui a de si belles épaules.

IV

Madame de Moncalvo fut parfaite. Dès qu'elle sut que la comtesse était là, elle sauta du lit, s'enveloppa d'un peignoir, entra dans le salon, courut vivement à la visiteuse toute rougissante, lui prit les deux mains, comme à une amie.

— Ne dites pas un mot ! ne vous excusez pas ! s'écria-t-elle, gracieuse, un joli rire aux lèvres. Je ne vous en veux plus, plus du tout, mais plus du tout !

Tant de miséricorde redoubla la confusion de madame de Marciac.

— Oh ! j'ai été bien coupable ! laissez-moi vous demander...

— Non ! qu'il ne soit plus question de cela ! c'é-

tait si peu de chose ! cette nuit même, tout a été effacé.

La comtesse ne comprenait pas.

— Effacé, ma chère belle ! répéta l'Italienne toujours plus riante. Vous ne devinez pas par qui ? oh ! je peux bien vous le dire ! par votre mari.

— Par mon mari ?

— Eh ! oui, folle, par ton mari ! cria madame de Moncalvo qui avait cessé de rire.

Elle écarta d'une main violente son peignoir de dentelle jusqu'à la naissance grasse du bras, et la comtesse de Marciac, effarée, — à la place où aurait dû être la petite blessure ou la cicatrice, — vit s'arrondir, délicatement rose, et bleue aussi, la trace récente encore d'un baiser longtemps appuyé.



LA VEUVE

DU PRINCE CHARMANT

C'ÉTAIT avant-hier, le soir, sur la terrasse du château, où les blancheurs de la lune, déchirées, dispersées par les branchages mouvants, sautelaient et se poursuivaient comme de petits chats qui jouent.

La nouvelle épouse et le nouvel époux, si jeunes tous deux, si beaux, M. et madame de Graçay, mariés depuis deux mois à peine, se souriaient silencieusement dans la pénombre claire; et nous, avec cet étonnement, hélas! qu'inspire la vue du bonheur, nous les regardions, silencieux aussi; comme auprès des malades qui dorment, on se tait auprès des heureux, de peur de les éveiller.

Madame de Graçay se tourna enfin de notre côté, un peu honteuse de nous avoir oubliés si

longtemps, et, après quelques propos qui effarouchèrent les douces chauves-souris invisibles du silence et du rêve, elle imagina, pour égayer ses hôtes, de leur dire une histoire. « Mais il faut me promettre, Adrien, que vous ne vous montrerez point jaloux! » Il sourit plus tendrement. Elle commença de conter son conte.

« Vous n'êtes pas mon premier amour, monsieur de Graçay! A treize ans, — il y a cinq années de cela, voyez comme je suis vieille! — j'étais passionnément éprise, et c'était du prince Charmant que l'on voit dans les contes de fées. Avec ses habits couleur d'étoile et de fleur, avec le panache envolé de sa toque, que des oiseaux prenaient pour un oiseau, avec son rose visage aux doux yeux clairs, joli comme une miniature, il hantait toutes mes rêveries; quelquefois on me surprenait tendant la main et détournant la tête, car je croyais qu'il était à mes genoux, incliné pour effleurer mes doigts du tendre respect de ses lèvres. Mais je ne me bornais pas à le voir vivre dans ma pensée sa féerique et antique légende. Je lui prêtais des aventures où j'étais glorieusement mêlée. Nous entrions, à la nuit tombante, au fond d'une forêt obscure pleine de maléfices, dans des châteaux enchantés où des génies à trois têtes, noirs et féroces, vêtus de satin couleur de sang, nous menaçaient de leurs dix bras armés de dix flamboyantes épées. Il triomphait bien vite de ces vi-

laines gens! Les trois têtes, tranchées, devenaient trois soleils qui se mettaient à voleter par les salles avec des ailes d'or, et les dix bras, changés en lampadaires où rayonnaient des astres, nous faisaient une haie triomphale de flammes, pendant que nous foulions des fleurs miraculeuses fleurissant sous nos pas dans la neige vivante des marbres. Il délivrait trois cents captives enchaînées depuis mille ans, — et toutes jeunes encore, — dans les souterrains du château. Elles étaient bien belles, et la reconnaissance disposait leurs cœurs à l'amour. Lui, cependant, il ne daignait regarder ni les filles du roi de Golconde, ni celles du prince qui règne dans les Iles Fortunées sur un peuple d'oiseaux magiciens. Vers moi seule se tournaient ses doux yeux clairs, et, tout le soir, courtois et tendre, il me disait de douces et galantes paroles, tandis que des ibis de toutes les couleurs, qui portaient des plats de vermeil dans leurs becs, nous servaient, sur des tables de cristal, des mets exquis, étranges, — viandes aux saveurs de miel, fruits aux parfums de fleurs — qui avaient le goût des bonbons de chez Boissier. Surtout n'allez pas croire que mon rêve m'abandonnât dans les réalités quotidiennes de la vie! Je ne chevauchais pas toujours avec le prince à travers les féeriques mystères; mais sans cesse, même lorsque je prenais ma leçon d'anglais ou que je jouais au piano une sonate de Clémenti, j'étais convaincue qu'il existait véritablement, le beau fils de roi, et

qu'il m'aimait, ou m'aimerait! Si bien qu'un jour je m'approchai de mon père qui lisait son journal et le priai, d'un petit air résolu, de me donner l'adresse du prince Charmant.

Mon père parut étonné.

— Eh ! bon Dieu, petite folle, demanda-t-il après un éclat de rire qui m'humilia profondément, qu'en veux-tu faire, de cette adresse ?

— J'ai l'intention d'écrire une lettre à Son Altesse.

— Pourquoi, mignonne ?

— Pour lui déclarer le désir que j'ai d'être sa femme, s'il y consent.

Mon père ne riait plus. Il était devenu très grave ; il voyait bien que je n'étais pas folle ; cela me fit plaisir.

— Tu as eu une excellente idée ! reprit-il ; pour ma part, je serais très flatté d'être le beau-père d'un personnage aussi considérable et aussi renommé. Mais voilà, il y a un obstacle. Je ne sais pas où demeure le prince Charmant.

— Vous pourriez l'apprendre, mon père.

— Ce serait peut-être difficile. Mais, ajouta-t-il après un silence, as-tu consulté l'almanach Bottin ? Tu y trouveras sans doute l'adresse du prince.

L'almanach Bottin ! Je n'avais pas songé à cela ! Mon père avait raison, cent fois raison ! Je m'esquivai bien vite et je me fis apporter le gros livre. Hélas ! le Bottin énumère par catégories les bottiers, les couturières, les modistes et les tailleurs ; mais

on n'y trouve point la liste des fils de roi. Sotte que j'étais : il fallait chercher dans la première partie du volume, où les noms se suivent alphabétiquement sans distinction de rang ni de métier. Je poussai un cri de joie! Son nom était là, sous mes yeux, son nom exquis et adoré. « Charmant, 24, rue Le Peletier. » Si le titre de prince manquait, il était aisé de deviner pourquoi ; celui qui serait mon fiancé voyageait incognito, par modestie, pour que la tendresse de tant de demoiselles désenchantées ne vînt pas répandre sur le seuil de son palais des jonchées de fleurs reconnaissantes. Mais il était à Paris, véritablement! Mais il logeait à deux pas du boulevard, tout près de chez nous! J'étais profondément heureuse, je battais des mains, ravie. Du papier, de l'encre, une plume! Ecrire tout de suite, écrire! Pourtant, si pressée que je fusse, je fis un brouillon, car il était important que la lettre fût très polie et sans fautes. « Prince, lui mandai-je, il ne me paraît pas propable qu'une âme aussi bien située que la vôtre soit demeurée longtemps éprise de la bergère qui vous fut donnée en mariage par la volonté de la fée Lapin. Déjà, sans doute, vous avez rompu ces indignes nœuds, et, résolu de brûler d'une flamme nouvelle, vous cherchez par toute la terre quelque illustre personne digne de votre haut renom et du rang que vous occupez dans le monde. Je suis trop bien convaincue, hélas! que je ne suis point digne de fixer les regards d'un héros aussi distingué que vous

l'êtes tant par votre naissance que par votre mérite. Il serait pourtant possible que vous en jugiez autrement si vous vouliez bien rendre visite, un de ces jours, chez papa, à celle qui sera jusqu'à la mort, prince, votre très humble et très passionnée servante et sujette. » Et je signai bravement ! Et après que j'eus mis sur l'enveloppe : « A son Altesse le prince Charmant, en son palais, rue Le Peletier, 24 », ma femme de chambre fut chargée, immédiatement, de porter la lettre à son adresse. Ah ! certes, j'étais tout épouvantée de mon audace. J'avais osé écrire au prince ! Me répondrait-il, lui si beau et si fier ? Ne se moquerait-il pas de la pauvre petite fille amoureuse, lui dont tant de reines sans doute et tant de fées aussi convoitaient désespérément la tendresse ? »

Madame de Graçay s'était tue, les yeux à demi fermés, languissante, comme reprise par son rêve d'enfant...

— La réponse ne vint pas ! s'écria l'un d'entre nous dans un rire un peu brutal. Car ce n'est pas la rue Le Peletier qu'habitent les héros bleus et roses des mensongères légendes. Ou, si elle vint, elle fut grossière et grotesque. Quelque farce de mauvais plaisant qui ne comprend pas et veut rire. Vous dûtes éprouver, madame, une désillusion amère.

— Non, m'écriai-je, non ! Le divin hasard est plein de pitié pour la candeur délicate des songes. Il ménage les jeunes rêves ; il leur épargne les dures

déconvenues. La réalité n'ose pas se montrer à eux, sachant qu'elle leur ferait du mal. Elle consent à se dérober, à disparaître ; elle permet que l'illusion continue! et le destin, si cruel pour nous qui ne croyons plus aux chimères, groupe les événements de telle sorte que rien ne vient froisser les cœurs pleins de foi ingénue. L'orage ne brise pas les très petites fleurs. Je ne sais, je ne peux pas deviner s'il fut répondu à la lettre ou comment il lui fut répondu, mais il a dû se passer ce jour-là, — j'en suis certain, certain, entendez-vous ?— une chose inouïe ou absurde peut-être, n'importe ! qui a permis à l'amoureuse du prince Charmant de suivre encore et longtemps son joli et léger rêve.

— Vous avez raison, dit madame de Graçay en me tendant la main.

« J'attendais depuis une heure quand ma femme de chambre revint. Elle avait trouvé la maison indiquée, une très belle maison, disait-elle. Eh ! non, un palais. Ces domestiques sont si sottes ! C'était un petit nègre étrangement habillé, — quelque génie africain capturé par le prince, — c'était un petit nègre qui était venu ouvrir la porte. Qu'elle devait être belle, cette porte, toute en diamants ! Et Marianne avait remis ma lettre, et le génie lui avait apporté une réponse, et cette réponse, avant de la lire, je la baisais, extasiée, les yeux pleins de

larmes de joie. Enfin je déchirai l'enveloppe. « Illustre demoiselle », m'écrivait le prince, « la renommée de votre beauté et de vos qualités incomparables m'est parvenue l'an dernier à Trébizonde où j'étais allé pour régler quelques affaires d'intérêt avec le roi de ce pays. Depuis longtemps déjà, j'avais rompu les indignes nœuds, — selon votre propre expression, — qui m'attachèrent à la protégée de la fée Lapin ; et je savais, pour avoir consulté dans sa grotte des Monts Bleus un savant magicien allié de ma famille, qu'une nouvelle épouse, ressemblant à la première comme l'Oiseau Bleu ressemble à un moineau des champs, m'était réservée dans une ville très lointaine appelée Paris. Je ne tardai pas à monter dans un char attelé de quatre dragons volants et je me rendis dans la cité fameuse à laquelle vous faites, illustre demoiselle, l'honneur de l'habiter. Ma première pensée fut de vous rendre visite, à vous et à votre papa ; mais, par une calamité étrange, je viens d'apprendre que la valeur de mon bras est devenue indispensable dans certaines contrées de l'Indostan où les géants jadis vaincus et ensevelis par moi sous trois montagnes, osent relever, malgré les montagnes, leurs fronts rebelles. Ce ne seront d'ailleurs que menus combats et passe-temps guerriers plutôt que batailles véritables. Dès que j'aurai, en peu de jours, ramené au devoir ces imprudents ennemis, je me hâterai de venir vous apporter leurs têtes,

avec les humbles vœux de celui qui sera jusqu'à la mort,

Illustre demoiselle et bientôt princesse,

votre très humble et très passionné serviteur et sujet,

LE PRINCE CHARMANT. »

Eh bien, que pouvait-on dire à cela ? Il existait, le prince, puisqu'il écrivait, et je serais sa femme puisqu'il me le promettait. Moi, sa femme ! Mais quand ? Bientôt, disait-il. Hélas ! bientôt, c'est bien tard. Pourquoi ne m'épousait-il pas tout de suite, et ne m'emmenait-il pas avec lui dans l'Indostan ? Est-ce que c'eût été la première fois que nous aurions chevauché ensemble dans des chars attelés de dragons ? J'étais forte, quoique si petite ; je l'aurais aidé à pousser les montagnes sur les têtes des géants. Mais enfin, il était le maître, puisqu'il serait mon époux. Je devais me résigner, obéir, l'attendre. Je l'attendis. Avec quelle joie d'abord ! et, plus tard, avec quelle tristesse ! Les jours se passaient, les semaines, les mois ; toute une année. Il ne revenait pas. L'idée qu'il avait pu être vaincu par les rebelles, je ne l'eus pas un seul instant. Qui donc était capable de lui résister, à lui ? Mais elles sont bien belles, les filles des souverains, dans les pays du soleil et des pierreries. Qui savait s'il n'avait pas été attendri par d'exquises charmeresses qui remuent des gazes en dansant, à Kachmyr ou à La-

hore, et s'il n'avait pas oublié, le cher ingrat, la petite fille qui l'attendait dans une ville lointaine appelée Paris?

Un jour que je rêvais à cela, mélancolique, et que je baisais, pleurant un peu, la lettre de mon futur époux, mon père entra dans ma chambre, l'air très morne.

Je pressentis un malheur.

Un grand malheur en effet!

Pris dans les pièges d'un mauvais génie, le prince avait succombé malgré les efforts effroyables de son bras valeureux. Sa dernière pensée avait été pour moi! il m'envoyait son écuyer pour me faire le récit de sa glorieuse défaite et me rapporter ses suprêmes paroles.

D'abord, déchirée de désespoir, comme les damoiselles qui du sommet des hautes tours entendent le bruit du combat, je ne voulus pas voir l'écuyer; mais mon père insista, — prenant part à ma douleur, — avec de si tendres paroles, que je consentis à recevoir le messager.

Il entra.

C'était M. de Graçay.

Afin de ne point se faire remarquer dans les pays d'Europe, il avait pris le costume que les hommes, chez nous, portent communément. Mais on reconnaissait bien à la noble fierté de son visage et à sa chevaleresque attitude qu'il avait, lui aussi, combattu les cruels enchanteurs, dans le pays des fées.

Il me raconta l'affreuse vérité.

Le prince, tout à coup entouré par mille ennemis formidables, gigantesques comme des monts vivants, était tombé, tout sanglant, sur le champ de bataille en prononçant mon nom, en criant : « Princesse, je vous aime jusqu'à la mort ! » tandis que M. de Graçay faisait, inutilement hélas ! un rempart de son corps à son adorable ami.

Je pleurais à chaudes larmes ; l'écuyer pleurait aussi. A cause de cela — et pour d'autres raisons peut-être, — je conçus pour lui une très vive sympathie. De sorte que je ne fus point trop douloureusement étonnée, lorsque, une semaine plus tard, j'appris de mon père que le prince, en expirant, avait témoigné le désir que je fusse un jour — dans deux ou trois ans, le temps de devenir tout à fait une grande personne, — la femme de celui qui avait été son héroïque compagnon dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. »

Quand la comtesse eut dit ces dernières paroles, avec une gravité attendrie, on ne put vraiment s'empêcher de rire un peu.

— Voilà donc, demandai-je, par quelle suite de chimériques aventures vous êtes devenue madame de Graçay ?

— Justement, dit-elle.

— Mais, si votre mariage est la fin de ce mystérieux conte, il n'en contient pas l'explication. Qui avait reçu votre lettre ? Qui avait répondu ?

— Moi ! dit M. de Graçay en baisant la main de sa femme ; car mon tailleur se nomme M. Charmant et loge rue Le Peletier, 24. Je venais d'être introduit chez lui par un petit nègre, — un bon Génie, assurément ! — lorsque arriva la singulière épître. Et c'est ainsi que j'ai pu épouser la veuve du filleul des fées.

Mais madame de Graçay, toute rieuse, ne voulut pas admettre cette explication.

— Je ne suis pas la veuve du prince, car il n'est pas mort, dit-elle. Vous me trompez aujourd'hui comme vous avez déjà voulu me tromper autrefois. C'est l'ami de la fée Lapin qui est venu lui-même, chez papa, sous le nom de son écuyer. Il avait des raisons pour faire croire à sa mort. Mais je sais bien, moi, que j'ai le prince Charmant pour mari !



DUO PARISIEN

Un duettino d'opérette, tel est ce couple. Trilles extravagants, fusées de notes, le tout sur un rhythme de polka. Si l'homme est gai, la femme est plus gaie encore; ils s'éclatent de rire au nez l'un de l'autre; pourquoi? pour rien, pour le plaisir, parce qu'ils espèrent dîner demain, ou parce que l'avant-dernier matelas est au mont-de-piété depuis hier. Il est timbalier dans un théâtre d'acrobates, elle charme des serpents dans le même théâtre, lui en habit noir, car il aspire à devenir chef d'orchestre, elle en maillot, car elle est belle personne; et ils ont l'air si content, que l'on se demande comment ils fontpour être aussi contents que cela.

L'homme est tout petit, petit au point que l'on doute s'il est homme en effet ou automate de chez Clevermann, — vous vous souvenez, l'équilibriste de soie et d'or habillé, qui danse sur la corde raide?

Seulement, ni soie ni or; sur le dos, du drap trop fin qui pourrait servir à vanner le blé, et, dans la poche, deux sous, une pièce trouée, qu'il garde, parce que c'est un fétiche. Et si maigre! Quand il se baisse, il a l'air d'un jonc plié. Cette canne qui marche a pour pomme la plus remuante tête du monde. Je n'affirmerai pas, tant elle s'agite, tourne, va, vient, sautille presque, que la petite tête tienne en effet au petit corps; parfois l'on avance la main pour l'empêcher de tomber. Ses yeux sont deux braises noires; ils luisent et pétillent comme des diamants qui seraient encore charbon. Un perpétuel éclair de joie, c'est ce regard; et les cheveux, par là-dessus, se hérissent, s'éparpillent dans un fantasque désordre, chaque boucle ayant l'air d'un clown.

Il faut le voir, les soirs, dans son coin d'orchestre. « Jouer des timbales, » savez-vous ce que c'est? C'est battre du tambour, sonner du chapeau-chinois, trinquer du triangle, claquer des castagnettes, tonner de la grosse caisse, et quelquefois aussi jouer des timbales, mais plus rarement!

Lui, le petit homme, debout au milieu de ce cercle tumultueux d'instruments, il se démène avec ivresse; un rat qui s'esquive est lourd, un écureuil est lent, au prix de l'ubiquiste timbalier. A toi, tambour, deux roulements! De là, sus au triangle! Que fait la grosse caisse? ronfle, fainéante. Des mains, des coudes, du front, il éveille le bruit; on dirait qu'il va piquer une tête dans les timbales, pendant que

d'un coup de pied en arrière il fait tintinnabuler le chapeau-chinois, d'où s'égouttent mille sonneries comme la rosée tombe d'un arbre secoué. Et il semble que toute cette gaîté fantasque des sons est le bruit naturel de ce joyeux petit homme.

Elle, en scène, s'enveloppe d'un long python. A cause de la bonne humeur qui est leur unique fortune, — ils se sont mariés sous le régime de la communauté, — elle se garde bien d'avoir peur de ces bêtes qui ne sont au fond que de grosses anguilles. Elle n'est pas « psylle », de son métier; généralement, elle chante des chansonnettes, ou s'habille en garde-française dans les opérettes Louis XV. N'importe. On lui a dit un matin, tout d'un coup : « Ce soir, vous charmez des serpents; » elle a répondu : « Je veux bien », en riant; le mari s'est écrié : « C'est très drôle! » et elle charme des serpents en effet, comme, dans une cage à bêtes fauves, elle donnerait à lécher ses bras nus aux lions, ou mettrait dans la gueule d'un ours ses cheveux tout en or. Il faut avoir plusieurs cordes à son arc, et il n'y a pas d'empêchement sérieux à être en même temps la rivale de Judic et l'émule de Pezon.

Presque nue — ah, ma foi tant pis ! et qu'est-ce que cela fait, puisqu'elle n'aime que le petit homme ? — elle fait s'épanouir devant tous le sourire de sa chair. Dans la lumière électrique qui tour à tour la rougit, la bleuit, la dore, les serpents en hélice montent le long de ses jambes qui sont comme un

double tronc d'arbre rose : quelques-uns, plus amoureux, mettent à son corsage pailleté une vivante ceinture, pendant qu'une tête plate se hisse dans l'intervalle des seins. Les épaules éclatent, sans qu'un frisson y resserre le grain de sa peau ; et, rieuse, et charmante, et provocante à dessein, elle confronte de tout près à la gueule jaune d'un reptile sa fraîche bouche ouverte en forme de petite rose.

Cette indécence déplaît fort à plusieurs graves personnages venus en ce lieu de plaisir pour s'y donner la gloire de mépriser les mœurs de leur temps ; mais elle, qui se soucie des moralistes grognons comme une couleuvre d'une pomme, se hasarde jusqu'à agacer du bout de sa langue le triple dard d'un joli serpent à sonnettes ; et dans le fond de l'orchestre, le mari, qui se tord de rire, agite son chapeau-chinois.

Leur joie ne s'éteint pas avec le gaz. A minuit, après la toile tombée, bras dessous, bras dessus, — elle n'a pas pris le temps de retirer son maillot, il a encore aux doigts ses castagnettes, — enveloppés à la hâte de manteaux, comme des saltimbanques entre deux parades, les voilà qui s'en vont le long des trottoirs inondés de gaz, se souriant, se querellant, se divertissant des vitrines, se contant quelque histoire grivoise, riant d'un calembour de vaudeville, ou de la dernière mésaventure du « monsieur » de l'ingénue, le tout avec des mots d'argot et des rires de gamin.

Pendant qu'ils passent ainsi, tourbillon de folie et d'audace, un monsieur grave, ayant reconnu des « cabotins », considère d'un œil contempteur ce couple hardi et fantasque qui n'a nul souci de la dignité humaine ; et il songe à part soi : « Ceci est un triste exemple de la vie de plaisir, » ou bien : « Voilà où conduit l'habitude du désordre. »

Toujours joyeux, ils grimpent la pente raide d'une rue extra-urbaine ; l'escalade de leur escalier n'est pas sans périls, à cause de peaux de pommes de terre, çà et là, sur quoi on peut glisser.

L'appartement est pauvre : deux chambres, l'une où l'on mange, l'autre où l'on dort ; une chandelle fume entre des hardes qui pendent.

Ces oiseaux chanteurs ont un sinistre nid, d'autant plus sinistre qu'il est plein. N'ayant que le baiser pour consolation, ils n'ont pas mesuré leurs caresses, les petits sont nombreux. Puis, ils ont adopté une nièce à eux, devenue orpheline, et qu'ils ont mise en apprentissage.

Ils entrent, portant de la charcuterie dans un papier graisseux. La marmaille accourt ; comme le théâtre ne paye que très tard, après la représentation, elle a faim, — ces pauvres petits sont si gourmands !

Et tout ce monde s'embrasse en mettant le couvert, et il y a, non dans un berceau, mais sur un fauteuil, entre deux serviettes, un nouveau môme qui crie ; car la femme, il y a huit jours, a accouché.

5

Oui, dans la nuit de samedi dernier.

Et ce soir, il y a un instant, pendant que le mari — qui est un artiste, qui a dans son âme des poèmes et des chants que vous applaudirez un jour — pendant que le mari battait du tambour comme un pître, elle, en maillot, oui, elle, cette mère, vous montrait ses bras nus, et riait à la bouche d'un serpent, en pensant que tout à l'heure elle allaiterait son dernier-né! D'ailleurs, tous deux riaient, et de bon cœur, je vous assure. Et pourquoi ? Parce qu'ils sont bons.

Des cabotins ? soit. Des héros!



LA PRÉCAUTION UTILE

La fenêtre est grand ouverte.

Dans le miroir que je tiens à la main, — un tout petit miroir de jadis, en acier poli, dont le cadre d'argent ciselé figure, vers le haut, une tête de mort entre deux roses moussues, épanouies, — se reflètent l'immense azur et la fuite des beaux nuages et tout le vague infini du ciel, et une hirondelle qui passe.

C'est ainsi que tant d'amours peuvent tenir dans un seul cœur.

Valentin nous dit :

« O mes camarades! s'il n'était absurde, même pendant boire, de proclamer qu'on a été aimé par un très grand nombre de femmes, je vous avouerais que la liste des Mille et Trois, orgueil de don Juan, m'a toujours fait sourire de pitié. Mille et Trois

maîtresses ! voyez un peu la grande affaire. Mais songez, je vous prie, qu'il y a trois cent soixante-cinq nuits par an! Je veux bien ne pas tenir compte des jours. Il est donc absolument chétif de n'avoir eu guère plus d'amours que la sultane de M. Galland n'a inventé de contes; don Juan manquait de tendresse, comme Shéhérazade d'imagination. Me voici prêt à vous dire autant d'histoires qu'il existe de caractères dans l'alphabet chinois; et il n'y a pas moins de galantes aventures dans mes souvenirs capiteux qu'il ne faut de grains de raisins grecs pour faire un tonneau de malvoisie !

— Peste ! dis-je.

Valentin continua :

— A quatorze ans, je devins éperdu d'une modiste qui logeait en face de la maison de mon oncle, et qui pour nouer ses jarretières, avait la louable habitude de mettre le pied sur le rebord de sa croisée! Elle a eu fort à faire si elle a voulu remplacer tous les bonnets qu'elle a jetés pour moi par-dessus les moulins. Tels furent mes commencements sans gloire ! De grands comédiens ont débuté en apportant des lettres ou en annonçant les invités dans la scène du bal. Christophe Colomb enfant, — s'il était né à Bougival, — aurait peut-être canoté devant la Grenouillère. Mais j'avais en moi l'ambition immense et toute la possibilité, déjà, des triomphes futurs! Je m'élançai à travers la vie. Avez-vous vu, aux courses de Saragosse, le taureau bondir de sa

cage, dans le cirque, en faisant voler la poussière ? Les jeunes demoiselles qui baissent les yeux à l'église, et les belles filles qui lèvent la jambe au Château-Rouge ; les bourgeoises qui font elles-mêmes leur marché, et les duchesses qui ont entendu dire qu'il y a des pavés dans les rues, mais n'oseraient pas le jurer ; les fortes pêcheuses de nos côtes, hâlées, en marbre jaune, statues vivantes sous des haillons ensoleillés, et les mièvres cabotines, anémiques et blanches, qui, toutes lumineuses de gaz, maillots de pages ou traînes de reines, rient dans les opérettes leur rire de carmin trop rouge ou pleurent dans les drames des larmes d'Ylang-Ylang ; toutes ! toutes ! celles qui disent non et celles qui disent oui, celles qui pleurent d'un baiser et celles qui en rient, je les admirai, et les adorai, et les emportai dans le tourbillon de mon infatigable amour ! En puissance de père, ou de mari, ou d'amant, n'importe ; j'étais comme ces valseurs qui, selon la coutume allemande, demandent un extra-tour à toutes les danseuses ! Puis Paris, et la France, ne me suffirent point. Des Espagnoles, sur la Rambla, ont répondu à mes signes, en croquant des pralines derrière l'éventail qui feint de cacher d'imaginaires rougeurs ; en Angleterre, j'ai eu pitié des pauvresses de Montross, blêmes et les yeux fous de misère et de gin sous des chapeaux de paille en loques où la bise tord de vieux rubans, et de blondes femmes de lords, du soleil sur de la neige transparente ! ont eu pitié de moi ; des Russes,

pareilles à des perruches bien apprises, m'ont jacassé : « Je vous aime » dans leur joli parler qui chante ; à Munich, j'ai eu quatre fiancées, que j'ai épousées un peu trop vite ; comme Casanova, j'ai connu les amours de Berlin, et les amours de Vienne, comme Gérard de Nerval ! Et je voyageais toujours ! Près du pôle, j'ai abusé de l'hospitalité laponne, préférant peut-être à l'odeur du musc celle de l'huile de phoque, rance à point ; j'ai partagé, au Brésil, le hamac des créoles qui, paresseuses, ne tournent, jamais la tête même pour vous sourire, et attendent des hasards du bercement, le baiser ; les écharpes des Almées m'ont enveloppé de leurs brises ; les négresses d'Aden, que surveille un vieil homme enturbanné, ont dansé devant moi leurs voluptueuses pantomimes, puis, languissamment, se sont couchées, groupe nu et noir, tableau vivant d'ébène ; et ce soir, si je n'étais venu souper avec vous, je serais parti pour le Dahomey, car je me suis juré de dégrafer leur cuirasse aux sombres amazones du roi !

— Fat ! dit quelqu'un.

— Niais ! dit un autre. Ces amours de hasard ne sont pas l'amour. Ton cœur n'a jamais logé que dans les auberges où tout le monde peut retenir un lit. Puisque tu n'as pas connu la pure et la sainte tendresse, qui adore et qui respecte, qui se dévoue et ne demande rien, qui s'agenouille sans oser toucher la robe, tu n'es qu'un libertin errant, quelque

chose comme un commis-voyageur en galanterie, et je te plains autant que je te bafoue, parodiste grotesque de Joconde !

Valentin se fâcha.

— Et qui vous dit que je ne l'ai pas connue, la tendresse profonde et chaste, ingénue, absolue? Quiconque n'est pas capable de tous les amours, — de toutes les espèces d'amour, — est un amoureux incomplet. Je suis l'amant par excellence ! Je peux suivre Adelina ou Carmen dans son bouge, mais j'ai, prié avec Béatrix au seuil du Paradis. Non certes, non je ne les ignore pas, les honnêtes délices des rendez-vous où l'on ne vient qu'avec son âme, et j'ai aimé une jeune fille sans avoir jamais dérangé, même d'un souffle lointain, le noir uni de ses petits bandeaux plats. Elle s'appelait Thérèse. Elle était la fille d'un ouvrier marbrier qui habitait une toute petite maison à deux fenêtres, dans un faubourg de la ville, sur la Côte Pavée ; et quand Thérèse, brune pâle, l'air un peu grave et doux, pareille à une nonne, avançait la tête entre deux volets gris, pour me voir passer sur la route, j'osais à peine lever les yeux vers elle, comme un dévot qui saurait que son ange gardien est là, derrière lui, visible et le regardant, ne se retournerait point, de peur que l'ange effrayé ne remontât au ciel dans un bruit cruel d'ailes envolées ! Oh ! je l'aimais ! et elle m'aimait aussi ; bien qu'aucun aveu n'eût été échangé entre nous, je savais toute sa tendresse, comme elle savait toute la

mienne; est-ce que l'amour vrai, d'une part, n'engendre pas l'amour vrai de l'autre part, toujours? Mais, dans mon cœur, aucune espérance, sinon celle de vivre en songeant à elle, quand elle voudrait. Le dimanche elle allait à la messe, de très bonne heure, avec son père. Je la suivais, d'un peu loin. Elle marchait à pas menus, dans sa robe noire, très simple, une robe de pensionnaire, et mon désir n'allait pas jusqu'à envier le vent qui, sous le bavolet de son chapeau de soie plissée, frisait les petites boucles de sa nuque. Quelquefois, rapidement, elle se tournait vers moi. Je la voyais, une seconde! c'était comme si une porte de l'Eden s'était ouverte et refermée. Pendant bien des heures je gardais l'âme éblouie, à cause de ses yeux doux, entrevus. Puis, à l'église, elle se mettait à prier, tout de suite, sans s'occuper des gens qui étaient là, — sinon de moi peut-être! — sans cérémonie eût-on dit. Chez le bon Dieu, elle était chez elle. Je priais aussi. Il me semblait que cela me rapprochait d'elle, de l'imiter.

» Cependant, après quatre mois de ces contemplations lointaines, un violent désir me prit, — oh! non! pas un mauvais désir, — de la voir de plus près, d'entendre le son de sa parole; et, comme je savais bien qu'elle ne me refuserait pas cette joie, je m'avisai d'un expédient.

» Dans la maison voisine de la sienne, logeait un serrurier, qui était marié. Je m'adressai à sa femme.

Au moyen de quelque argent, j'obtins sans difficulté qu'elle m'ouvrirait la porte de sa masure, et me guiderait le long du couloir jusqu'à son jardin; là, il me serait facile de franchir un mur, et je me trouverais dans le jardin de Thérèse, où celle-ci, avertie, ne tarderait pas à me rejoindre. Il fut fait comme il avait été convenu; pendant plusieurs semaines, toutes les nuits, dans l'cmbre claire, sous la tonnelle où les feuilles tremblaient moins que nous, nous parlâmes bas, Thérèse et moi, Thérèse!

» Eh bien, je vous le dis : elle était jolie et exquise, et elle m'aimait, et je l'adorais, et, confiante, ou si ingénue, ayant à peine pris le temps, en s'échappant de sa chambre, de jeter un châle sur ses épaules, elle se serrait contre moi, très souvent inquiète à cause d'un bruit; et je voyais ses frêles bras pâles, plus blancs dans les ténèbres, et ses mains étaient dans mes mains, et sa bouche était près de ma bouche, et toutes les chaleurs de la nuit nous enveloppaient, haletants! eh bien! jamais, jamais, entendez-vous ? — hélas! elle n'eût pas dit non, ne sachant même pas qu'il eût fallu le dire! — jamais je n'ai baisé ses lèvres, ni ses bras, ni son front! Ah! certes, toutes les flammes du désir me brûlaient; chacun de mes pores était une piqûre vivante, il me montait du cœur des bouffées de chaudes envies : « Prends-la! mais prends-la donc! » Je repoussais les mauvaises pensées, en l'écartant, elle aussi, un peu; et jusqu'à l'heure où commençaient à s'éteindre,

une à une, les étoiles, nous ne cessions de parler, d'assez loin, si chastement, et parfois, riant sans savoir pourquoi, nous étions des amoureux pareils à des enfants qui jouent. »

A vrai dire, cette historiette était de nature à faire concevoir pour Valentin l'admiration la plus sincère qui se puisse imaginer. Mais l'un de nous eut un petit rire passablement narquois.

— Voilà qui est très méritoire! s'écria-t-il.

— Oui, répondit fièrement Valentin.

— Moins méritoire qu'il ne semble, cependant.

— Que voulez-vous dire ?

— Etait-elle jeune, la femme du serrurier?

— Vingt-cinq ans, à peu près.

— Jolie?

— Jolie.

— Et tous les soirs elle venait vous ouvrir la porte?

— Tous les soirs.

— Et vous ne manquiez pas de la remercier, en entrant?

— Sans doute. Elle nous servait.

— Et le couloir était obscur ?

— Naturellement.

— Et naturellement aussi, la femme du serrurier, qui quittait sa chambre à la hâte, ne devait guère être plus vêtue dans son couloir que Thérèse dans son jardin...

— Eh bien?

— Eh bien ! dit le sceptique en éclatant de rire, votre héroïsme n'avait rien de si admirable ! et vous aviez la meilleure raison du monde pour être le plus réservé des amants.

Valentin se mordit les lèvres, ne souffla plus mot. Même, en nous quittant d'assez méchante humeur, il déclara qu'à l'avenir il se garderait bien de nous conter aucune histoire. Mais il ne tiendra pas parole.



TOUFFE DE MYOSOTIS

Toute jeune, — dix-sept ans à peine, — et si jolie, quoique chétive et pâle, avec ses cheveux blonds défaits et ses yeux bleus tout humides de larmes, pareils à deux petits ciels mouillés, la folle était assise sur un banc de pierre, dans la grande cour de l'Asile.

Autour d'elle le soleil d'hiver blanchissait les hautes murailles, mettait sa nappe de neige argentée sur les dalles et sur le sable où quelques rares arbres, noirs et secs, étiraient, écartelaient le reflet de leurs squelettes. Un souffle vif passait, plus frais que froid, alerte et clair, joyeux; çà et là piaulaient des moineaux. S'il y avait eu quelques feuilles aux branches, on aurait pu croire qu'avril était revenu. Janvier a de ces printemps d'une heure.

Mais la pauvre jeune folle ne prenait pas garde à ce furtif renouveau. Ramassée, se faisant petite

dans l'enveloppement d'un étroit tartan d'Ecosse, avec l'air craintif de quelqu'un qu'on va battre, elle se tenait assise tout au bord du banc, et, la tête un peu penchée, pressait contre ses lèvres un bouquet de myosotis, où ses larmes tombaient une à une.

L'interne qui me guidait dans le séjour de folie et de désolation, me fit signe que je pouvais m'approcher de l'enfant et lui parler. En effet, elle ne devait pas être méchante, — si triste et si faible. Au bruit de mes pas, elle leva le front très vivement et me regarda en face, tout à coup contente, avec ses doux yeux où la joie sécha les pleurs, comme le soleil boit la rosée.

— Vous venez me chercher ? dit-elle en joignant les deux mains, avec l'air de prier. Vous allez m'emmener, m'emmener tout de suite? Oh! que je suis heureuse. C'est qu'il faut que je sorte d'ici, voyez-vous, aujourd'hui même, avant le soir. Il y a si longtemps que je ne suis allée lui parler, le consoler, il doit tant s'ennuyer et souffrir, tout seul!

— Qui donc voulez-vous aller rejoindre ? demandai-je.

— Lui, dit-elle.

— Lui ?

— Robert Daniel.

— Votre amoureux, votre fiancé, peut-être?

— Oh non ! Le fiancé de Jane.

Je répétai, un peu surpris :

— Le fiancé de Jane?

— Oui.

— Il vous attend ?

— Tous les jours, depuis six mois.

— Et où donc vous attend-il?

— Eh bien, où il est. Au cimetière. Dans son tombeau. Vous ne connaissez pas sa tombe? Elle est jolie. En marbre blanc, qui parfois au soleil est un peu rose. Le nom de Robert Daniel est gravé sur la stèle, et il y a au-dessus, entre les branches retombantes, une petite urne d'albâtre que l'eau du ciel a remplie, et où les oiseaux viennent boire.

Je la regardais, étonné, attendri.

— Ah oui! dit-elle, vous ne comprenez pas, vous non plus. Vous croyez que tout est fini, quand la vie est finie, qu'on ne pense plus, qu'on ne remue plus, quand on est enterré, que les morts sont morts, enfin? Ce n'est pas vrai, monsieur. Vous ne savez pas les choses. C'est que jamais vous n'avez mis l'oreille à la fente d'un sépulcre pour écouter ce qui se passait dedans. Moi aussi, avant ce qui m'est arrivé, j'ignorais comme vous que les trépassés sont vivants. Je ne vous en veux pas, vous ne pouvez pas savoir ce que je sais.

Elle s'interrompit un instant, baisa la petite touffe de fleurs bleues et, très lentement, continua :

— Une fois, j'étais allée au cimetière du Père-Lachaise, toute seule, pour porter une couronne à une amie de couvent que j'avais eue, et que je n'avais plus. J'avais mis l'offrande à la grille, je m'en retournais. Il y avait dans l'air, sous l'azur et les nuages, beaucoup de clarté, et par places, un peu d'ombre ; entre les tombes, des rayons brusques allaient, venaient, s'échappaient, revenaient, comme des enfants qui jouent en se courant après. Il faisait si doux, si pur, si beau, que je me sentais heureuse dans ce lieu de tristesse, — heureuse et toute gaie. Alors, comme je passais près d'une tombe, où fleurissaient beaucoup de fleurs, j'eus l'envie d'en cueillir une. Ce n'était pas un sacrilège, n'est-ce pas ? J'étendis le bras. Je m'arrêtai, effrayée, toute tremblante. Là, sous la pierre, quelqu'un avait parlé, parlé d'une voix douce. Oh ! je ne m'étais pas trompée, j'avais bien entendu ! La voix avait dit, d'un ton de plainte et d'espérance : « Jane, est-ce toi enfin ? » Je m'inclinai pour écouter. Elle murmura encore, cette voix : « Oh Jane, est-ce enfin toi ? Réponds ». D'abord j'avais eu grand' peur ; maintenant c'était fini. Aucune crainte. Une grande pitié seulement et une grande tendresse. Je levai les yeux. Je lus les noms de Robert Daniel sur la stèle, et je vis qu'il était mort à vingt ans. Je compris tout. Celui que l'on croyait endormi dans cette tombe, et qui ne dormait pas, avait eu une fiancée qui s'appelait Jane, qui lui avait promis

de venir le voir au cimetière, et qui ne venait pas. Il l'attendait toujours, chaque fois qu'un bruit de pas lui arrivait à travers la terre, il croyait qu'elle tenait enfin sa promesse, et il demandait : « Est-ce toi ? » Mais personne ne lui répondait. Moi, je lui répondis. Il devait éprouver tant d'angoisse, là, dans la nuit, dans le froid, dans l'étroitesse rigide du cercueil ! Est-ce que j'avais tort de vouloir le consoler un peu ? Je lui parlai et je mentis. « Oui, lui dis-je, en mettant ma bouche aussi près que je pus de la pierre, c'est moi, c'est moi, ta Jane. » Oh ! j'avais une grande inquiétude : à cause de ma voix, il allait peut-être reconnaître ma tromperie ; il ne croirait point que c'était Jane qui était là. Mais sans doute, à travers l'épaisseur du marbre, le son ne lui arrivait que très atténué, peu distinct, changé. Car j'entendis un lent et profond soupir de contentement. Il croyait, il croyait ! Et nous nous mîmes à causer, doucement, tendrement, tous les deux. Vous pensez bien qu'au commencement de la conversation, je ne disais que des choses assez vagues, qui pouvaient se rapporter à presque tous les amours, à presque toutes les fiançailles. Surtout, je le laissais parler, réfléchissant sur les moindres mots, notant les détails, afin de recomposer l'histoire, et de pouvoir parler à mon tour, plus longuement, comme quelqu'un qui est tout à fait au courant. C'eût été un si grand chagrin pour lui s'il avait découvert ma fraude ! Enfin, au bout d'une heure, je savais tout ce qu'il

fallait savoir, et j'aurais été Jane elle-même que je n'aurais pas pu lui répondre avec plus d'à-propos. Et je restai là jusqu'à l'heure où l'on ferme les portes du cimetière. Et le lendemain je revins. Pendant trois mois, tous les jours, nous nous sommes dit de chères et douces paroles. Nous nous sommes rappelé le matin de printemps où nous nous étions rencontrés pour la première fois, le premier sourire, le premier serrement de main à la dérobée pendant que sa mère et la mienne marchaient devant nous, causant entre elles, et ne voyaient rien. Combien de fois, le soir, il était venu à la porte du petit jardin ! Nous parlions à travers le bois, comme maintenant à travers la pierre. Et souvent il me faisait passer par le trou de la serrure un papier où étaient écrits des vers qu'il avait faits. Puis, nos parents voulurent bien que nous fussions heureux. La mort ne voulut pas. Il tomba malade. Nous nous racontions nos anxiétés et nos vaines espérances pendant la longue maladie ! Mais eux-mêmes, ces souvenirs amers nous étaient doux ; et à cause des longues causeries, nous étions aussi contents que si nous avions été mariés. Hélas ! un jour que j'allais sortir pour retourner au cimetière, et pour apporter à Robert une touffe de myosotis qu'il m'avait demandée — c'étaient les fleurs qu'il préférait, depuis qu'il était mort, — ma mère entra dans ma chambre avec deux hommes que je ne connaissais pas. On me prit, on m'em-

porta. C'est ici que l'on m'a mise. C'est beaucoup plus triste qu'au cimetière; et, bien que je sois comme morte aussi, nous ne pouvons plus nous parler, Robert et moi, parce que nos tombes sont trop éloignées.

Elle se tut dans un sanglot. Quand elle releva la tête, elle vit sans doute que j'avais l'air triste, elle comprit que je n'étais pas venu pour l'emmener.

— Au moins, me dit-elle, vous voudrez bien vous charger d'une commission pour Robert ? Il est au Père-Lachaise, je vous l'ai dit. La place n'est pas difficile à trouver. C'est à gauche de la grande allée, en montant. Vous frapperez deux fois sur la pierre, parce qu'il dort quelquefois. C'était le signal convenu entre nous. Vous lui direz que Jane, — Jane, entendez-vous bien ? — est partie en voyage avec sa mère, mais qu'elle reviendra, dans une semaine ou deux, bientôt enfin ; qu'il ne doit pas être triste, ni s'impatienter ; qu'elle l'aime toujours. Vous direz aussi qu'elle vous a chargé de lui apporter le bouquet, et vous le placerez sur la lame de marbre, au milieu. Cela lui fera plaisir.

Je pris le bouquet, je m'éloignai. Et l'histoire est finie. Pourtant, il me reste quelque chose à dire, au risque de vous paraître un peu ridicule : c'est que j'ai fait la commission.

LE TAMARIN DE CAYENNE

Comme ce n'était pas jour d'Opéra, et que la comtesse de Soïnoff avait remis sa sauterie à cause d'un rhume que son petit chien du Japon avait pris aux courses de Longchamps, M. et madame de Cervenolles avaient failli ne savoir que faire de leur soirée. Mais le mari s'était écrié joyeusement :« Tiens, Huberte, veux-tu que nous restions au coin du feu, tout seuls, mari et femme, comme deux bourgeois ? » Elle lui avait sauté au cou, lui mettant son joli rire tout près des lèvres. « Tu es charmant ! J'avais la même idée. » Mariés depuis un an à peine, ils s'adoraient encore, ou déjà ; car pour être parfait, absolu, l'amour n'a-t-il pas besoin de l'expérience du bonheur ? La satiété ne vient qu'aux cœurs lâches, comme l'indigestion est le fait des mauvais estomacs. Mais, qu'ils s'adoraient, ils n'avaient pas toujours le temps de se le dire. C'est qu'on a

tant de choses à faire, aussi ! Elle, jolie femme, lui, député, ils avaient mille devoirs. On ne s'imagine pas comme c'est long d'essayer des robes chez Pingat, et de voter des lois à la Chambre. Les corsages-maillots surtout, et les lois vraiment libérales, cela prend des journées entières. Puis les visites, et, le soir, les bals après les premières. On n'a guère le temps de se parler que dans son coupé, au Bois, et encore il faut saluer tant de monde ! Mais aujourd'hui ils seraient l'un à l'autre tout à fait. Ils avaient donné la consigne. « Pour personne. » Ce serait une de ces bonnes soirées, calmes, longues, et si tendres, où l'on se retrouve, où l'on se rapproche, où l'on se reconnaît, où l'on se dit en se regardant dans les yeux : « Mais oui, c'est nous ! » Et penser qu'on en a si peu, de ces soirées-là ! Mais plus rares, elles sont peut-être plus douces. « Victorine, vous servirez le thé dans la chambre. »

Quand les bûches flambèrent, mettant de claires moires furtives dans la soie des rideaux, allumant l'or des crépines, blanchissant par secousses la pâleur bleue du plafond, ce furent d'abord, dans la chambre bien close, attiédie, alanguie, de petites causeries à voix basse, comme s'ils avaient eu peur, en parlant trop haut, d'effaroucher leur joie. Puis, assis devant la cheminée, tout près l'un de l'autre, ils se turent ; quand on ne s'entend plus, on se voit mieux. Ils restèrent ainsi longtemps, très longtemps, plus d'une heure, mettant toute leur âme dans leurs re-

gards échangés. Si bien que, dans cette paix heureuse, dans cet oubli de tout ce qui n'était pas eux-mêmes, dans cet apaisement de l'être épanoui, elle se sentit prise d'une délicieuse lassitude, et, lentement, avec l'inclinaison exquise d'une fleur un peu lourde, sa tête se renversa sur le dossier bas du fauteuil, les yeux à demi clos, la bouche à demi ouverte, pendant que ses cheveux, qu'un hasard dénoua, s'abandonnaient et coulaient sur la batiste du peignoir. Elle dormait, souriante, un rêve de baiser aux lèvres.

Il ne la réveilla pas. Il savait bien que, même dans le sommeil, elle pensait à lui, était avec lui. Comme elle était jolie ! et combien, si mondaine pourtant, elle avait gardé, dans la blancheur un peu rose de son visage, dans le long dessin grêle de sa forme, toute sa fraîcheur d'enfant, toute sa gracilité naïve de jeune fille ! Il sortait, de ce cher corps ingénu, le parfum vague, presque insensible, et si doux, de ces roses blanches qui n'ont pas d'odeur.

Il se pencha vers elle ardemment, mais, comme il étendait les bras pour l'enlacer et la rapprocher de lui, quelque chose de mince, de noir, et d'un peu poilu, — une toute petite patte, — s'appliqua vivement sur sa manche.

Ah oui ! le singe.

C'était un tamarin de Cayenne, dont Huberte raffolait. Pas plus gros qu'un écureuil, avec sa face

de mignon lion, où s'emmêlaient des soies, avec ses étroites dents blanches qui scintillent, et ses petits yeux toujours clignotants, allumés d'une fine malice, c'était vraiment la plus jolie bestiole du monde. Et si intelligent, si rusé, faisant des niches, inventant mille tours, vous tirant la robe par derrière, puis fuyant sous un meuble, et, quand on le poursuivait, bondissant sur la cheminée, où, assis dans une coupe d'émail, les pattes de devant sous le menton, il vous riait au nez, dans un vif trémolo de ses babines roses. Tout le jour, madame de Cervenolles l'avait avec elle, et quand elle sortait, elle le fourrait dans son manchon, d'où sortait à demi la rose petite tête.

M. de Cervenolles repoussa un peu durement le tamarin. Celui-ci, offensé sans doute, ne consentit pas à s'en retourner dans son petit panier de satin et de malines; il grimaça avec colère, et multiplia des gestes si étranges, que M. de Cervenolles, écartant son fauteuil, le regarda faire, étonné.

Se tenant debout autant qu'il lui était possible, le joli animal s'approcha de sa maîtresse endormie, et se prit à la saluer, fort galamment, ma foi, plutôt de la tête que du corps. On eût dit le salut un peu impertinent des jeunes hommes d'aujourd'hui. Ensuite, brusquement, il se laissa choir, et vous auriez juré qu'il s'était mis à genoux. En même temps, ses deux frêles pattes de devant s'élevaient vers Huberte, jointes ainsi que pour une prière; ses lèvres re-

muaient, comme parlantes ; et il avait dans ses yeux, qui ne clignotaient plus, un long regard de suppliante tendresse. Il ne s'en tint pas là ! Il prit, entre ses deux fines mains, une main d'Huberte, qui pendait, longue et pâle, tout doucement la baisa, s'interrompit du baiser pour lever au plafond des yeux noyés d'extase, colla encore ses babines sur la peau douce ; et, comme emporté d'une ardeur éperdue, il bondissait sur le bras du fauteuil, vers la bouche ensommeillée d'Huberte, quand le mari, d'un coup de pied, l'envoya rouler dans un coin de la chambre.

— Madame ! s'écria M. de Cervenolles.

Elle frémit, s'éveilla, eut un joli bâillement achevé dans un sourire.

— Madame, je sais tout ! Hier, ou avant-hier, aujourd'hui peut-être, un homme est venu, il s'est jeté à vos pieds, il vous a parlé d'amour, il vous a pris la main, il vous l'a baisée, et enfin...

— Etes-vous fou ? demanda-t-elle.

— Quelqu'un est venu, vous dis-je !

— Oui, sans doute, quelqu'un—

— Quand ?

— Ce matin.

— Qui ?

— Notre cousin Marcel.

— Malheur à lui, et à vous ! Je vous tuerai.

— Oh ! vous êtes fou décidément ! dit-elle presque effrayée.

Mais elle aperçut le singe qui rôdait çà et là par la chambre, et voici qu'elle se mit à rire, montrant toutes ses claires dents blanches, à rire, à rire encore, comme une jolie folle qu'elle était.

— Ah! je comprends, le singe? dit-elle. Mais, maintenant, voyez, regardez donc, monsieur!

Le tamarin se démenait furieusement, avec des sursauts brusques de colère ou d'angoisse; parfois il s'arrêtait, se frappant d'une patte la poitrine et s'arrachant de l'autre sa crinière de petit lion. Un pli amer lui tordait la babine. Dans ses yeux pleins d'un renoncement effaré, il y avait des larmes, oui, de vraies larmes. Et enfin, se détournant, la tête basse, comme un coupable sous un arrêt, il s'enfuit vers son nid de soie et de dentelles en faisant avec l'un de ses bras, — et aussi avec la queue, — le geste désespéré d'un éternel adieu.

— Eh bien, monsieur, dit Huberte, toujours secouée d'un rire, que dites-vous du dénouement?

— Je suis un sot et vous êtes un ange, s'écria le mari en tombant à genoux, et en riant un peu, lui-même, dans la batiste du peignoir.

Ce fut, comme avant, dans la chambre bien close, attiédie, alanguie, où les bûches flambantes mettaient de claires moires furtives dans la soie des rideaux allumaient l'or des crépines, blanchissaient par secousses la pâleur bleue du plafond, une calme, douce, chère soirée. Cependant, dès le lendemain, Huberte jugea bon de se défaire du petit singe, trop

imitateur, en vérité. C'est à son amie madame de Portalègre qu'elle fit présent du tamarin de Cayenne, non sans la prévenir charitablement du péril qu'il y avait.



LE ROMAN
DE QUATRE PLANCHES

I

Dans l'air vaste et clair, un peu rose, du matin, l'immense et douce mer où se prolongent sans fin tous les enlacements des éternelles sirènes, se mouvait lentement, encore ensommeillée, pareille à quelque jeune femme heureuse et lasse des baisers d'hier, qui se retourne dans son lit, ne veut pas s'éveiller, et bâille avec tendresse, et s'étend, et soupire.

Valentin regardait la mer.

Comme c'était un jeune homme, et comme c'était un poète, il sentait son âme, spacieuse à l'égal de l'immensité, s'emplir d'amour à cause des vagues caressantes, de libre joie à cause des souffles qui fuient, de confuses rêveries à cause des lointains tremblants où passent, comme des songes, des voiles.

Oh! c'était bien de la mer en effet, de la mer formidable et délicieuse, qu'avait dû naître la Beauté! puisque les femmes gardaient encore l'azur de l'eau dans leurs yeux, et les ondes de l'onde dans leurs chevelures, et la rondeur du flot dans la courbe de leur flanc, et, dans leur traître cœur, le cher danger des naufrages. Quel incomparable spectacle, ravissement de la nature amoureuse, quand l'Anadyomène aux longs cheveux d'or tout ruisselants de perles, émana de la mer, vivante statue d'écume neigeuse, nue et ensoleillée, sur un énorme socle bleu de mouvante malakhite! Pourquoi, lui, Valentin, n'avait-il pas été un de ces jeunes dieux des théogonies primitives, qui la virent apparaître, rayonnante, extasiés? Il n'y a plus de dieux, — ni de déesses, hélas! Avec quelle vénération éperdue, avec quelle religieuse passion, il se serait agenouillé devant la vision adorable; comme il aurait bu avec délices, ainsi qu'une fleur brûlée s'enivre de la pluie, les gouttes claires qui glissent des cheveux longs; comme il aurait mouillé son front avec orgueil dans la petite mousse qui rit autour des jeunes talons roses! Mais non, debout, les bras ouverts, il se fût élancé vers l'apparition sublime, et il l'eût saisie, étreinte, emportée, volée à tous les autres dieux, Prométhée farouche de la Beauté!

Un coup de vent, venu du large, lui fit tourner la tête.

Il poussa un cri, en reculant d'un pas.

Là, tout près de lui, devant la haie d'un jardin qui descendait en pentes fleuries d'un chalet de brique rose et de bois ajouré, il y avait une cabine de bain, faite de quatre grandes planches, vieilles, grossièrement peintes, et çà et là étoilées de têtes de clous rouillés; et, dans la cabine, que le coup de vent, sans doute, avait ouverte, étincelait délicieusement, pâle et lumineux, dans sa nudité de perle, un corps exquis de jeune femme!

Il se jeta en avant. Mais la cabane s'était refermée. Il courba la tête, laissa retomber ses bras. Il était fou, vraiment. Les baigneuses de Saint-Sébastien ne sont pas des Anadyomènes qui se laissent adorer sans voiles, dès la première rencontre, par les poètes qui passent. Il s'éloigna triste, emportant dans ses yeux et dans son rêve la chimère amère de l'idéale forme entrevue, n'espérant pas la revoir jamais. Cependant à l'hôtel, il s'informa, apprit que le chalet de brique rose et de bois ajouré était habité par le baron de Générac et sa fille; et, le soir même, — tout est facile à qui veut! — il se faisait présenter au baron et à mademoiselle Madeleine. Un lys qui serait tout à coup une pivoine, ce fut la jeune fille à la vue du visiteur! Mais, toute rougissante, elle n'était pas moins belle; et c'était bien, malgré les odieuses manches longues et la détestable robe, l'Aphrodite exquise de la plage ensoleillée! Car s'il n'y a plus de dieux, il y a encore des déesses.

II

Trois mois plus tard, quand elle entra avec Valentin dans la chambre nuptiale, Madeleine ne put s'empêcher de sourire malgré les douces craintes qui lui serraient le cœur.

Elle était jolie à miracle, la chambre qui, tout à l'heure, serait auguste.

Dans la clarté apaisée d'une seule lampe qu'on ne voyait pas, des fantômes doux de dentelles frissonnaient sur la soie des murs comme avec le tremblement instinctif d'une pudeur qui se défend à peine, et prolongeaient des ombres claires, vacillantes, sur les roses pâles du tapis, sur l'or léger des chaises, sur le bois blanc et bleu du chiffonnier et des jardinières, où s'éteignaient des lueurs d'argent et de nacre, sur les brimborions gais de la cheminée sans pendule, toute mousseuse de rubans et de malines. Un petit lustre de Venise descendait du plafond, délicat et fragile, avec les cent couleurs d'un bouquet des champs ou d'une volée d'oiseaux, non pas allumé, certes, mais éparpillant dans la pénombre, comme un chapeau chinois le son de ses grelots, toutes les lueurs vives de ses verroteries. Dans un coin plus obscur, sous des rideaux, soie et guipure, qui, déjà, frémissent et veulent se fermer, le lit, un peu loin, ouvrait sa mystérieuse caresse blanche.

Madeleine, charmée, considérait la chambre; mais, lorsqu'elle se fut approchée du lit, curieuse et troublée, avec les petits pas alarmés d'un oiseau qui craint un piège, elle s'arrêta, très surprise.

Contraste singulier parmi les précieuses étoffes et les meubles charmants, le lit n'était ni de bois blanc et bleu, ni d'ébène mat, ni de bois de rose, ni d'églantier du Japon : il était fait, sous tant de dentelles et de soies, de quatre grandes planches, vieilles, grossièrement peintes, et çà et là étoilées de têtes de clous rouillés.

— Oh! dit Madeleine, voyez donc; qu'est-ce que c'est que cela?

Valentin l'attira vers lui, la serra contre son cœur, lui dit tout bas à l'oreille :

— Vous ne vous souvenez donc pas, mon amour?

Elle rougit bien plus encore qu'elle n'avait rougi, trois mois auparavant, quand Valentin était entré pour la première fois au chalet de Saint-Sébastien! Mais la lampe invisible versait une lueur plus faible qui va s'éteindre, — le regard d'un œil qui se ferme; sur la soie des murs, les doux fantômes de dentelles, plus vagues, avaient le tremblement instinctif d'une pudeur qui se défend à peine.

III

Une pluie d'antomne, serrée, menue, aiguë,

pareille au renversement d'une paniérée d'aiguilles, piquait le sol boueux, les grilles, les couronnes, les marbres, dans la grande avenue du cimetière du Père-Lachaise. Blanc et noir, remuant ses panaches de neige et d'argent, un corbillard montait la pente, lentement, avec des cahots, étageant sous le ciel gris des floraisons de lilas de roses; dans les arbres déjà dépouillés, où pleurait de temps en temps la chute d'une feuille rousse, des oiseaux mouillés secouaient leurs plumes, prenaient leur vol, avec de petits cris durs.

Valentin, suivi d'une foule, marchait derrière la funèbre voiture, tête nue.

Toute la douleur possible à l'homme lui pâlissait le visage, lui crispait les traits, lui tordait les lèvres; et il avait dans les yeux l'infini morne du désespoir. Madeleine était morte! morte à vingt ans, après six mois de mariage! morte quand leur amour venait de naître! A peine avait-il eu le temps de lui dire : Je t'adore! S'il lui restait tant de regrets, il ne lui restait guère de souvenirs. Et maintenant, c'était fini. Il ne la verrait plus! Elle serait pour toujours couchée dans la terre, celle qui, pendant bien peu de nuits, hélas! avait dormi dans ses bras.

La douleur de Valentin était si véritablement sincère qu'elle avait gagné ceux qui suivaient le convoi. Pas une parole, même à voix basse. Toutes les têtes baissées. Et l'on n'entendait que le bruit lourd des pas clapotant dans la boue.

Mais bientôt, à cette mélancolie, il se mêla de la surprise.

Ce fut lorsque quatre hommes retirèrent le cercueil de dessous le drap blanc et noir.

Car alors, — pendant qu'en un rauque sanglot, où le cœur semble crever, Valentin râlait : Madeleine! — on vit que le cercueil n'était ni d'ébène, ni de chêne, ni même de sapin; il était fait de quatre grandes planches, vieilles, grossièrement peintes, et çà et là étoilées de têtes de clous rouillés.



LES JURONS DE LA MARQUISE

Puisque ce clair soleil de printemps vous a mis, madame, l'esprit en fête, je vais vous dire le joli conte que nous a conté la marquise de Lionne. Vous connaissez cette charmante et douce vieille, qui aime chez les autres la jeunesse qu'elle n'a plus, ne s'attriste jamais, ne gronde jamais, pleine d'indulgence gaie et de souriants pardons. Ne l'auriez-vous pas vue, vous la connaîtriez cependant : c'est elle, personne ne l'ignore, que M. Pailleron a mise en scène dans le *Monde où l'on s'ennuie*, sous le nom de madame de Réville. Mais M. Pailleron n'a pas osé faire un portrait entièrement ressemblant. Il a montré toutes les qualités de la marquise, non pas le défaut qu'elle a. Car elle en a un, et grave à tel point que j'ose à peine vous en

parler. Le croirez-vous, madame? la marquise jure! Oui, elle si mignonne et si mignarde avec ses petits yeux d'enfant qui joue et ses doux cheveux blancs, un peu fous, qui s'ébouriffent, elle s'écrie tout à coup: « Morbleu! » ou « Corbleu! » ou même « Sacrebleu! » C'est une chose absolument extraordinaire. Mais elle s'étonne qu'on s'en étonne. « Bon! dit-elle, une ancienne habitude, à laquelle je tiens, d'abord parce qu'elle est ancienne, et puis, ajoute-t-elle en se moquant un peu, parce qu'elle m'a sauvé un jour du plus grand péril qu'une femme puisse courir. » Et voici l'histoire que madame de Lionne nous a contée.

« Même vieille, je ne suis pas très grave; mais, petite fille — ah! que c'est loin, que c'est loin! — j'étais bien la plus enragée diablesse qui se soit jamais essoufflée à courir après les papillons, ou qui ait laissé des morceaux de jupes et des rubans de coiffe aux épines des aubépins; ce qui ne m'empêchait pas, — dame! écoutez donc, à quatorze ans! — de me sentir un peu troublée déjà quand je regardais le beau hussard brodé, passementé, chamarré, avec son grand long sabre traînant, qui ornait la première page des romances d'alors. Ces romances-là, qui pleuraient d'amour, valaient bien les chansons d'à présent, qui en rient. Naturellement, mes amies étaient à

peine moins folles que moi ; de sorte que vous chercheriez longtemps avant de trouver une volière mieux remplie de caquets et de rires turbulents et d'envolements chanteurs, que le couvent des Dames de la Révérence où j'ai pris la résolution de ne jamais être nonne. Nous étions de terribles gamines, allez ! Les jeunes filles d'aujourd'hui ressemblent à de jeunes femmes. Fi, les vilaines ! Nous en avons fait voir de grises à une bonne vieille sœur, grise aussi, qui pendant quatre ans a prisé au lieu de tabac du charbon pilé dont nous avions soin tous les matins de garnir sa tabatière. Elle s'était habituée au charbon; après notre départ, elle a dû dire : « Oh ! le mauvais tabac ! » Pauvre vieille fille, elle avait un grand nez tout rouge.

C'était le soir surtout que nous étions extravagantes. L'heure de se coucher donne envie de courir. Nous avions trouvé le moyen de quitter le dortoir sans éveiller la surveillante ; nous nous esquivions dans le grand jardin obscur, emportant des tablettes de chocolat, des cafetières, des réchauds ; et nous grimpions dans les branches, et, quand nous étions tout en haut des arbres, nous faisions du chocolat, que nous buvions dans la nuit, triomphalement ! Je n'essaierai même pas de vous expliquer quelle était alors notre joie. Mais ce ne fut point là notre plus grande folie.

Dans cette ville où il y avait un couvent, il y avait une caserne aussi. On ne devait pas l'avoir fait exprès. Comme les murs de notre jardin étaient d'une hauteur considérable, nous n'avons jamais aperçu un uniforme; mais ce qui empêche de voir n'empêche pas d'entendre. Les officiers et les soldats, — que voulez-vous, les jeunes filles attirent les jeunes hommes, — venaient rôder, le soir, en causant, de l'autre côté de notre mur, et nous, ma foi, nous écoutions. Nous en entendîmes de belles! Comme on faisait la guerre en ce temps-là, ces gens qui s'étaient battus ou qui allaient se battre avaient des paroles farouches et même un peu brutales. C'était effrayant, mais amusant. Oh! des jurons formidables! Nous en retenions quelques-uns. Un jour, Eveline de Sabran me dit, en se promenant dans une allée : « Nom d'un diable! il fait beau ce soir. » Ce fut un trait de lumière! Dès lors, tout le couvent, entraîné par l'exemple, se mit à sacrer comme un camp de grognards; et l'on ne se contenta point des blasphèmes soldatesques surpris à travers la muraille : on se souvint des jurons paysans entendus autrefois; on chercha dans les livres les exclamations de marquis, de gascon ou de soubrette; nous en vînmes à posséder une érudition spéciale, très remarquable! Vous pensez bien que ce n'était pas dans les classes, près des oreilles

sévères des nonnes, que nous mettions à profit notre nouvelle science. Le jour, nous ne jurions que devant la mère abbesse, qui était sourde. Mais, dès que l'ombre était venue, — ah! l'on ne songeait plus à faire du chocolat, — nous nous réunissions sur une pelouse entre de sombres chênes, et alors, c'était très bien, je vous assure. « Nom d'un petit bonhomme! » criait Jane de Seaux. « Sarpejeu ! » disait Hortense de Cœuvres. Et je criais : « Mordieu ! Cordieu ! Sang-Dieu ! » Et les autres : « Jarnidieu ! Milles démons! Par l'enfer! Cadédis! Corps du Christ ! Ventre Saint-Gris! Tonnerre du Ciel! Palsembleu ! Cornes du diable ! » Et vous pouvez croire que, un poing sur la hanche, faisant de grands pas, et frisant d'imaginaires moustaches, — avec nos petites voix devenues de grosses voix — nous étions plus redoutables qu'un régiment de dragons. »

La marquise, en nous racontant cela, pouffait de rire, et, pour imiter le tohu-bohu puéril des candides blasphèmes, elle jurait, la douce vieille, avec délices.

Je lui dis, riant aussi :

— Ce devait être une scène plaisante, en effet; mais je ne vois pas venir le danger dont vous avez été sauvée.

— Ah! tudieu! dit-elle, comme vous manquez de patience!

En riant un peu moins, elle continna son histoire.

« Après le couvent, le mariage. Après la supérieure, un supérieur. Le mien mourut tôt. L'ai-je pleuré? Ce n'était pas un méchant homme. Restée seule toute jeune, je n'étais pas assez femme pour prendre un amant, et je l'étais trop pour ne pas prendre un mari. M. de Lionne me fut présenté. Un très beau militaire. Je pensai tout de suite au hussard de la romance. Il ne la chantait pas mal. Et pourquoi, sarpejeu! ne l'aurais-je pas épousé? Trente-cinq ans, mais beaucoup moins vieux, d'une bravoure éprouvée, d'une loyauté qu'un seul imbécile, je ne sais quand, avait contestée : M. de Lionne avait tué l'imbécile. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? il me plaisait beaucoup. Une chose m'empêcha de lui dire oui tout de suite. On faisait des romans déjà; j'en avais lu, beaucoup trop, et cela m'avait mis en tête une foule d'idées saugrenues. L'homme à qui je me livrerais pour toujours, ou pour quelque temps, — j'avais la triste expérience des veuves! — je voulais connaître ses pensées intimes, son passé surtout. Un beau soir donc, entre deux tasses de thé, je dis bravement à M. de Lionne :

— Eh bien, oui, je vous aime. Mais, là, répon-

dez-moi franchement, en me regardant dans les yeux, — ce n'est point désagréable, n'est-ce pas? — n'avez-vous rien, oh! mais rien à vous reprocher, sinon à l'égard des hommes, du moins à l'égard des femmes?

Il me répondit avec une gravité ingénue qui me donna envie de lui sauter au cou :

— Rien.

Mais il rougit brusquement.

— J'avais oublié une vieille aventure. Je vous avoue que j'ai commis ou plutôt que j'ai failli commettre une mauvaise, une très mauvaise action.

Tout rouge d'abord, il était devenu pâle; j'eus presque regret de l'avoir interrogé; mais il était trop tard pour cesser d'être curieuse.

— Dites-moi tout.

— J'obéis. Il y a douze ans, j'étais en garnison à T... C'était le temps des grandes guerres. Nous étions hardis, trop hardis. Notre jeunesse avait une gaieté farouche, presque féroce. Un soir que nous étions ivres — car on s'enivrait, pardonnez-moi! — un sous-lieutenant, plus ivre que les autres, proposa d'escalader les murailles d'un couvent voisin, et d'aller surprendre dans leur somme les pensionnaires et les nonnes. Ah! c'était stupide et infâme. Le vin est un mauvais conseiller : pas un des hommes

qui étaient là, de braves et de hautains cœurs cependant, ne souffleta celui qui avait fait l'abjecte proposition. Nous sortîmes du cabaret en tumulte. On trouva des échelles, je ne sais où, et la muraille fut franchie, et nous courûmes à travers un grand jardin comme des goujats dans une ville prise.

— Oh ! m'écriai-je.

— Vous me méprisez, n'est-ce pas ? Vous ne serez jamais ma femme ?

— Je n'ai pas encore dit cela. Votre abominable projet, j'espère bien que vous ne l'avez pas accompli ?

— Le hasard m'a sauvé d'être un monstre. Comme nous approchions du bâtiment claustral, nous entendîmes des voix, des voix très rudes, qui juraient, qui sacraient, blasphémaient affreusement. Sans nul doute des jardiniers soûls, ou des campagnards qui étaient venus apporter des redevances de fermes, ou n'importe quelles gens, étaient là en grand nombre. Oui, des campagnards, car on voyait à travers les branches des vêtements pareils à des jupes ; ce devaient être de longues blouses. La peur nous prit, ou le remords, et nous courûmes aux échelles, et personne n'a jamais su que nous étions entrés dans le jardin du couvent. Mais il m'est resté, à moi, un amer souvenir de cette heure mauvaise.

Ah ! l'excellent garçon ! Je l'assurai que je ne lui en voulais pas du tout, et, un mois après, j'étais la marquise de Lionne. »

Quand nous eûmes fini de rire, — car, avouez-le, l'aventure était plaisante — je demandai à la marquise :

— Et votre mari n'a jamais connu la vérité ? Il n'a jamais su que c'était vous et vos amies...

— Il l'a peut-être deviné. Le soir des noces, quand il s'approcha de moi, charmant et charmé, je me mis à crier tout à coup : Jarnidieu ! Mille démons ! Tonnerre du ciel ! Cornes du diable !... Seulement, ce soir-là, il ne s'est pas enfui.



SACRILÈGE

Eh bien, moi, dit gravement Valentin au milieu de vingt éclats de rire, je vous affirme que de telles femmes peuvent exister, existent en effet! Que vous n'en ayez jamais rencontré, c'est possible, mais qu'est-ce que cela prouve? Vous n'avez pas vu le Tchandra-Canta, cette pierre de lune qui placée, la nuit, au sommet d'une tour, suffit à éclairer la plaine à dix lieues à la ronde; vous n'avez pas vu l'unicorne, ce joli cheval rose, ailé, dont le front se décore d'une grêle branche de corail, ni le petit roitelet du Bengale, tout emplumé de feu et d'or, qui prend entre ses griffes des gouttes de rosée, sans les briser, — tant sa pression est légère, — et va les semer ensuite, une à une, sur les roses altérées; cela empêche-t-il le roitelet d'emperler les pétales, et l'unicorne de sauteler en vole-

tant par-dessus les grands arbres, et la pierre de lune de resplendir sous la lune? L'observation personnelle étant forcément locale et momentanée, toute croyance négative, qui n'a point d'autre base, est absurde. Je vous le répète, et je vous le jure : il est d'extraordinaires femmes qui, si magnifiquement belles que la nature les ait faites, jamais ne consentent à dévoiler leur splendeur physique; qui, même en donnant leur cœur, refusent éternellement leur corps à l'étreinte et leur bouche au baiser. Toute leur âme! rien de leur chair. Chastes, elles le sont, fatalement, comme la neige est blanche. Et non seulement cela est, mais il serait inconcevable que cela ne fût pas. Car toute chose ici-bas a son contraire, et, puisque l'impudeur parfaite existe, la parfaite pudeur doit exister aussi; il y a la fille, donc il y a la vierge; Messaline implique Virginie. Implacablement immaculées, les Chastes, d'un pas léger de déesse, qui ne touche pas la terre, passent sans les voir et sans s'y salir à travers nos vices et nos fanges; et telle est leur instinctive horreur de toute souillure, que si, une seule fois, une tache les atteint, elles languissent, et pleurent, et meurent, désespérées.

On riait encore, il reprit :

— Ecoutez-moi. Mais ne riez, je vous prie, ni pendant que je parlerai, ni quand je me serai tu. Car

je vais vous raconter l'histoire de ma seule mauvaise action et de ma plus grande douleur.

« Je la vis, je l'adorai. Elle était plus parfaitement belle que les Maries agenouillées des tableaux de sainteté, et tout l'infini du rêve se prolongeait dans ses yeux bleus et purs comme une mer sans flux, qui n'aurait jamais connu d'orages. Comment cela put-il se faire, qu'elle s'attendrit pour moi ? Un antérieur accord de mystérieuses sympathies nous avait-il destinés l'un à l'autre ? Dès la première rencontre, elle me regarda doucement, avec un air de me reconnaître, et lorsque j'osai, ayant à la fois dans le cœur tout le paradis de l'espoir et tout l'enfer du doute, lorsque j'osai lui dire : « Je vous aime ! » la sublime jeune fille, qui vivait seule, et lointaine, n'ayant jamais voulu de mari ni de fiancé, me répondit avec un sourire où s'épanouissait la rose mystique des divines épousailles : « Je vous aime aussi, Valentin ! »

Ce furent alors des jours, des semaines, des mois de délicieuse tendresse et de joie absolue. Dans la petite maison, bien plus loin que les faubourgs, elle m'accueillait chaque matin ; les lentes heures passaient, si brèves, moi la regardant, elle me regardant. Nous nous parlions très bas, disant de vagues choses. Et nous ne parlions pas de notre

amour ! A quoi bon ? Est-ce que toutes nos paroles, — les plus indifférentes même, celles qui disent : bonjour, ou font remarquer que le temps est beau, — est-ce que toutes nos paroles ne signifiaient pas : Je t'adore! Nos âmes étaient dans le bercement de nos voix comme deux oiseaux dans un murmure d'arbre balancé par un vent d'Éden. Sans effort d'oubli, aucun souvenir de ce qui avait été notre vie avant notre rencontre. Nous venions de naître, l'un pour l'autre. Nous seuls existions, nous seuls, nous. Et si exquis, si pur, si paradisiaque m'enveloppait le charme de cette union que j'étais, en vérité, comme un homme qui, par une céleste grâce, aurait obtenu de voir son ange gardienne, et d'en être l'époux!

Mais bientôt, dans ce bonheur, je souffris.

Longtemps contenu par le respect, le désir s'éveilla en moi, tout à coup, furieux : non content de posséder cette ange, je voulus avoir cette femme. Oui, qu'elle m'appartînt, il le fallait. Ces lèvres roses frémiraient, plus roses, sous mon baiser, ces bras ronds et blancs, où tremblait un duvet d'or, me mettraient au cou leur lente caresse de vivante soie, et je sentirais, à travers sa chair, sur mon cœur, le battement enfiévré de son cœur ! Ma passion devint si impérieuse et si violente, que je ne pus plus la cacher : je tombai aux pieds de mon amie,

l'enlaçant, la serrant, et, dans un emportement de paroles bégayées, lui révélant la brutalité forcenée de mon désir!

Elle s'était levée.

Elle me regarda longuement, sans courroux, tristement.

Ah! misérable! en proie à ma coupable espérance, je ne compris pas ce qu'il y avait de reproches et d'angoisse dans son long et triste regard.

Elle dit d'une voix lente :

— Ce sera comme il vous plaira.

Et elle dit encore :

— Ne venez pas demain matin. J'irai chez vous demain soir.

Toutes les plus belles fleurs du monde fleurissaient et parfumaient la chambre où je l'attendais, et sous la lueur d'une seule lampe qui pendait du plafond, tremblante, les étoffes rares des rideaux et des tentures prolongeaient des reflets sombres, chauds et mystérieux, sur la pâleur du lit nuptial. La verrais-je? tiendrait-elle sa promesse? J'allais, venais, ne pouvant tenir en place, guettant le bruit des fiacres dans la rue, le bruit des pas dans l'escalier; lorsque la voiture ne s'arrêtait point, ou que les pas montaient l'étage supérieur, il me semblait qu'une griffe de bête m'arrachait un morceau de mon cœur.

Elle entra, silencieuse.

Elle était si pâle que je crus qu'elle était morte, et que c'était son fantôme qui venait au rendez-vous. Jamais martyres chrétiennes, poussées dans le cirque où rugissent les fauves, n'apparurent plus affreusement blêmes ; et elle n'avait pas aux lèvres le sourire de l'extase ! Sa démarche était celle d'une condamnée innocente, qui monte à l'échafaud, résignée.

Elle vint s'asseoir près de moi, tout près, se tint immobile, sans parole, les yeux fermés, morne, et consentant.

Alors, je devinai quel crime j'allais commettre ! Je fus sur le point de m'écrier : « Allez-vous-en ! je suis infâme ! Allez-vous-en ! Partez ! » Oh ! certainement, j'allais la repousser, je le devais, je le voulais ! Mais le parfum de ses cheveux me monta au cerveau, la blancheur grasse de son cou, qu'elle penchait vers moi, était toute proche de mes lèvres... Je saisis, enlaçai, emportai l'adorée ! toujours morne, sans parole toujours, toujours les yeux fermés ! et, le lendemain, quand je m'éveillai dans cette chambre où elle n'était plus, il me restait de la divine et infernale nuit le souvenir qu'un homme garderait d'avoir, dans un cauchemar sacrilège, violé une statue de sainte.

Je me jetai à bas du lit. Je courus chez elle. Je voulais la voir, me précipiter à ses genoux, lui de-

mander pardon. Je ne fus pas reçu. « Mademoiselle est malade et ne veut voir personne. » Tous les jours, tous les jours, pendant deux mois, je revins, et tous les jours les mêmes paroles m'interdirent l'entrée de la maison. N'importe, je revins encore, dévoré d'une angoisse grandissante, affreuse, Et un matin, enfin, je pus entrer. Mais ce fut parce que la porte était ouverte à tous ceux qui venaient jeter des gouttes d'eau bénite sur le drap blanc d'un cercueil. »

Valentin cessa de parler. Et il y eut un assez long silence. Seulement l'un de nous dit à l'oreille de son voisin : « Croyez-vous, véritablement, que la pierre-de-lune, placée au sommet d'une tour, suffise à éclairer la plaine à dix lieues à la ronde, que l'unicorne ait une branche de corail au milieu du front, et que le roitelet du Bengale prenne entre ses griffes des gouttes de rosée, sans les briser, pour aller les semer ensuite, une à une, sur les roses altérées ? »



LA PRINCESSE DOROTHÉE

I

Tous ceux qui ont admiré, les soirs de premières représentations à l'Opéra, les jours de premières auditions aux concerts du Conservatoire, la princesse Dorothée, ou Dorothéa, héritière du duc régnant de Rosenberg, se rappellent éternellement l'incomparable beauté de cette jeune Altesse.

Sous ses cheveux abondants, en touffes, non pas noirs, mais très sombres, et luisants, pareils à de l'or vu la nuit, la candeur blanche de son visage se vivifiait aux pommettes d'une exquise rougeur, — goutte de sang d'oiseau infiltrée en rond dans de la neige ; son nez, qui se busque à peine, et dont le bout à peine se retrousse, — vieille race et jeune

grâce, — était fier et joli ; sa bouche étroite et charnue, ardente, s'entr'ouvrait avec l'air d'un gros bouton de rose pourpre, déchiré par une morsure de baiser; ses yeux, d'un azur profond, dont le blanc aussi était bleu, languissamment s'allongeaient sous l'ombre rêveuse des cils.

Un ange? sans doute. Une femme? certainement. Adorable, dans les deux sens du mot.

Et quand elle s'accoudait au rebord de la loge, appuyant la joue dans la paume de sa main gauche toujours nue, abandonnant sur le velours sa main droite, gantée, son buste aux belles chairs qui gonflent la faille tendue, aux contours purs cependant, avait ces lignes très chastes à la fois et très voluptueuses que tracerait sur la toile quelque Raphaël incertain encore s'il peindra une Vierge ou une Galathée.

Mais tous ceux qui l'ont vue se souviennent aussi de l'air de tristesse, qui, presque toujours, était sur sa beauté comme un brouillard de cendres grises; éteignant la joue, la lèvre, faisant plus obscur et plus languissant l'azur du lent regard. Jamais elle n'adressait la parole ni au vieux chambellan obèse, favoris gris et triple menton rose, qui s'éboulait dans un fauteuil, derrière elle, ni à sa voisine, une roide dame d'honneur anglaise, sèche, longue, dont le cou et la tête, s'érigeant avec une maigreur d'hélice hors

d'un buste égal et direct comme un goulot, avaient l'air d'un tire-bouchon coiffé d'un chapeau à plumes. Silencieuse, et immobile sinon quand un frisson, tout à coup, la secouait, elle semblait ne pas entendre les musiques, occupée, ailleurs, d'une mélancolie. Quiconque, triste aussi, aime à mêler sa pensée aux rêveries des attristés, devinait en elle une profonde, intense, irrémédiable peine. Une fois que je passais, le long des strapontins, sous sa loge, j'ai vu luire d'une larme inachevée ses beaux yeux sombres qui considéraient fixement le gant de sa main droite, pâle sur le velours.

II

Quoi donc! vraiment, elle souffrait, elle, princesse et belle? Sa race était plus ancienne et plus illustre que celle des Bourbons de France et des Wittelsbach d'Allemagne; son père régnait, et elle régnerait, non pas seulement sur un duché plein de roses qui a pour frontières les collines d'un vallon, mais, quand il lui plairait, sur de vastes pays riches en villes et en armées, car un fils d'empereur et deux frères de rois sans fils avaient demandé sa main; si même ses pieds d'enfant, dédaigneux, à force d'être petits, de toute grandeur, répugnaient à monter les marches d'un trône, elle serait reine pourtant, elle l'était déjà! puisque les fronts les plus augustes s'inclinaient devant elle; puisque, célébrée en vingt langues par tous les poètes du monde, — et même par les reporters de Paris — habillée, quand telle

était sa fantaisie, de brocart couleur de soleil et de satin couleur de lune par des couturières fées, servie par des serviteurs sylphes qui, pareils à Puck ou à M. Fleur-des-Pois, lui auraient versé, sur un signe, des larmes de rosée dans des calices de volubilis, elle ne pouvait avoir un rêve qui ne devînt une réalité ; puisque, belle comme une fille des faubourgs dont la forte gorge saine abonde sous l'orléans du corsage, et superbe comme les créatures qui resplendissent demi-nues, parmi les feux de Bengale, dans les apothéoses des féeries, elle n'aurait eu, pauvresse, qu'à dégrafer sa robe, ou, cabotine, qu'à se mettre en maillot, pour conquérir l'alcôve d'un roi ! Cependant elle souffrait. A cause d'un désir inassouvi? Non ; tout, — même le hasard, — lui obéissait. A cause d'un amour repoussé? Non ; tout le monde, — même son confesseur — l'eût aimée. Pourquoi donc souffriez-vous, princesse Dorothée?

Autrefois, sur les grand'routes, se traînaient de lamentables hères, malingres, loqueteux, agitant, pour avertir la pitié, des cliquettes. Mais il émanait d'eux une puanteur telle, mais, par les déchirures de leurs lambeaux, on voyait s'effriter si horriblement de leur chair des croûtes d'ulcères et de dartres, — comme les écailles d'un hideux poisson mort, — que les plus charitables s'enfuyaient, écœurés, épeurés, leur jetant, avec un geste qui repousse, un peu de

menue monnaie ou quelque morceau de miche. Car ces misérables avaient la lèpre! Eh bien, l'immonde ladrerie, à peu près disparue aujourd'hui, presque oubliée, dont les mendiants les plus sordides grouillant dans d'infâmes bouges ignorent jusqu'au nom, mais qui s'acharne encore, héréditaire souillure, à quelques descendants des antiques races royales, — le prince de Grunsfeld, en Franconie, le marquis de Gociano, en Sardaigne, le duc d'Azaçuela, en Espagne, — eh bien! l'abominable mal, la princesse Dorothéa l'avait! Oh! non pas sur tout son corps sain et pur, frais et lisse comme le satin doux des gardénias. Mais, là, sur le revers de sa main droite éternellement gantée, cette rondeur salement rose et jaune, cette plaie éclose, molle ici, sèche là, qui s'écaille, pareille à quelque abjecte fleur, c'était la lèpre! Les plus célèbres médecins d'Europe, — après serment de ne jamais révéler le secret épouvantable, — avaient été appelés, consultés. Nul remède! nul espoir de guérison! Un empirique, il est vrai, avait paru croire que le mal pourrait disparaître un jour, brusquement, sans motif appréciable; mais les graves praticiens s'étaient moqués de ce charlatan. Toujours, toujours, elle garderait l'ignoble tare, — elle, si divinement pure! Que lui importait d'être la fille d'un souverain, et d'être illustre, et d'être belle? La lèpre! la lèpre! Aucune joie non troublée, aucune

espérance permise, aucun hymen, hélas! possible. A qui oserait-elle donner cette main qu'un chien n'aurait pas léchée?

III

Elle vivait donc, désolée, au milieu des luxes et des gloires. Et son désespoir, un jour, s'accrut encore, affreusement, ce fut quand elle aima.

Celui dont elle s'éprit, l'Altesse, n'était pas le fils de l'empereur, blafard et blond buveur de bière, dont, au galop de son cheval, on voyait, les jours de revue, sursauter le vaste ventre, ni le fils du roi du Nord-land, pâle et chétif héritier, qui avait les écrouelles; c'était un jeune homme de Paris, doux et beau. Un étudiant peu riche, sans doute, car sa redingote, râpée et propre, boutonnée jusqu'au cou, laissait à peine voir une ligne de linge; ou, qui sait? quelque poète inconnu, en proie à la misère et aux songes, qui dort dans les draps douteux d'un petit hôtel en rêvant aux fourrures de bêtes, aux étoffes écarlates où les peintres aiment à coucher leurs odalisques nues,

et qui guette dans la jupe austère des demoiselles du bouillon Duval un reste du frisson céleste dont palpite la robe ailée de la servante immortelle Hébé! En somme, un pauvre diable. Mais, depuis toute une année, il la suivait, partout, partout, d'un peu loin, avec un si respectueux acharnement; il y avait dans ses yeux, à la fois, tant d'extase éblouie et de timide tendresse et d'effréné désir que la princesse Dorothée, enfin, s'émut à cause de lui.

Douée d'un instinct qui, malheureusement pour elles, n'appartient pas à toutes les femmes, elle comprit qu'elle se trouvait en présence d'une passion vraie, absolue, immuable. Alors, — contagion adorable de l'amour! — elle aima éperdument, comme elle était aimée; malgré les courtisans jaloux et le courroux redoutable du père, — quand même, dans la galerie de Rosenberg, eussent dû frémir d'horreur les armures des chevaliers et rougir de honte les portraits des ancêtres royaux, — elle aurait voulu se livrer tout entière, princesse et femme, auguste et belle, à ce jeune homme inconnu dont elle savait à peine le nom, entendu par hasard. Mais elle ne pouvait pas! elle ne pouvait pas! La lèpre baisait déjà la main qu'il eût baisée. Peut-être, quelque jour, obéissant à un ordre, ou par lassitude, eût-elle épousé un roi qui n'aurait vu en elle que l'héritière d'un duché; mais se donner — avec sa souillure, hélas! —

elle adorée, à l'adoré; s'exposer, pendant qu'elle s'offrirait blanche et délicieusement belle, à le voir détourner la bouche, les yeux, plein de dégoût, — c'était impossible, cela! Certains soirs, hésitante, elle concevait le projet de cacher à l'amant l'affreuse plaie en fleur; non! non! l'amour absolu implique la loyauté parfaite. D'autres jours, elle se disait que, tout ébloui d'elle, il ne verrait pas la seule tache de tant de pureté, l'ombre unique de tant de splendeur; chimère: le mal, hideux, était fatalement visible. Elle ne croyait pas, elle n'osait pas croire à l'aveuglement sublime de l'amour. Torturée, elle résolut de fuir. Elle le vit une dernière fois, au théâtre, — elle avait dans ses regards acharnés sur lui la contradiction poignante des consentements passionnés et des implacables refus! — et, le lendemain, comme on s'échappe, elle quitta la France.

IV

Elle était à Pétersbourg. Elle n'avait pas oublié, se désespérait sans cesse. Ils étaient à demi consolés déjà, ceux que l'absence console. Une fois, ses yeux errant parmi les bibelots d'une table s'arrêtèrent machinalement sur un papier imprimé qui était là. Elle se leva, avec un cri. Le papier imprimé, une feuille française, racontait qu'un étudiant, à Paris, avait voulu s'asphyxier, avait été secouru à temps; et le nom, l'adresse du jeune homme étaient indiqués dans le fait-divers. Elle reconnut le nom! Il avait voulu mourir, celui qu'elle aimait tant, mourir à cause d'elle partie, disparue, à jamais perdue. Perdue? non, il la reverrait, lui parlerait, la posséderait! Elle ne résistait plus. C'en était fait. Elle voulait bien. Pourvu qu'elle n'arrivât pas trop tard! Oh! s'il avait renouvelé l'horrible tentative! S'il était mort! Non, non,

elle arriverait à temps. Et où donc était-elle, pendant qu'elle songeait ainsi? Dans le wagon qui l'emportait, seule, vers la France. Quatre jours et trois nuits, haletante, ravie, elle eut, éveillée ou en songe, cette rêverie unique : le voir, lui mettre les bras autour du cou, lui dire : « Je t'aime! je t'aime! » La main, la triste main, est-ce qu'elle n'y pensait plus? Certes, elle y pensait, mais sans angoisse à présent. Puisqu'il l'aimait assez pour avoir voulu mourir, il l'aimerait assez pour lui pardonner de n'être pas parfaite. Elle lui dirait la vérité, la lui montrerait, hélas! « Mais vois comme je suis adorablement belle, et combien je t'adore! » Et elle n'avait plus peur d'être repoussée, ni dédaignée; car, enfin, elle avait foi! foi dans le généreux amour que rien ne décourage, lorsqu'il est vraiment l'amour, et dont rien ne triomphe.

Arrivée à Paris, le soir, elle se jeta dans un fiacre, se fit conduire à l'adresse indiquée, et, violente, rose, les cheveux défaits, les yeux fous de joie, entra comme un éblouissement dans la petite chambre où il rêvait, accoudé sur la table, la tête entre les mains, près de la lampe.

Il se leva et chancela, stupide d'ivresse. Puis, tout à coup, sans chercher à comprendre, sans une question, sans une parole, il se jeta vers elle, les bras éperdument ouverts.

Mais elle, — oh! qui ne voulait rien refuser pourtant! — elle l'écarta d'un geste, et, détournant le visage, rougissante, elle lui tendit sa main droite, dégantée.

Il la couvrit, cette main, de cent baisers ardents.

Alors, stupéfaite, et heureuse! et pleine d'une gratitude infinie, la princesse Dorothée le regarda doucement pendant qu'il levait vers elle des yeux extasiés; et elle regarda aussi sa main, — sa main qui, guérie pendant le voyage ou soudainement guérie, était saine et pure et fraîche et lisse comme le satin vivant des doux gardénias.



L'ENFANT AMOUREUX

A MADAME JULIETTE CHARDIN

Madame,

J'ose vous dédier cette étude *écrite d'après vos souvenirs personnels et ceux de notre cher et illustre ami le docteur* Delton ; *laissant dans l'ombre, selon votre désir, mais avec regret, cette partie du dénoûment où votre conscience, trop subtile, veut voir une faute à la charge de* Juliette, *où le lecteur n'aurait vu sans doute qu'un devoir accompli ; car la promesse faite à* Elias *ne devait pas l'emporter sur un serment antérieur, et* Juliette, *pour avoir été la consolation d'un moribond n'était point dégagée de faire le bonheur d'un*

vivant. Tel fut l'avis de M. Chardin, *aujourd'hui votre mari, et du docteur* Delton ; *tel est encore celui de votre humble et respectueux serviteur,*

C. M.

Mai 1868.



I

Dans son remarquable traité *Uber die Krankheite der Kinder und ihren Entwickelung der moralischen Kræfte*, c'est-à-dire : *Des maladies du premier âge et de leur influence sur le développement des facultés morales*, le professeur Spitzberg, vice-président de l'académie des sciences médicales de Dusseldorf, met en lumière plusieurs exemples de précocité vraiment extraordinaires chez des enfants de sept ou huit ans malades depuis leur naissance, et croit pouvoir en tirer cette conclusion, que, dans les cas où de continuelles souffrances n'oblitèrent pas absolument l'intelligence des jeunes malades, elles peuvent au contraire en précipiter l'épanouissement. Les innombrables réflexions sur lesquelles le docteur Spitzberg appuie son système ne pourraient qu'intéresser vivement la plupart de mes

lecteurs ; mais il me serait assez difficile de les exposer, ces réflexions étant, de leur nature, si délicates, si subtiles, et, d'autre part, formulées en un langage si peu mesuré à la portée présumable des esprits ordinaires, qu'il m'a été radicalement impossible d'en comprendre une seule. Je me bornerai à ajouter que la vie et la mort du jeune baron Elias de Borg, qui forment le sujet de cette étude, semblent militer assez vigoureusement en faveur de la théorie ci-dessus mentionnée. Néanmoins, mon désir étant d'écrire un conte et non de fournir des armes contre ses adversaires à l'honorable vice-président de l'Académie des sciences médicales de Dusseldorf, je n'empêche pas les personnes qui tiennent pour le professeur Spitzermann contre le professeur Spitzberg de s'écrier qu'une exception ne saurait affirmer une loi ; et quant à ceux de mes lecteurs qui, ne connaissant en aucune manière ni l'un ni l'autre de ces illustres antagonistes, seraient simplement choqués de l'apparente invraisemblance de mon récit, ils sont instamment priés de considérer que la vie réelle présente quelquefois à l'observation des incidents et des caractères bien supérieurs en singularité aux imaginations les plus saugrenues des poètes et des romanciers.

Vers la fin de l'année 1853, un des membres importants du parlement de Christiana, le comte Nils-

Agrippa de Borg, que son origine illustre et sa fortune réputée immense recommandaient depuis longtemps à l'attention de la cour de Stockholm, eut l'honneur d'être choisi pour représenter à Berlin S. M. le roi Charles XV. S'il maintint, comme il convenait, dans les relations diplomatiques, l'honneur du nom suédois, il compromit étrangement la dignité de son caractère officiel par sa liaison, d'abord secrète, mais bientôt scandaleuse, avec la fille d'un colonel prussien; conduite qui lui valut de la part du roi son maître, en même temps qu'un blâme sévère, le conseil de réparer sur-le-champ sa faute en épousant la jeune fille. Celle-ci étant pauvre et de naissance médiocre, le comte, qui avait d'ailleurs d'autres projets, ne céda qu'avec beaucoup de répugnance. Sa soumission trop évidemment contrainte ne le fit pas rentrer en grâce, et il fut rappelé dans l'année même de son mariage. Très humilié de sa déchéance, il s'en prit à madame de Borg. Celle que, maîtresse, il avait adorée, épouse, lui devint odieuse. Loin de la conduire à Stockholm, il la contraignit d'habiter en toutes saisons un château lugubre, à peu près en ruine, situé en Norwège, dans la malsaine contrée de Dormsoë, et où la comtesse, déjà malade de la poitrine, ne devait selon toute apparence vivre que peu d'années. Elle aurait pu résister, se plaindre au roi; faible et triste, elle consentit. Lors-

qu'on la conduisit en Norwège, elle était enceinte. Chétive, elle donna le jour à un enfant plus chétif. On le nomma Elias. Le comte ne se montrait à Dormsoë qu'une fois l'an, à l'époque des chasses. Alors l'antique habitation se remplissait d'hôtes et de bruit, de piqueurs chantant dans les cours, de chevaux hennissant dans les écuries. Le soir, il y avait de longs repas tumultueux où madame de Borg n'était point priée de paraître. Son mari ne la visitait que le jour de son arrivée et le jour de son départ. C'étaient de courtes entrevues. Lorsqu'il aperçut pour la première fois Elias pâle, malingre, la poitrine en voûte, les jambes en cercle, et s'aidant de ses mains pour marcher, de sorte qu'il ressemblait à un jeune animal, le comte demanda : « Qu'est-ce que c'est que ce monstre-là ? — C'est » notre fils, » répondit la mère offensée. « Dites le » vôtre, madame, » répliqua M. de Borg, et il sortit. Dans ce climat, par ces chagrins, l'état maladif de la comtesse s'aggravait d'heure en heure. Bientôt elle ne quitta plus sa chambre, une chambre ancienne, très profonde, qui avait de grandes fenêtres. Elle restait là tout le jour, à demi couchée dans un large fauteuil et considérant, à travers les vitrages, le vaste ensemble mélancolique de la forêt sombre et du ciel ténébreux. Elias, qui avait cinq ans, jouait à côté d'elle, rampant. C'étaient des heures d'une

tristesse affreuse. Le soir, elle pleurait. L'enfant, dont l'intelligence se développait avec une rapidité peu fréquente, s'efforçait de consoler sa mère d'une douleur dont il paraissait deviner la cause. Mais la comtesse n'osait point garder trop longtemps Elias auprès d'elle, craignant qu'il ne fût malsain pour ce pauvre être déjà si maladif de demeurer enfermé dans une chambre presque mortuaire, où l'odeur douceâtre de quelque potion se mêlait seule à l'atmosphère fadement tiède qui émane des phthisiques proches de leur fin. Lorsqu'un blanc rayon septentrional venait à caresser les vitres, elle montrait le soleil à Elias, le soleil et les bois, et lui disait : « Va jouer, Elias. » L'enfant partait. Aucun domestique ne l'accompagnait, la défaveur du maître autorisant la répulsion qu'inspirait le misérable petit. Il courait par la forêt, se roulant dans les fougères, s'enchevêtrant dans les branchages. Souvent, au sommet d'un mamelon, son pied, si peu sûr, lui manquait, et il dégringolait au fond de quelque gorge au péril de sa vie, les vêtements souillés, les mains sanglantes, échevelé. Quand il se sentait las, il se couchait à plat ventre dans les bruyères; et les bûcherons, qui vont deux par deux, portant sur leurs épaules accouplées d'énormes sapins flexibles, croyaient parfois, entendant le bruit de sa respiration haletante et la plainte des branches opprimées,

qu'il y avait un jeune loup qui était là. Puis il revenait, et la comtesse, de sa fenêtre, le voyait arriver et lui criait : « Viens vite! » Il s'élançait, il franchissait la pelouse en quelques bonds de chamois blessé, il enjambait les escaliers en se cramponnant à la rampe, il tombait enfin, las à perdre haleine, aux pieds de sa mère, et la mère, un instant joyeuse, baisait avec emportement cette chevelure éparse, mêlée de ronces, et prenait entre ses genoux ce corps difforme et le cachait dans ses jupons afin de ne voir que le visage de son fils, si pâle, si triste, pareil au sien.

Ainsi vivaient les deux délaissés, malheureux et sans autre consolation que leur mutuel amour. Privé de l'un, que serait devenu l'autre? Un jour, la comtesse, plus malade, dut s'aliter. M. de Borg, appelé par une lettre de sa femme, ne vint point à Dormsoë. Elias avait huit ans. « Pardonne à ton père, » dit la mère en mourant. Elle fut enterrée près du château, dans la forêt. On ne vit pas pleurer l'enfant. Le nombre des serviteurs, déjà très limité, fut encore restreint. Il ne demeura qu'un vieux intendant, presque aussi infirme que son jeune maître. Ainsi Elias était seul. Il avait été sauvage, il devint farouche. Il restait des jours entiers dans un bois de sapins, non loin du tombeau de sa mère. Ceux qui passaient entendaient d'étranges paroles qu'il adres-

sait à la pierre muette. Parfois, la nuit, il ne rentrait pas et dormait sur l'affreuse terre humide, garanti du vent glacial par le mur du sépulcre. Il y avait dans le château une bibliothèque riche de quelques centaines de volumes; Elias passait dans la galerie des livres les rares instants que lui laissaient ses vagabondages à travers les futaies. Cependant il lisait peu; il semblait interroger les livres sans oser les ouvrir, demeurant des heures entières à considérer d'un œil fixe quelque reliure vermoulue. Il avait neuf ans. Il ne grandissait pas. Ses difformités s'accusaient chaque jour davantage. Il serait nain, boiteux et bossu. Il avait conservé sa figure du premier âge, pâle et triste, qu'aimait sa mère. Il était très sombre. Il parlait rarement. Un jour le vieux domestique lui dit : « J'ai appris que M. le comte, votre père, vient de se remarier. » Elias ne sembla pas entendre, et il alla dans la forêt. Il s'était fabriqué lui-même des béquilles, en bois de mélèze, afin qu'elles durassent très longtemps. Il ne paraissait point qu'il désirât ou espérât une vie différente de celle qu'il menait alors. Le comte, pensait-il sans doute, laisserait vivre le fils là où il avait laissé mourir la mère. Cela était probable; mais il n'en fut pas ainsi. Sa deuxième femme ne lui donnant point d'enfant, M. de Borg, qui n'était plus jeune, commençait à craindre que son nom et sa for-

tune demeurassent sans héritier. Il se souvint du petit monstre aperçu à Dormsoë. Un soir, Elias était dans la galerie de livres, silencieusement absorbé par la contemplation d'un volumineux in-folio que la lueur d'une lampe à la main traversait d'une bande d'or pâle; un pas inconnu se fit entendre derrière lui, et une voix presque dure l'appela par son nom. Le comte venait chercher son fils pour le conduire à Paris, espérant que la science des médecins français parviendrait peut-être à lui faire un héritier tolérable de ce ridicule avorton.

II

Au coin de l'avenue de Marigny et du faubourg Saint-Honoré, on voit un hôtel, maintenant inhabité, d'aspect sévère. Ce fut la demeure de M. de Borg. Le premier étage contenait les salles de réception, et le second l'appartement personnel du comte. Le troisième était spécialement réservé au baron Elias. Après avoir traversé l'antichambre, on entrait dans un salon tapissé de velours noir et orné de quelques portraits de famille séparés par des panoplies dont l'une, celle qui se trouvait en face de la porte principale, était surmontée d'un large nœud de ruban d'or où se lisait, en lettres carminées, l'antique devise de la maison de Borg : *Sumus qui fuimus*. Après le salon, la bibliothèque. La troisième pièce était une chambre à coucher, obscure tant elle était vaste, et que singularisaient de pesantes ten-

tures de satin cramoisi sombre surchargées d'armoiries en cuivre peint; il y avait au fond, dans un coin morne, un lit d'ébène massif, sans sculptures, très grand, très haut, qui ressemblait à un sépulcre de marbre noir. Cette chambre était triste et ce lit était lugubre comme s'ils avaient eu le pressentiment d'une agonie. Les appartements et les meubles témoignent quelquefois d'une sorte de prescience de leur destination. A côté du lit, une portière en étoffe, presque toujours à demi relevée, permettait d'apercevoir un large balcon qui donne sur la cour intérieure de l'hôtel et que la fantaisie du jeune baron avait transformé en une serre opulente, à la toiture et aux murs de cristal. Mais le voisinage de ce jardin suspendu, plein de floraisons éclatantes et d'aromes délicieux, ne réussissait pas à égayer la sombre chambre de repos : elle était une tombe, avec des fleurs à l'entour.

Dix-huit mois après son départ de Dormsoë, un matin de novembre, Elias était dans cette serre, le corps enveloppé dans l'épaisseur des feuillages, la tête appuyée à l'une des murailles transparentes.

Il avait onze ans. Il était pâle de cette pâleur de momie que donne à la peau la périodicité de la fièvre. Ses cheveux, longs, directs, presque blancs tant ils étaient blonds, serraient, comme entre deux plaques de vermeil dédoré, un front volumineux qui

surplombait le reste de la face, approfondissant l'azur triste des yeux et prolongeant une ombre jusqu'aux ailes trop minces du nez. La bouche crispait des lèvres sans couleur, déformées par l'habitude d'une torsion méchante. Il y avait je ne sais quoi d'anormal et de contraint dans le dessin des traits ; çà et là se détiraient quelques rides ; et ce visage exprimait une grande lassitude, la lassitude de la précocité.

Par le vitrage où s'appuyait la tête du jeune baron, on pouvait apercevoir, au delà des bâtiments intérieurs de l'hôtel de Borg, une partie de la cour et la façade tout entière d'une maison voisine. C'était à une fenêtre, d'ailleurs fermée, de cette maison que s'attachait le regard d'Elias, regard fixe où se lisait l'angoisse d'une longue déception. Depuis deux heures l'enfant était là, invisible, guettant. Soudain, la fenêtre qu'il observait s'étant ouverte, une femme très jeune, blonde, une jeune fille sans doute, s'y accouda, lointaine et gracieuse. Les yeux d'Elias, éblouis, se fermèrent ; il retira vivement sa tête, ainsi qu'un homme perdu dans des ténèbres recule devant la lueur inespérée d'un flambeau ; mais bientôt, et lentement, pour s'habituer à la splendeur de l'apparition, il se rapprocha de la vitre en relevant peu à peu ses paupières, et enfin, la bouche ouverte, les yeux béants, demeura immobile. Le mé-

chant pli de ses lèvres s'était détendu en un sourire extatique; par instant ses narines se gonflaient comme aspirant un parfum lointain, et il semblait extraordinairement heureux. Il resta ainsi très longtemps. La jeune fille accoudée à sa fenêtre ne se doutait guère de la joie que donnait sa vue à un pauvre enfant malade qui la contemplait de si loin. Elle semblait plongée en un rêve doux et long. Il se pouvait qu'elle attendît quelqu'un, car ses regards interrogeaient fréquemment l'allée d'une porte cochère située en face de sa croisée. Ce fut de ce côté que se montra bientôt un homme aux allures élégantes, qui la salua d'un geste familier, traversa la cour et disparut sous la marquise d'un perron. Elias, instinctivement, avait baissé les yeux; beau, un instant, de tendresse et de joie, il était devenu hideux; ses yeux, exorbitants, semblaient deux boules rouges; il mordait ses lèvres convulsivement, et par une vitre mobile de la serre sa tête grimaçante s'allongeait vers le nouveau venu au bout d'un cou membraneux et maigre comme celui d'un jeune vautour. Quand il releva son regard, craintivement, la fenêtre avait été refermée, la vision s'était évanouie. Alors, par suite d'une brusque affluence de sang à la gorge, Elias fut pris d'une toux rauque, profondément sonore, déchirante. Cependant il ne quittait point son poste, espérant qu'un incident

nouveau ramènerait l'idole à la portée de son culte. Il attendit. Par moments, il parlait. « C'est un parent, peut-être. » Il toussait un peu moins fort et il ajoutait : « Oui, oui, son frère, sans doute. » Mais tout à coup il secouait furieusement la tête. « Son frère ne viendrait pas tous les jours. Ce n'est pas ainsi que l'on attend un frère. » Et sa toux devenait plus déchirante. Quand le mélancolique observateur fut certain que la jeune fille ne reparaîtrait plus à la fenêtre, il recula lentement, parmi les branches confuses des arbustes, jusqu'au milieu du balcon, et commença de marcher, le front bas, la bouche tordue, les mains crispées derrière le dos.

Elias, marchant, était pitoyable; son épine dorsale, déviée et bosselant l'intervalle de ses deux épaules, le contraignait à se traîner péniblement voûté; il était nain, au surplus, et bancal; son costume, qui ne variait jamais, se composait d'un surtout de velours grenat sombre, assez court et peu ample, garni de fourrures, et d'un pantalon presque collant en étoffe noire. Ainsi vêtu, ce corps chétif, vieillot, brisé, que surmontait une face pâle à l'expression sournoise et farouche, pouvait faire songer à quelque Tom Pouce chargé de représenter dans un spectacle de foire le personnage de Louis XI, tel que le comprenait le comédien Ligier.

Il se traînait silencieusement, s'arrêtait quelque-

fois pour cueillir une fleur, une fleur blanche le plus souvent, la considérait avec douceur comme s'il y trouvait quelque analogie avec un objet cher et absent, puis tout à coup la froissait, la jetait à terre, piétinait dessus, et reprenait sa marche pénible, la tête plus basse, la lèvre plus amèrement tordue.

Un domestique entra et dit : « Monsieur le baron veut-il consentir à recevoir M. le docteur Delton ? » Elias ne parut pas avoir entendu. Accoutumé sans doute aux façons de son jeune maître, le valet ne répéta point sa question et se tint immobile devant la porte. L'enfant continuait sa promenade mélancolique. Enfin, après un long silence : « C'est bien, » dit-il de cette voix aiguë qui est particulière aux nains; et, le domestique s'étant respectueusement écarté, Elias passa dans la chambre à coucher, où le docteur Delton venait d'être introduit.

On connaît le docteur Delton, sinon pour l'avoir vu, du moins par le magnifique portrait qu'en a donné Flandrin, et qui fut l'un des plus grands succès du Salon de peinture en 1852. Sur cette toile, le savant spécialiste n'a pas encore trente ans. Il n'a pas changé depuis. Peu d'hommes sont doués d'un aussi beau visage. L'expression un peu hautaine de son front ne contredit pas absolument la familiarité de son sourire, mais la bonté de sa lèvre ressemble

à de la clémence. Ce sourire a fait des ennemis au docteur Delton. Au surplus, l'étrangeté de ses doctrines, les résultats souvent merveilleux de ses traitements, le recommandent d'une façon suffisante à l'antipathie de quelques praticiens moins heureux. On sait qu'il attribue une large part d'influence à la santé de l'âme sur la santé du corps; à propos d'un homme, connu pour très peu honorable, qui avait journellement des digestions pénibles, il disait : « Ce sont les bonnes consciences qui font les bons estomacs, et l'on ne se guérit pas d'un remords avec un vomitif. » Diverses circonstances où il a fait preuve d'une sensibilité assez rare chez ses confrères lui ont valu de la part de l'un d'eux la qualification injurieuse de médecin romanesque. Tout le monde se rappelle la généreuse conduite du comte de T***, devenue célèbre par suite de l'indiscrétion d'un ami. La comtesse de T*** se mourait d'une maladie de poitrine, et, n'ignorant point son état, elle s'attristait affreusement. Il avait été statué dans le contrat de mariage des deux époux qu'à la mort de l'un d'eux les objets à son usage personnel, tels que bijoux, vêtements, lingeries, appartiendraient non pas à l'époux survivant, mais aux collatéraux du décédé. Pour écarter de l'esprit de sa femme l'idée d'une mort prochaine, le comte convertit sa fortune, assez considérable, en parures de toutes sortes;

chaque matin, la malade recevait quelque présent d'un prix énorme. Quand elle mourut, son mari était ruiné; mais elle était morte en se croyant sauvée, heureuse. On raconta que les conseils du docteur Delton avaient dirigé le comte. A des personnes qui, en rappelant cette aventure, alléguaient un jour contre lui que l'avenir d'un homme sain et destiné sans doute à une longue vie ne devait pas être sacrifié aux satisfactions peu durables d'un mourant, le médecin répondit que les derniers jours des moribonds ne constituaient pas à ses yeux un avenir moins respectable que les nombreuses années futures des gens bien portants; que, d'ailleurs, il n'était pas toujours louable de raisonner très subtilement, et que, quant à lui, il prenait volontiers le parti des malades, ceux-ci étant les faibles.

Elias entra dans sa chambre sans saluer, alla directement vers une chaise longue placée dans un coin très sombre de la vaste pièce, s'y assit en ramenant ses jambes l'une sous l'autre, et de là, enfin, tourna vers le docteur des yeux durs et méchants. M. Delton, depuis longtemps accoutumé à la mauvaise humeur des malades, feignit de ne point prendre garde à cette hostilité manifeste.

« Bonjour, Elias, » dit-il en s'avançant de quelques pas.

L'enfant ne bougea point.

« Ne me donnerez-vous pas la main aujourd'hui? » reprit le docteur en souriant.

Elias répondit :

« Vous voulez avoir ma main pour me tâter le pouls.

— Je vous jure que je n'ai pas la moindre envie de vous tâter le pouls, repartit M. Delton en s'asseyant près de la chaise longue. Est-ce que j'en ai besoin, d'ailleurs? Je sais parfaitement que vous avez la fièvre. Voulez-vous que je vous dise comment vous avez dormi? Très tard, fort peu et fort mal. Vous toussiez souvent. Vous entendiez dans vos oreilles des bourdonnements faibles et innombrables comme le seraient les bruits d'une armée de fourmis en voyage. Vos tempes battaient. Vous aviez très soif, surtout dès que vous aviez bu. A peine alliez-vous vous assoupir malgré la fade et chaude atmosphère dont il vous semblait être enveloppé, que vous vous agitiez en sursaut; et, serré à la gorge par la corde d'un bourreau invisible, vous avez pu rêver deux ou trois fois qu'un animal pesant s'accroupissait sur votre poitrine.

— Vous êtes très savant, fit Elias d'un ton amer.

— Ma foi oui, assez savant pour vous guérir. »

En parlant ainsi, M. Delton prit dans sa main les petites mains chaudes et moites de l'avorton; il l'enveloppa d'un bon regard de père et ajouta :

« Voulez-vous que je vous guérisse, mon pauvre et cher enfant ? »

Il y avait une telle tendresse, une sympathie si évidente dans les yeux et dans la voix du docteur, qu'Elias se sentit ébranlé dans sa résolution d'être froid et mauvais. Son visage s'éclaira. Mais ce ne fut qu'une lueur, et il répondit d'une voix aigre et heurtée :

« Oui, vous me guéririez, c'est-à-dire que vous m'empêcheriez de mourir. Je vous ai compris, n'est-ce pas? Eh bien, nous ne pouvons pas nous entendre. Être guéri! Savez-vous ce que cette parole veut dire pour moi ? C'est être grand, c'est être droit, c'est ne pas avoir une bosse sur le dos, les jambes en arc et les pieds tordus ; c'est ressembler aux gens qui passent dans la rue et qui ne boitent pas ; c'est pouvoir être un jour heureux et malheureux de la façon dont les autres le sont. Il y a des hommes ; je voudrais qu'ils pussent ne pas me prendre en dégoût rien qu'à me voir. Il y a des femmes ; je voudrais qu'elles pussent m'aimer. Voilà comment je souhaiterais d'être guéri. Mon ambition dépasse votre pouvoir, n'est-il pas vrai ? Qu'est-ce donc que vous pouvez pour moi ? Délivrer mon front, mes joues, tout mon corps de la chaleur incessante qui l'enveloppe ? A quoi bon ? J'aime la fièvre qui endort ma pensée et l'isole de la réalité. Prolonger ma vie de

cinq ou six années, peut-être même détruire en moi le germe de cette phthisie héréditaire qui me consume peu à peu? Enfin me faire vivre, mais vivre contrefait? Je ne le veux pas. Vous m'entendez. Je vous dis que je ne le veux pas. Que ma sainte et miséricordieuse mère soit bénie! ajouta-t-il d'une voix plus douce; n'ayant pu me donner de quoi être heureux, elle m'a légué de quoi mourir. »

Elias se tut. Il avait les pommettes très rouges et le front luisant d'une moiteur presque froide. Le docteur le considérait en silence et d'abord ne répondit pas.

« Il est certain, dit-il après une longue pause, qu'il est situé hors de toute puissance humaine de vous rendre droit et bien fait. Guérir, pour vous, ne peut être que vivre.

— Eh bien, laissez-moi mourir.

— Non, vous pouvez être heureux. Ne me regardez pas avec ces yeux mélancoliques et méchants. Je vous répète que vous pouvez être heureux. Vous êtes contrefait? N'importe. Artiste ou savant, faites de grandes choses; la beauté de l'œuvre rachète la difformité de l'ouvrier. D'ailleurs, vous êtes puissamment riche; voilà de quoi vous faire respecter, monsieur le baron. Laissez-moi vous guérir; je réponds du reste.

— Je ne serai pas aimé, dit l'enfant.

— Des femmes? Vous avez onze ans, et je ne pense pas que vous soyez amoureux déjà. »

Elias frissonna. M. Delton ne parut point remarquer ce mouvement que l'enfant attribua à sa maladie en disant : « J'ai la fièvre.

— Oui, fit le docteur, c'est votre heure. » Et il continua :

« La crainte de ne pas être aimé ne constitue donc pas un obstacle à votre bonheur immédiat. Quant à l'avenir, ne vous effrayez point. Pourquoi ne seriez-vous pas aimé un jour ? On peut vous parler de ces choses parce que les souffrances vous ont fait homme avant l'âge. L'âme des jeunes malades est remarquablement sensible ; leur intelligence se développe avec une précipitation surprenante ; et cette précocité existe chez vous à un point où je ne l'ai jamais rencontrée chez les enfants les plus... »

M. Delton hésitait.

« Les plus rachitiques, acheva Elias.

— Donc, reprit le docteur, parlons des femmes. J'en ai vu beaucoup, et d'une façon tout à fait propre à acquérir quelque connaissance de leur caractère. Les médecins apprennent bien des choses, et ils n'ont pas besoin pour cela d'être de grands observateurs ; on ne leur cache rien. Eh bien, je vous affirme qu'il est par le monde des femmes si

adorablement bonnes, que le nom de femme, si toutes étaient comme quelques-unes, serait, appliqué aux anges du ciel, une qualification trop élogieuse. Espérez, mon cher Elias, les femmes ont pitié.

— Pitié! répéta l'enfant avec une grimace.

— Oui. Supposons qu'à vingt ans vous rencontriez une de ces femmes, exceptionnelles sans doute, moins rares en effet que ne se l'imaginent les gens du monde, le premier sentiment qu'elle éprouvera pour vous sera de la pitié. Mais vous êtes noble, vous êtes riche, soyez bon, soyez glorieux, et, surtout, aimez-la, celle qui aura eu miséricorde. La tendresse que vous lui inspirerez, pour être née de la compassion n'en sera pas moins de l'amour comme vous le rêvez, enfant, et comme vous le comprendrez, homme. »

Le docteur parla longtemps avec cet enthousiasme communicatif qui distingue son éloquence; il ne tarda pas à produire une assez vive impression sur l'âme de son malade. Avant même que M. Delton eût achevé, Elias se leva, marcha rapidement par la chambre, et, comme s'il eût été seul, il se parlait tout haut à lui-même.

« Cela serait possible ? Il se pourrait qu'une femme ne repoussât pas un misérable avorton comme moi ? N'étant pas fait comme les autres, on

pourrait être aimé comme eux? Oh! s'il se pouvait! »

Il s'écriait ainsi, les cheveux volants, les yeux traversés de flammes, et alors, n'eussent été les tortillements saccadés de sa marche, il eût été beau, tant la joie ressemble au soleil qui fait de l'ombre un incendie et d'un chaume un toit d'or.

« Maintenant, Elias, reprit le docteur qui voyait l'enfant parvenu au degré d'excitation où il avait jugé à propos de le faire arriver, maintenant, ne voulez-vous pas que je vous guérisse? »

Elias revint s'asseoir sur la chaise longue, regarda fixement le médecin et dit :

« Vous le pourriez ? Vraiment?

— Je le crois.

— Eh bien! je le veux. Que faut-il faire? Ordonnez. J'obéirai. »

M. Delton demeura un instant silencieux, puis il dit, en jouant avec les pâles cheveux du malade :

« Puisque vous voilà raisonnable, mon cher Elias, écoutez-moi. Quand votre père vous a conduit à Paris, il y a dix-huit mois, je vis tout d'abord qu'il serait impossible de redresser votre corps. Vous étiez contrefait; vous deviez le demeurer; mais je ne concevais aucune inquiétude sérieuse à propos de votre vie : le mal que vous sembliez devoir hériter de votre mère n'affirmait point encore ses

symptômes, et l'on devait espérer qu'il serait possible de le prévenir. Durant les premières semaines, tout alla bien ; aucunes complications ne semblaient sur le point de surgir, et j'aurais certainement répondu de vous. Mais bientôt votre état s'est aggravé soudainement ; vos joues se sont creusées ; par suite d'une insomnie persistante, vos yeux se sont injectés de sang ; votre respiration a cessé d'être régulière ; parfois elle est rauque et sifflante, comme en ce moment ; enfin la fièvre est survenue. Cette explosion rapide d'une affection que je n'avais pas jugé devoir se manifester avant plusieurs années m'a grandement surpris ; j'en ai cherché la cause ; je ne l'ai pas trouvée, mais il doit y en avoir une. »

Elias fronça les sourcils ; la défiance revenait.

« Cette cause, pour vous guérir, il faut que je la connaisse. Vous avez quelque chagrin, mon enfant. Une douleur violente aura forcé à se montrer tout à coup le mal encore latent. Enfin, je crois, je suis sûr que vous avez un secret ; confiez-le moi, je vous guérirai.

— Ah ! s'écria Elias en se levant avec colère, vous m'avez tendu un piège !

— Pour vous sauver. Parlez, je vous en prie. Est-ce que je ne suis pas votre ami ? »

Elias était debout, le visage empourpré.

« Vous n'êtes que mon médecin, monsieur Delton, dit-il avec des sifflements de vipère dans la gorge, et je n'ai pas besoin de vous, parce que je ne veux pas guérir. »

En achevant cette phrase avec un regard de dédain, Elias avait soulevé la tenture qui séparait sa chambre du balcon ; il entra dans la serre, et, le rideau ne retombant qu'avec lenteur, M. Delton put voir le pauvre enfant cueillir, d'un geste où éclatait une passion longtemps contenue, un magnifique camélia blanc qu'il baisa et mordit avec emportement.

III

Elias s'était promis de ne jamais révéler son secret. Il est des âmes qui ne veulent pas se laisser voir à nu. On arrache le lierre au tronc d'arbre, l'huître perlière à la roche, non l'aveu de leur joie ou de leur douleur à ces âmes tenaces. Elias savait d'ailleurs qu'une révélation de sa part ne pouvait être accueillie que par des sourires de pitié. On lui dirait : « Vous êtes un enfant, » ou : « Cela n'est pas sérieux. » Puis, de quelles paroles se servir pour faire comprendre un sentiment anormal au point que celui même qui l'éprouvait ne parvenait à s'en expliquer la nature que très imparfaitement ? Était-ce de l'amour, cette idolâtrie étrange pour une figure lointaine, vaguement entrevue ? Si les facultés intellectuelles du jeune baron avaient été puissamment développées par la maladie, il ne

paraissait pas qu'il en eût été de même de son tempérament physique; or, l'amour est une passion complexe qui, dans ses manifestations entières, participe tout autant de l'irritation des nerfs que de l'exaltation de la pensée. Il se pouvait que, malheureux dès le premier âge par l'abandon de son père, assez mal traité par les domestiques du château de Dormsoë, mais adoré et doucement choyé par sa mère mourante, Elias eût conservé pour les femmes en général une sorte de tendresse reconnaissante. Cependant, si le sentiment qui l'entraînait vers la jeune fille de la fenêtre n'était autre chose qu'une piété filiale transportée sur une personne qui lui rappelait un bonheur évanoui, pourquoi tant de désirs inexpliqués? Pourquoi des larmes? Pourquoi de la jalousie? Quoi qu'il en fût, Elias souffrait; et nul n'était là par qui il voulût être consolé; on l'a vu repousser les sympathiques instances du docteur Delton ; il ne pardonnait pas à son père la fin mélancolique de madame de Borg; d'ailleurs le comte, qui allait dans le monde, était presque toujours absent de l'hôtel. Ainsi le triste avorton demeurait solitaire, et lentement il se mourait.

Une fois il resta jusqu'au soir dans la serre. Il lui semblait qu'il se passait quelque chose d'inaccoutumé dans la maison voisine. Neuf heures sonnèrent. Il vit s'éclairer une à une les fenêtres de la fa-

çade, et des ombres passaient en silhouette derrière les rideaux fermés. Bientôt des voitures entrèrent dans la cour. Elias en regarda descendre des femmes aux toilettes brillantes, la tête enveloppée de gaze, les épaules couvertes de manteaux bleus ou blancs. Des hommes, descendus avant elles, leur offraient le bras pour monter l'escalier du perron, qui était orné de magnifiques fleurs et dont les degrés de pierre avaient été recouverts d'un tapis. Deux candélabres posés sur la première marche et le reflet des fenêtres illuminées jetaient dans la cour une lumière si vive que l'enfant pouvait aisément se rendre compte de ce qui s'y passait. Il comprit qu'il y avait un bal. Avec quelle rancœur il considérait tous ces hommes, les jeunes hommes surtout, qui n'étaient pas des enfants, qui n'étaient pas bossus, qui n'allaient pas mourir et qui allaient la voir. Comme toutes les passions anormales, l'amour (car c'était de l'amour, pourtant !) l'amour du jeune baron puisait des forces dans son étrangeté même. Si des obstacles vulgaires suffisent à exaspérer les sentiments d'un amant placé dans une situation commune, à quel degré d'acuité douloureuse devait s'élever la passion de cet enfant contrefait, si évidemment destiné au désespoir ? Parmi la foule qui descendait des voitures et montait l'escalier, il reconnut le jeune homme qui venait tous les jours ; il remarqua qu'il était plus beau et

beaucoup mieux habillé que les autres. Il les détestait tous, mais, celui-là, il le détestait de préférence. En ce moment, la haine et l'amour se faisaient dans le cœur d'Elias un si égal contre-poids que, mis dans l'alternative de prendre la place de cet homme qui était peut-être le fiancé de la chère inconnue, ou de le pouvoir faire mourir, il aurait longuement hésité. Peu à peu les invités arrivèrent en moins grand nombre; la cour devint presque silencieuse; on y remarquait à peine quelques groupes de valets chuchotant dans des coins obscurs, car, la nuit étant belle, les domestiques la passaient au grand air; mais l'animation des salons paraissait extrême. Une musique joyeuse se faisait entendre; des couples très rapides passaient en dansant derrière les croisées en flamme. Elias songea à ses jambes contournées, à ses genoux cagneux, et sourit tristement. Il n'y avait qu'une fenêtre, éclairée cependant, où ne transparussent point les formes fugitives: c'était celle qui était chaque jour l'objet de la contemplation d'Elias. L'enfant, ce soir, la regardait encore avec douceur; il s'estimait heureux que la chambre où sa vie était voulût bien ne pas se laisser distraire de son silence et de sa solitude, et il éprouvait une sensation analogue à celle d'un homme qui, voyant au retour d'un voyage sa maison incendiée, remarquerait avec joie que les flammes n'ont

pas atteint la partie de sa demeure où il travaillait et rêvait de préférence. Mais cette chambre ne resta pas longtemps déserte. Une forme, si légère, si blanche, palpita dans les rideaux ; la fenêtre s'ouvrit, et l'enfant poussa un cri de joie. Vaguement aperçue dans la pénombre que formait, mêlé à la nuit, l'éclairage ardent des salons, l'apparition de chaque jour s'appuyait au rebord de la croisée. Le ravissement d'Elias était à son comble. Jamais il n'avait éprouvé un bonheur pareil. Il tendait les bras ; il appelait ; il aurait voulu se précipiter. N'y a-t-il pas quelque chose d'affreusement mélancolique à songer que cette jeune fille, belle et heureuse, et venant, lasse d'une valse, aspirer à sa fenêtre les tièdes fraîcheurs d'une nuit d'automne, était à jamais adorée sans espoir par cet enfant chétif et déplorable que de grandes souffrances avaient rendu capable d'un grand amour, et qu'il était là, et qu'il pleurait de joie, et qu'elle ne le voyait pas pleurer ? Quant à moi, c'est mû par un sentiment de commisération profonde que j'ai entrepris de raconter l'histoire du malheureux fils de la comtesse de Borg. L'inconnue, dans la nuit, semblait un doux fantôme blanc. Elias avait la fièvre, d'ivresse. Mais tout à coup il jeta un nouveau cri, un cri d'angoisse cette fois. Un homme, — oh ! comme l'enfant reconnut vite le visiteur quotidien ! — un homme venait de s'accouder

à côté d'elle. Il lui parlait de près. Que pouvait-il lui dire? Eh! il disait ce qu'il aurait dit, lui, Elias, s'il avait été un homme et non un enfant, un être bien fait et non un avorton, et qu'il eût été auprès d'elle, la nuit, après une valse qu'ils auraient valsée ensemble, au lieu d'être traîtreusement embusqué derrière une vitre, la bouche béante et le cou tendu! Le misérable nain souffrait à tel point que sa souffrance, si elle leur avait été tout à coup révélée, aurait peut-être fait s'écarter l'un de l'autre les deux amoureux et s'interrompre le baiser que le jeune homme appuya longuement sur l'épaule de son amie. Elias vit ce baiser; il crut l'entendre. Ses yeux se voilèrent, quelque chose se brisa dans sa poitrine, ses genoux défaillirent, il tomba en arrière, le crâne sur le pavé du balcon, évanoui.

Un domestique, qui était dans la bibliothèque, accourut au bruit de la chute. Le baron, transporté sur son lit, se laissa déshabiller et coucher sans donner signe de vie. Tout l'hôtel fut bientôt en émoi, mais on ne savait que faire. M. de Borg, absent selon sa coutume, ne rentrerait pas avant le jour. Par bonheur, quelqu'un eut l'idée d'éveiller le concierge et d'envoyer chercher le docteur Delton. Cependant le domestique, qui croyait son jeune maître mort, veillait auprès de son lit.

Une heure à peine s'écoula avant l'arrivée du mé-

decin; on ne l'avait pas trouvé chez lui, mais sa mère, avec laquelle il demeurait, avait pu donner des indications précises. M. Delton devait être à un bal qui se donnait à l'occasion des fiançailles de M. Chardin, son ami, avec mademoiselle Juliette de Pœan. Par un hasard favorable, l'hôtel Pœan se trouvait tout proche de l'hôtel Borg, et le concierge, en revenant, avait fait appeler le docteur, qui s'était empressé de quitter le bal.

M. Delton alla droit au lit du malade et lui prit la main.

« Il est mort? demanda le domestique.

— Non, pas encore. Que s'est-il passé? »

Craignant d'être réprimandé pour avoir laissé le baron, dont la garde lui était confiée, rester trop longtemps dans la serre, le valet raconta qu'Elias s'était couché de bonne heure, avait eu beaucoup de fièvre, et enfin, après un peu de délire, s'était évanoui. Le docteur parut étonné que cette crise n'eût pas eu de cause plus directement déterminante.

« Il va reprendre connaissance, » dit-il après une pause; et, comme s'il eût voulu, par suite de je ne sais quel pressentiment, être seul à entendre les premières paroles probablement délirantes du malade, il fit signe au domestique de sortir, et lui enjoignit de ne revenir, sans être appelé, que dans le cas où M. de Borg rentrerait à l'hôtel.

Elias rouvrit les yeux. M. Delton s'était placé de façon à ne pas être aperçu tout d'abord. L'enfant porta les mains à son front et dit : « Oh! que c'est chaud! » Puis ses bras retombèrent. Il y eut alors un silence, mais très court et rompu par ce cri : « Ah! je me souviens. Il l'a embrassée. J'ai vu. J'ai entendu aussi. A la fenêtre. On ne savait pas que j'étais là. Quand donc était-ce? Hier, je crois. Non. Il y a très longtemps. Il y a huit jours peut-être. Il fait nuit. Est-ce que j'ai dormi pendant huit jours ? » Le docteur était stupéfait. Elias continua avec plus de violence : « Non! c'est ce soir! c'est tout à l'heure! J'en suis sûr! Laissez-moi! je vous dis qu'il l'a embrassée! » Et ce fut un spectacle horrible de voir l'avorton rouler plutôt que descendre de son lit, et, à moitié nu, en délire, pleurant, criant, avec des gestes d'halluciné, ramper jusqu'à la portière d'étoffe, et, l'ayant soulevée, se précipiter follement vers le vitrage de la serre resté entr'ouvert.

M. Delton le suivait; il le vit plonger la tête dans les branches; mais, placé derrière Elias, le docteur n'aperçut que très imparfaitement les personnes et les objets qui arrachaient à la gorge de l'enfant ces pénibles exclamations : « Elle est encore à la fenêtre! elle est seule. Est-ce que j'ai rêvé? Non, il va venir. Ah! il traverse la cour! C'est pour le regarder s'en aller qu'elle s'est mise là! » M. Delton, s'étant hissé

sur un escabeau où se trouvaient quelques instruments de jardinage qui servaient à émonder les arbustes de la serre, put voir en effet une femme appuyée au rebord d'une fenêtre; elle se penchait en avant, elle parlait à un jeune homme qui traversait la cour, et dans un dernier adieu elle lui envoya un baiser. « Encore! cria Elias. Oh! je ne veux plus voir, je ne veux plus voir! » et en se retournant il se trouva en face du docteur qui descendait de l'escabeau.

« Vous! vous êtes là! qu'est-ce que vous faites là? Allez-vous en! »

Pareil à une bête traquée, Elias alla s'accroupir dans un coin.

« Calmez-vous, cher enfant, » dit M. Delton en avançant de quelques pas.

« Ne m'approchez pas! » reprit le malade d'une voix en même temps aiguë et gutturale, la voix d'un nain et d'un mourant. « Vous voulez me guérir, n'est-ce pas? Vous voulez que je vive pour les voir tous les jours, comme ce soir? Qu'ai-je à faire de vivre, puisqu'elle aime cet homme? Ah! il y a des femmes qui valent mieux que des anges? Il y a des femmes qui ont pitié? Vous avez dit cela. Vous avez menti. Vous êtes un menteur! Ne m'approchez pas je vous déteste. »

L'enfant haletait. M. Delton n'osait avancer da

vantage, craignant de le pousser à bout. Soudain Elias frissonna des pieds à la tête.

« Je comprends! Vous l'aimez aussi! c'est pour cela que vous êtes ici. Vous venez pour la voir, comme moi, par la vitre. Vous voulez me la prendre, vous aussi. Ah! lâche! Ah! menteur! je vais vous tuer. »

Furieux, avec un cri de chacal, Elias se jeta sur le docteur, lui saisit les mains et les mordit. M. Delton essayait vainement d'emprisonner l'enfant dans ses bras, afin de le porter sur le lit, où il aurait pu le maîtriser plus aisément. Elias hurlait, égratignait, déchirait. Il était fou. Il criait : « Je te tiens! tu l'aimes! tu veux me la prendre! tu veux me guérir! Je vais te tuer. » Puis, tout à coup et d'un mouvement inattendu, il échappa au médecin, se précipita vers l'escabeau, y prit une serpe tranchante, et s'élança d'un bond sur la poitrine de M. Delton. « Tiens! tiens! disait-il, es-tu mort? » Mis dans la nécessité de défendre sa vie, le docteur eut à peine le temps de saisir les deux bras d'Elias; tandis qu'il les comprimait dans sa main droite (et toute sa force y était à peine suffisante), il empoigna de l'autre l'un des maigres genoux contrefaits de l'enfant, et réussit enfin à porter sur le lit de la chambre voisine cet horrible fardeau qui pleurait, geignait, toussait, râlait.

Mais ce dernier accès avait épuisé l'énergie du délire; une fois étendu, Elias demeura immobile, les yeux ouverts et ne voyant rien, la bouche béante et sans parole.

M. Delton sonna. Le valet, qui s'était endormi dans l'antichambre, arriva lentement.

« Restez auprès du baron. Il ne faut pas qu'il aille dans la serre. Empêchez-le de se lever, à tout prix. Si vous ne pouvez vous en dispenser, attachez-le. Je reviens dans un instant.

— Monsieur le baron va donc très mal ? » hasarda le domestique, qui se repentait peut-être d'avoir dissimulé l'aventure du balcon.

« Oui, il se meurt, » répondit le médecin; et il sortit, non sans avoir jeté un long regard de miséricorde sur le pauvre enfant couché, qui semblait un cadavre auquel on n'aurait pas encore fermé les yeux.

IV

Le délire d'Elias ne se révélait plus à l'extérieur, mais, dans l'âme du malade, il était toujours aussi violent. Que de pensées traversent l'esprit d'un moribond! Tout surgit et se mêle, se détruit et se recrée. Elias, en de vagues mirages, revoyait son enfance mélancolique dans le château de Dormsoë, ses vagabondages sous les grands arbres, et la chambre ancienne où sa mère était assise devant les vitrages peints d'une haute croisée. Il voyait aussi l'inconnue de la fenêtre répondant d'un sourire au salut de son ami, et le bal, et le baiser, et le docteur, tout cela dans un nuage, sans distinction précise du lieu ni du temps. Et il souffrait à mourir. L'air manquait à sa poitrine. Il avait soif. Il aurait voulu boire de la neige. Il croyait que quelqu'un lui mettait le genou sur la gorge. Il s'entendait râler, mais il pensait que ce bruit venait de très loin,

Elias prit son front dans ses mains et pleura abondamment.

« Qu'avez-vous, mon enfant? » demanda Juliette.

Il se dressa brusquement.

« Ne m'appelez pas enfant, je ne suis pas un enfant! »

Il y avait tant de colère dans cette voix que mademoiselle de Pœan recula, effrayée.

« Oh! pardon! pardon! ne m'en veuillez pas. C'est que je suis fou. On ne vous a donc pas dit que je suis fou? Ayez pitié. Ne vous en allez pas. Depuis que je vis, j'ai été si malheureux. Voici la première fois que je pleure de joie. Ne vous en allez pas. Je n'ai jamais aimé que ma mère et vous, vous plus que ma mère, et seule, car, maintenant, je le sens bien, en elle, c'était vous que j'aimais déjà. Il y avait à Dormsoë des domestiques qui me battaient. C'était quand j'étais petit. Si je leur demandais pourquoi ils me battaient, ils me répondaient : « C'est pour t'apprendre à marcher droit. » Etait-ce ma faute si j'étais boiteux? D'autres fois ils me battaient parce que j'étais bossu. Car il faut vous dire que je suis bossu, mademoiselle, et boiteux aussi. Vous ne pouvez pas vous en apercevoir parce que je suis couché, mais si vous voulez vous détourner un instant, je m'habillerai et je marcherai devant vous; vous verrez bien que je boite et que

j'ai une bosse. Non, non. Je suis trop laid. Ne bougez pas. Regardez-moi. Ma mère me disait que j'avais de beaux cheveux. Quand on me maltraitait, je ne lui en parlais pas, pour qu'elle n'eût pas de chagrin. Elle était déjà si malade, ma mère; elle est morte d'une maladie de poitrine. Il paraît que c'est un mal héréditaire et qu'il va falloir que je meure aussi de ce mal-là. Je vous dis ces choses pour que vous ayez beaucoup de pitié. Mon père est un mauvais homme. Il nous a rendus très malheureux, maman et moi. Il est bien temps que quelqu'un s'intéresse à moi. Il y a le docteur Delton, mais c'est un homme. Les hommes ne sont pas comme ma mère. Vous êtes comme elle, vous; mais plus belle. Je dis cela pour rire. Cela ne me regarde pas que vous soyez belle, puisque je ne suis qu'un enfant, un enfant bien à plaindre. Aussi, vous resterez près de moi, parce que vous êtes bonne. Est-ce que ce n'est pas tout simple de veiller un pauvre petit être qui se meurt? Puis vous pourriez être ma sœur. Voilà, vous êtes ma sœur. Vous voyez que je ne suis pas aussi fou que le docteur Delton le dit. Vous pouvez demeurer là, sans crainte. Je ne vous dirai rien de mal. On ne vous grondera pas. Vous n'avez jamais été battue, vous, mademoiselle? Si mon père vient, il ne faudra pas le laisser entrer. Vous voyez que je n'ai pas d'idées ridicules. Je suis un en-

fant, et je parle comme un enfant. Ne vous en allez pas. Je serai bien sage. »

En parlant ainsi d'une voix mourante et pleine de tendresse, Elias contemplait avec délices l'adorable vision de sa dernière nuit.

« Je vous quitterai pas, » dit la jeune fille intimement émue, et, doucement, elle s'accouda sur le lit.

L'enfant rayonnait. On eût dit qu'un instant de bonheur lui avait rendu son âge. Il souriait, il parlait de mille choses; il aurait aimé à monter à cheval, s'il n'avait pas été contrefait; il lui demanda son nom. « Moi, dit-il, je m'appelle Elias. » Il s'informa de l'âge qu'elle avait, et quand elle eut répondu : « Dix-sept ans, » il ajouta gaiement : « Comme vous êtes vieille! » Mademoiselle de Pœan put croire que le docteur Delton avait exagéré l'horreur de la situation; elle comprenait seulement qu'elle faisait plaisir à cet enfant, et elle s'estimait heureuse d'être bonne. Parfois Elias éclatait de rire, mais son rire, trop violent, dégénérait en un râle que suivait une quinte de toux; alors il était horrible à voir; ses yeux paraissaient vouloir sortir de leurs orbites; il allait mourir, il mourait. Dans ces moments, mademoiselle de Pœan, effarée, voulait appeler, craignant quelque affreux événement; mais bientôt, par une volonté plus forte que ses

souffrances, le malade se calmait; il ne toussait plus, il souriait, il parlait : « N'appelez pas; je vais mieux. Je suis guéri; je suis très bien, restez. » Et la jeune fille, que trompait ce retour apparent à la vie, se rasseyait en disant : « Il ne mourra point. »

Tout à coup, Elias, après un silence où il avait paru chercher à rassembler ses idées, s'écria :

« Est-ce que vous êtes venue seule?

— Non, ma mère est là, dans le salon, avec le docteur, qui est notre ami. Voulez-vous que j'appelle ma mère? elle viendra volontiers. Nous serons deux à vous soigner.

— Et votre frère? demanda Elias en regardant mademoiselle de Pœan avec une fixité singulière. Est-ce que votre frère ne vous a pas accompagnée?

— Je n'ai pas de frère, répondit Juliette surprise.

— Vous n'avez pas de frère? Ce n'est pas votre frère, ce jeune homme qui vient tous les jours? C'est donc votre fiancé, votre mari ou votre amant? Je ne suis pas un enfant. Je vous aime. Je suis jaloux. Je vous ai menti. J'ai onze ans, oui, mais chacune de mes années a contenu des siècles d'angoisses et d'épouvantes. J'ai vieilli tout à coup, sans qu'on s'en aperçoive, comme ces chasseurs des légendes de mon pays, entraînés par les mauvais esprits

dans une éternelle chasse noire. Il n'y a pas eu de temps pour moi. Je suis né homme comme je suis né bossu. De même que mes difformités, tout d'abord définitives, ne se sont pas accrues, mon esprit n'a pas eu de développements ; il a toujours été ce qu'il est maintenant, l'esprit d'un homme, et je vous aime. Oui, moi, je vous aime comme un homme! Je ne suis pas un enfant, je suis un nain, et je suis jaloux. Ce soir, j'ai voulu tuer le docteur. Vous ne savez pas, celui que vous aimez, je veux le tuer aussi. Oh ! je le tuerai. Un nain peut bien donner un coup de couteau. Vous verrez, vous verrez. Je le hais. Vous aussi, je vous hais ! Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? Me voir mourir, n'est-ce pas, pour être bien sûre que je ne pourrai pas le tuer ? Allez-vous en. Vous me faites du mal. Je ne veux plus vous voir. Allez-vous en. »

Épouvantée, Juliette se leva ; au bruit des paroles violentes d'Elias, une porte s'était entr'ouverte, laissant apercevoir la tête attentive du docteur Delton ; l'enfant comprit que la jeune fille allait réellement se retirer, qu'on allait la lui prendre, que tout serait fini ; il ne put pas supporter cette idée, il se calma, il dit :

« Pardonnez-moi, mademoiselle ! je vous en conjure. Je suis mauvais. Mais quand on souffre, on est aisément méchant. Ne m'en veuillez pas de ce

que je vous ai dit. J'étais très bête. Il n'y a pas de mal à ne pas avoir de frère. Je ne crierai plus ; je ne suis plus en colère; restez auprès de moi ; je suis très tranquille ; c'était la fièvre. »

Elias vit se refermer la porte. Juliette se rapprocha de lui et dit doucement : « Pauvre ami ! » L'excellente jeune âme faisait exprès de ne plus dire : « enfant, » craignant d'aviver les tortures du moribond.

« Je suis méchant parce que je vous aime et que vous ne pouvez pas m'aimer, reprit Elias d'un ton moins amer. Comme il doit être heureux celui que vous aimez ! Ne me parlez jamais de lui ; cela me ferait mourir tout de suite. Je vous aime bien aussi, plus que lui, je parie. Depuis un an, je n'ai qu'une pensée : vous ! Il y a une serre, là; par une vitre, on peut apercevoir votre fenêtre; c'est dans cette serre que j'ai vécu. Je vous vois tous les jours, mais vous ne regardez jamais de mon côté. Vous ne pourriez pas me découvrir, d'ailleurs; je suis trop bien caché. Quand vous tournez la tête par hasard, je me recule tout de suite. C'est horrible et charmant. Quelquefois, je fais des rêves. J'ai vingt ans, je suis beau, je me fais présenter à votre mère pendant un bal, et je danse avec vous. Il y a dans la serre des fleurs toutes blanches que j'aime parce qu'elles vous ressemblent. Quand vous venez à votre croi-

sée, je vous reconnais tout d'un coup, malgré l'éloignement. La première fois que je vous ai vue, c'était un mardi. J'ai beaucoup de mémoire. Vous portiez une robe blanche. Il y avait des pervenches dans vos cheveux. Je n'ai pas pu savoir si c'étaient des fleurs naturelles; cela m'a beaucoup inquiété. Hier vous aviez mis une robe grise, en soie; je suis sûr qu'elle est en soie parce que le soleil se mirait dans les plis de la jupe. N'est-il pas vrai que je vous adore? Je suis très malheureux. La nuit, il n'y a que vous dans mes songes, et ce ne sont pas des songes, car je ne dors pas. Le docteur Delton peut vous dire que je ne dors pas du tout. Seulement je pense, et je vous vois. Vous êtes près de moi. Mais ce n'est pas auprès du lit où je vais mourir, comme vous êtes maintenant; c'est dans une grande forêt, près d'un ancien château, près du château où ma mère a vécu, dans la forêt où ma mère est enterrée; c'est le printemps et c'est le matin; en Norwège, il y a des fleurs bleues dans les bois, toutes petites, toutes parfumées; je n'en ai point vu de pareilles ici, au bois de Boulogne. Nous marchons, seuls; moi, je suis un beau jeune homme, j'ai une grande épée comme dans les romans; s'il venait un tigre, je le tuerais, parce que j'ai beaucoup de courage, bien que je sois petit; d'ailleurs je suis très grand dans mon rêve; nous nous arrêtons quelquefois, pour

mieux écouter les oiseaux; quand ils se taisent, je suis bien heureux, car, alors, vous parlez; bientôt nous arrivons auprès de la tombe de ma mère, nous nous asseyons là; vous me dites : « Elias, il faut rentrer; » je vous réponds : « Il faut attendre ma mère; » et en effet ma mère vient, elle sort de dessous la pierre, habillée de blanc; elle n'est plus morte, elle vous embrasse au front en vous disant: « Ma fille, » et tous trois nous rentrons au château, elle grave et heureuse, vous rieuse et la tête appuyée à mon épaule, tandis que l'on entend au lointain le bruit profond des haches attaquant le cœur des mélèzes mêlé au chant doux et sonore des bûcherons de ma forêt! »

A ces dernières paroles, la voix d'Elias sembla elle-même une voix très lointaine, une voix qui sortirait d'un lieu vaste et inconnu, et qui après avoir traversé de grandes solitudes, arriverait enfin doucement exténuée.

« Voilà comment je vous aimais. Mais, maintenant, je vous aime bien plus encore. Que vous êtes belle, et si bonne, oh! si bonne d'être venue! Puis, vous ne savez pas, c'est à cause de vous que je meurs. Le docteur me l'a dit. Sans vous je ne serais pas mort. Merci. Vous êtes un ange. Je vais mourir. Si j'avais dû vivre, je ne vous aurais jamais parlé. Que vous êtes bonne de m'avoir fait mourir! »

Mademoiselle de Pœan se rappela qu'en effet, selon le docteur Delton, la maladie d'Elias avait été singulièrement aggravée des angoisses d'un amour impossible. Déjà violemment émue par les discours du malade, elle ne put supporter la pensée qu'elle était la cause de cette mort affreuse, et, lentement, deux larmes lui coulèrent des yeux.

« Oh ! ne pleurez pas, mademoiselle ! est-ce que je vaux la peine que l'on pleure pour moi ? Vous avez pleuré ! je vous remercie. Je vous aime. Je suis heureux. »

Elias prit la main de Juliette et la baisa avec transport. Stupéfaite, la jeune fille cria, et la porte s'ouvrit, livrant passage au docteur Delton et à madame de Pœan, qui se précipitèrent vers le lit où Elias, soit que la joie de ce seul baiser eût été trop forte pour sa sensibilité mourante, soit qu'il eût été désespéré par le geste d'effroi de Juliette, était en proie aux convulsions dernières.

« Que se passe-t-il ? s'écria madame de Pœan en prenant sa fille dans ses bras.

— Ah ! ma mère, je crois qu'il va mourir.

— Oui, dit M. Delton, c'est fini.

— Ah ! docteur, qu'avez-vous fait ? » dit madame de Pœan en montrant au médecin sa fille presque évanouie ; et, saisissant Juliette par les bras : « Viens, cria-t-elle, viens, mon enfant ! »

Le moribond, à ces mots, se dressa, étendit les mains vers la jeune fille, et, d'une voix grave, dit : « Juliette, restez ! »

La somme de volonté contenue dans ces deux paroles était si grande, que mademoiselle de Pœan, comme vaincue par une influence magnétique, se retourna vers le lit et répondit d'un ton très humble : « Je reste, mon ami. »

Dans les courts instants de répit que laisse l'agonie, lorsque le chrétien entrevoit les splendeurs sacrées du paradis de sa foi, il n'a pas sur les lèvres un sourire plus extatique que le sourire d'Elias à cette réponse de Juliette. Il se laissa doucement retomber sur l'oreiller et tendit à mademoiselle de Pœan ses mains décharnées, où la jeune fille, qu'exaltaient la gravité et la solennité de la situation, ne craignit pas de mettre les siennes.

« Écoutez-moi, Juliette, » dit l'enfant d'une voix si basse que le docteur et madame de Pœan, bien qu'éloignés de quelques pas à peine, ne purent rien entendre ; « écoutez-moi. Vous voyez que je meurs ; par qui ? par vous. A point où j'en suis, il n'y a plus d'enfant ; il n'y a plus de difformité ; dans une heure, je serai là où n'existent plus ni l'âge ni la forme. Ce qui me reste de la vie, mon âme, est si près d'être dégagée de sa vile enveloppe que déjà elle n'est plus que soi-même ;

et cette âme, Juliette, a le droit de vous dire : « C'est par vous qu'avant l'heure je m'exile ! Vou- » lez-vous que je parte désespérée et blasphémante » et damnée pour l'éternité ? »

Elias avait raison. L'horreur solennelle de la mort était sur lui ; l'égalité commençait, et mourant, il était homme. Mademoiselle de Pœan, sans surprise, répondit :

« Que voulez-vous que je fasse, mon ami ?

— Je vous adore, Juliette ! et je suis jaloux. Jurez-moi de n'appartenir jamais à aucun homme. »

La jeune fille recula vivement; elle crut qu'Elias avait le délire ; elle voulut dégager ses mains ; mais l'enfant les retint doucement et reprit d'une voix presque expirée :

« Ne me refusez pas ce serment, Juliette ! N'aurais-je pas une seule joie en mourant, moi à qui, vivant, toutes les joies ont été inconnues ? Faites-moi cette promesse, mademoiselle. Si terrible que soit le sacrifice, accomplissez-le. Dieu vous tiendra compte de cette charité. »

La voix d'Elias faiblissait de plus en plus. Bientôt il cessa de s'exprimer par des sons intelligibles. Le râle rompait les mots. Mais tandis que l'agonie s'emparait de l'enfant pour ne plus l'abandonner, toute la puissance de volition dont il disposait encore, toute sa vie, dans un instant fugitive, s'était

réfugiée dans ses yeux et dans ses mains. Ces yeux, ces mains parlaient clairement à Juliette. Les mains disaient : « Consens, nous n'attendons qu'un mot, pour nous distendre et tomber mortes! » les yeux disaient : « Jure! nous nous fermerons sur un regard d'extase! » Il y avait entre le moribond et la jeune fille un lien si étroit que, l'un l'autre, sans parole, ils se comprenaient. C'était à la fois une fusion et une lutte. Mais, dans cette lutte, la vivante se sentait défaillir. Vainement elle s'efforçait de réagir contre la volonté d'Elias; vainement elle se rappelait son fiancé, leur amour, les espoirs et les rêves; elle prévoyait qu'il lui faudrait céder au désir du mourant; elle n'eut pas le loisir d'appeler à son secours le docteur ou sa mère; les regards et les mains d'Elias la possédaient entièrement; et c'était un moment funeste. Soudain les souffrances du malade parurent redoubler; son râle se fit plus profond, ses cheveux se dressèrent, et sa bouche s'ouvrit, prête à jeter le cri suprême. Cependant la pression de sa main devenait de plus en plus violente, son regard avait acquis une force plus qu'humaine, et Juliette vit Elias se soulever une dernière fois pour retomber à jamais, et, alors, subjuguée par la main, vaincue par le regard, « Elias! Elias! » cria-t-elle avant que la bouche du mourant se fût refermée sur le dernier soupir, « Elias, je vous le

jure! » L'expression d'un bonheur immense envahit la face d'Elias, et il se coucha mort.

En ce moment la porte s'ouvrit avec fracas ; M. de Borg apparut, en costume de soirée.

« Comment va mon fils? » demanda-t-il d'une voix convenablement émotionnée.

Sans répondre au comte de Borg, les trois personnes qui avaient assisté à la mort d'Elias se retirèrent gravement.

« Ah! docteur, dit tout bas Juliette quand elle eut quitté la chambre lugubre, si vous saviez ce que j'ai juré!

— Mademoiselle, répondit le médecin, vous êtes un ange, mais...

— Mais? demanda-t-elle.

— Mais vous êtes une enfant. »



LES NOCES DE BRIGITTE

I

Un soir, il y a dix ans environ, quatre officiers allemands mangeaient du pâté de foie gras et buvaient du champagne dans la salle commune de l'hôtel de la Maison-Rouge, à Strasbourg. Huit ou dix bouteilles étaient vides ; les buveurs devaient être ivres. Ivresse silencieuse, morne ; pas une turbulence de geste, pas une envolée de paroles ! un appesantissement qui rumine et qui cuve.

Cependant, l'un des ivrognes, qui parcourait, l'œil vague, un journal déployé à côté de lui, pouffa tout à coup d'un gros rire.

Ses compagnons tournèrent la tête lentement avec un ensemble d'automates que meut un seul ressort.

— Voyez! voyez! dit le rieur en leur désignant du doigt une colonne du journal.

Et, se penchant ils purent lire cet avis assez singulier en effet :

LE SOLDAT PRUSSIEN OU BAVAROIS
Qui aurait quelque raison de se croire
LE PÈRE D'UN ENFANT
NÉ MARDI DERNIER, 3 AOUT 1871
Au Château de M.-R.-Z. (France)
Est prié de se rendre dans ce château, en personne, et sans retard.

Alors ce furent, avec des secousses de ventres et des sursauts de poitrines, de lourds éclats de joie, pareils aux battements d'ailes d'un grand et gras oiseau qui veut prendre son vol, ne peut pas, et retombe. Mais le plus jeune des officiers, blanc et rose sous des cheveux pâles, — l'air d'avoir dix-huit ans bien qu'il eût passé la trentaine, — avait poussé un cri, et, tout blême, ne riait pas. Il saisit le journal, relut l'avis, le relut encore, et, une épouvante dans les yeux, s'enfuit de la salle, sans une parole, sans un salut.

II

Un mois plus tard, le comte de Montrozay, les coudes aux genoux, la tête sur les poings, regardait trembloter et monter dans la vaste cheminée les petites flammes échevelées des tisons. L'automne étant frais on faisait du feu déjà. Mais le clair soleil, par trois fenêtres ouvertes, se projetait joyeusement dans la vieille salle austère, égayait les sombres tapisseries, lustrait le noyer noir des meubles, illuminait les panoplies des murs, pareilles à d'énormes roses d'acier, épanouies ; tandis que le vent apportait le parfum mouillé des dernières fleurs et des dernières verdures, et taquinait le silence d'un bruit de rivière voisine.

Un domestique survint, annonçant qu'un étranger, avec l'accent allemand, demandait à être reçu.

Le comte se leva vivement. Il était très pâle dans la pleine lumière; un frisson contenu faisait tressaillir les muscles de son jeune visage et frémir ses lèvres, qu'il mordait. Il ne parla pas, craignant peut-être de trahir son émotion par le tremblement de sa voix; il eut un geste qui ordonnait d'introduire le visiteur.

Quand celui-ci entra — l'attitude inquiète, le pas incertain, un renard qui n'ose pas, — le comte s'était remis, et ce fut avec un sourire de bienvenue aux lèvres qu'il fit la question accoutumée :

— A quoi dois-je, monsieur, l'honneur de votre visite?

L'autre balbutia :

— J'ai lu dans un journal...

Le comte souriait toujours.

— Très bien! très bien! Je sais. Et vous pensez que c'est vous que l'avis concerne? Vous avez en effet quelque raison de croire?...

— Avant de répondre, monsieur, ne puis-je savoir à qui je parle?

— Je suis le comte Gaston de Montrozay, le maître de cette maison, et le seul parent, le frère de la jeune fille...

L'étranger tendit les bras vers son hôte, comme un suppliant qui va s'agenouiller!

— Monsieur, je suis abominable et infâme. Si vous me tuez, vous aurez raison. Mais, croyez-le, oh ! de grâce, croyez-le, voilà dix mois, dix longs affreux mois que j'ai le remords dans le cœur comme une bête qui ronge et qui déchire. Si je n'avais pas été soldat, si je n'avais pas eu à combattre pour mon pays, je me serais logé une balle dans la tête ou je me serais enfoncé mon sabre dans le ventre ! Oh ! cette nuit, cette exécrable nuit, j'en traînerai le souvenir jusqu'à la tombe. Il faut que vous sachiez tout. Avouer un tel crime, le raconter, c'est déjà un châtiment. Nous nous étions battus toute la journée, par groupes, de bois en bois, de village en village, faisant feu dans les broussailles, et, par les portes ouvertes, dans l'intérieur des mansardes, — au hasard, sans regarder, sachant que nous avions tué quand nous entendions des râles, ou quand un ruisseau de sang venait nous mouiller les pieds. Qui donc a dit d'une bataille même en plein soleil : le jour d'une bataille ? Quand on se bat, c'est toujours la nuit, à cause de la fumée, et de la rage qui aveugle, et des yeux que l'on ferme pour ne pas voir ce qu'on fait. Avez-vous été soldat ? Vous devez savoir que cela soûle, le sang qui coule... et puis, qui sait, — on est atroce ! — on en boit peut-être, du sang, dans le verre affreux des blessures ! Le soir, j'étais ivre. De vin aussi ! Souillé d'une boue

rouge qui me mettait des caillots, partout, sur mon uniforme et sur mon visage et sur mes mains, je m'étais roulé comme dans une rivière, lampant et aspirant, dans le flot rouge de quatre barriques défoncées. Ivre, et furieux! C'est alors que je suis entré dans votre maison. Je reconnais cette salle que j'ai traversée dans l'ombre éclairée de lune; et j'entends encore des cris de femmes affolées, toutes blanches comme des fantômes, qui s'enfuient! L'une d'elles tomba. Je l'emportai. Je me souviens! oh! je me souviens, hélas! Je l'emportai dans un autre appartement, obscur, avec une blancheur vague au fond; et, toute défaillante, je la serrais entre mes bras avec la bestialité d'un fou. Maintenant, vous savez tout mon crime. Disposez de moi selon votre volonté. Après avoir lu le journal, — le journal qui m'a appris que j'étais père, — j'ai sollicité et obtenu, enfin, un congé. Me voici. Tout ce que vous ordonnerez sera accompli. Je vous le jure! La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas avoir pitié de moi.

Comme l'officier allemand bégayait ces derniers mots, une jeune demoiselle entra dans la salle, très vite, pareille à un enfant qui court, et s'arrêta rougissante, effrayée d'une présence inattendue. Elle était exquisement jolie, avec une bouche de jeune rose et des yeux de bleuet. Le comte de Montrozay

s'approcha d'elle, ayant toujours aux lèvres son imperturbable et léger sourire.

— Ma sœur, dit-il, je te présente monsieur... A propos, monsieur, comment vous nomme-t-on ?

— Otho Immermann, répondit l'officier allemand en détournant la tête.

— Je te présente M. Otho Immermann qui m'a fait l'honneur de me demander ta main, et à qui je l'ai accordée.

III

Trois jours après, Otho croyait à son bonheur. Le comte, avec la souriante courtoisie d'un châtelain en belle humeur, lui avait offert l'hospitalité. « Vous êtes chez vous, mon hôte. » Et il ajoutait : « Avant deux semaines, je serai chez vous, mon frère ! car ce château, je vous en préviens, fait partie de la dot de ma sœur. » D'ailleurs, pas une allusion à l'abominable nuit. Quant à Brigitte, elle souriait aussi, toujours, et quand le comte allait s'enfermer dans sa bibliothèque, — c'était son habitude, le soir, — elle restait avec Otho, devant la fenêtre, parmi les clartés pâles du jour qui meurt, écoutant, répondant, clémente, presque attendrie. Oh ! qu'elle était adorable et charmante ! Otho se prit à l'aimer profondément. Non, ce n'était pas vrai qu'il avait enfoncé ces portes et ces fenêtres,

qu'il était entré, une nuit, tout sanglant, dans cette paisible demeure, qu'il avait emporté dans ses bras cette jeune fille évanouie. Ce n'était pas vrai, son crime! Il était un fiancé pareil aux autres fiancés. Il espérait tout, ne se souvenant plus de rien. Il défaillait, tremblant d'un craintif et exquis délice, quand il avait effleuré d'un souffle le petit doigt de celle qu'il avait brutalement enlacée. Non, non, un cauchemar, ce monstrueux passé! Elle était trop pure pour qu'il eût été coupable. Il s'asseyait à côté d'elle, osait à peine lui prendre la main, lui demandait : « Est-ce que vous ne me haïssez pas, vous, Française, parce que je suis un Allemand? » Et il lui racontait que les Allemands savent aimer d'une façon rêveusement tendre, qui s'agenouille et supplie, n'ordonne jamais, respecte. Il lui raconta des choses de son pays, que les myosotis s'y appellent des vergiss-mein-nicht, que les jeunes filles, les matins, donnent des rendez-vous à leurs fiancés dans les cimetières, et qu'elles leur offrent, pour n'être jamais oubliées, des fleurs cueillies entre les tombes, des fleurs éternelles comme la mort. Il lui disait des vers, non pas des vers de Henri Heine, — ce sont presque des vers français! — mais quelque lied souabe, bien naïf et bien touchant, où l'on entend se plaindre les tendresses des amoureuses qui se bâtissent en pleurant, pour at-

tendre leurs amoureux partis au loin, de petites maisons de cire jaune volée aux ruches des abeilles. Elle devenait, à l'entendre, rêveuse et mélancolique comme lui, — Allemande! Il sentait toute son âme, oublieuse des angoisses et des remords, s'épanouir en délicieuse tendresse.

Quand vint le soir espéré, quand, — après le mariage à la mairie et la courte cérémonie dans l'église du village, — Brigitte de Montrozay fut devenue madame Immermann, Otho, le cœur gonflé d'ivresse, monta, se soutenant aux murs, l'escalier qui menait à la chambre nuptiale.

— Où allez-vous? cria une voix dure pendant qu'une lampe levée, tout à coup, refoulait l'ombre.

— Mais, je vais chez ma femme, dit Otho, en souriant.

— Misérable!

En même temps le comte de Montrozay souffleta sur les deux joues l'officier allemand. Le duel eut lieu au petit jour, derrière le château; Otho fut tué raide, d'une balle en plein front. Maintenant les paysans qui vont au labour et les vagabonds du chemin voient souvent à travers la grille, sur la terrasse de Montrozay, madame Otho Immermann, — une veuve dont les habits de deuil ont peu duré, — sourire, tout extasiée, à un bébé blanc et rose sous des cheveux pâles, qui lui apporte, par touffes

fraîches, des œillets et des roses, et des pâquerettes de pelouse, et des myosotis aussi, qu'on appelle des vergiss-mein-nicht, en Allemagne.



LA SOMNAMBULE

Comme nous sortions de la salle Philippe Herz, où le professeur Donato nous avait semblé un Cagliostro fort prestigieux, Valentin, ce fat bavard, s'écria, en se frappant le front : « Et moi aussi, j'ai magnétisé une femme! » On se garda bien de le contredire, de peur de fournir un prétexte à quelque conte. Mais il ajouta, d'un ton grave, l'air morne, en fronçant les sourcils : « Oui, un soir, j'ai magnétisé une femme, et, ce soir-là, je crus que j'allais commettre le plus lâche, le plus abominable des

crimes. » Evidemment, il serait impossible d'éviter l'histoire. Nous nous résignâmes. Faites comme nous, lectrice miséricordieuse.

« Pour la première fois, la comtesse Amédine, — n'est-il pas joli, ce nom ? ne pourrait-il pas être celui de la fleurette grêle de quelque amandier sauvage ? — pour la première fois l'adorable jeune femme à qui j'avais donné mon âme et mon cœur, — cela seulement, hélas ! — m'avait permis de lui rendre visite à l'heure tardive où sa porte est fermée à tous les importuns. Parmi le luxe intime du petit salon rose et noir, qui a l'air d'être l'écrin du bijou de Lola célébré par Baudelaire en un quatrain plus durable que les pyramides d'Egypte, nous prenions le thé devant les bûches flambantes qui allumaient des danses de flammes dans le cuivre des chenets; la vapeur légère des tasses, entre elle et moi, élevait le transparent mystère de ces nuées dont les déesses aiment à se voiler. Mes désirs montaient avec la fumée, mais non pas si haut ! s'arrêtant à la double rondeur qu'étreignait la soie amoureuse du corsage, mettant autour du cou bien charnu un brûlant collier d'imaginaires caresses, se pâmant sur les chaudes lèvres, et, réveillé, se perdant avec une dé-

licieuse angoisse dans l'infini pervers des yeux. Ah! que vous étiez jolie, Amédine, — si criminellement jolie dans votre onduleux abandon de sirène endormie sur le sable au soleil, avec votre étroit et gras sourire rouge qui veut et qui promet, sous l'emmêlement de vos cheveux bruns, un peu fauves, caressant d'une ombre qui fait songer aux plus mystérieux baisers l'ivoire chaud de vos tempes et le double coquillage troublant de vos mignardes oreilles. Mais mon désir, hélas! n'osait pas être une espérance. Eperdu, à cause de votre charme, j'étais timide, à cause de votre vertu. Je savais que vous étiez celle qui a toujours l'air de s'offrir, mais jamais ne se donne. Que l'un de mes rivaux, naguère, — jeune, beau, célèbre, riche, — s'était fait sauter la cervelle parce que vous lui aviez ordonné de vous rendre une rose tombée, pendant une valse, de votre corsage; que vous étiez, enfin, la moins aimante en même temps que la plus aimée; je le savais, je le savais! et j'étais là, près de vous, les mains aux genoux, disant de banales paroles, osant à peine vous regarder à travers le léger voile de la fumée montante.

Comment me vint-elle, cette idée absurde? Je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est que, profitant d'un moment où la comtesse Amédine se baissait un peu pour prendre sa tasse, je rassemblai, d'un

effort, tout ce qui, en moi, était capable de vouloir; et mes deux mains largement ouvertes s'étendirent, comme une menace d'étreinte, sur son front. Je faillis pousser un cri de surprise. Lentement, très lentement, la comtesse releva sa tête où mouraient des yeux vagues, et, renversée, la laissa tomber sur le dossier du fauteuil, en fermant ses paupières, qui ne se rouvrirent pas. Elle s'endormait, vraiment, elle s'endormait! Alors, me rappelant ce que je savais de la science, réelle ou chimérique, des Balsamo et des Mesmer, me rappelant aussi les pratiques des frères Bonheur dans les cirques et du baron Du Potet à la salle des Conférences, j'exaspérai la projection de ma volonté, au point de la sentir, tout entière, par tous les pores, sortir de moi, et je redoublai, presque avec fureur, les passes magnétiques. Parfois, elle sursautait, puis s'abandonnait, les lèvres entr'ouvertes par un long et doux soupir. Je vous dis qu'elle était endormie! Je pris l'un de ses bras, — oh! que sa peau était douce! — et, dès que je ne le tins plus, il tomba inerte; doucement, d'un doigt qui tremble, je soulevai l'une de ses paupières: l'œil, révulsé, ne montrait qu'une blancheur un peu bleue; et quand je demandai, effrayé de mon propre pouvoir : « Dormez-vous? — Oui, je dors, » répondit Amédine, avec cette voix lointaine qui monte, en se plaignant, du profond abîme des rêves.

Je voulus tenter une expérience décisive. J'avais vu des magnétiseurs enfoncer une longue épingle dans la chair insensibilisée des somnambules. Oh! non, non, je n'eus pas un seul instant la cruelle et criminelle pensée de percer d'une pointe d'acier l'immaculé satin de votre bras, Amédine! Mais l'épingle pouvait être remplacée. Agenouillé devant l'exquise idole, tremblant comme un dévot qui va commettre un sacrilège, j'écartai les douces dentelles de la manche jusqu'à l'épaule! jusqu'à l'épaule! et ma bouche s'approcha, et mes lèvres frôlèrent la grasse et vivante chair, et mes dents, et mes dents bientôt acharnées mordaient, mordaient le divin fruit de neige. O délice! O mourante extase! Il fut si adorable, ce moment, que je fis, à ce propos, des vers, le lendemain :

Barbare sous mon air câlin,
— Beaucoup moins que toi qui me tues! —
J'ose imprimer mes dents pointues
Dans ta peau qui semble un vélin.

La longue pression te cause
Un mal de plus en plus mordant;
Et, dans les creux, sous chaque dent,
Ton sang vient comme une encre rose.

Quand ma bouche s'écarte enfin,
Çà et là, sur le vélin tendre,
On voit rougir, bleuir, s'étendre
Comme des lettres au trait fin.

Font-elles des mots qu'on ignore,
Turcs peut-être, peut-être hébreux?
Dans la langue des amoureux
Ils veulent dire : « Je t'adore ! »

Ces vers ne savaient ce qu'ils disaient. Car la comtesse Amédine ne paraissait pas souffrir le moins du monde sous l'insistance brutale de mon baiser; et aucune rougeur ne vint teinter la neige tendre de la peau. La catalepsie était parfaite; j'étais un magnétiseur tout à fait remarquable.

M'obéirait-elle ? question obscure, et qui ne laissait pas que d'être assez intéressante. Debout, je lui dis, non de la voix, mais du geste : « Levez-vous ! » Elle se leva ! Je marchai devant elle, à reculons, en lui faisant signe de me suivre; elle me suivit, les yeux fermés, laissant pendre ses bras, — ses bras ! — dans les dentelles retombées; elle avait l'attitude à la fois grave et douce d'une statue de déesse, qui, animée un instant, traverserait son temple. Et ce fut dans une chambre toute de guipure et de satin mauve, qu'elle entra, moi le voulant. Des parfums, que jamais jusqu'à ce soir je n'avais respirés, alourdissaient l'air, tièdement; la clarté endormie d'une veilleuse, tendre comme des yeux qui meurent d'amour, caressait, incertaine, le mystère blanc du lit dans le fond vague et charmé de l'alcôve. Ce lit, je le lui montrai, et elle s'en approcha, et quand j'eus désigné du doigt le haut de son corsage, elle se mit

à ouvrir, bouton par bouton, l'étroite enveloppe de soie. Déjà, je voyais le bord de peluche du corset rose et noir...

Enfin, maîtrisée par ma volonté, elle se coucha !

Elle était là, maintenant, dans l'ombre claire et douce, étendue, immobile, sous les draps harmonieusement renflés, et m'offrant, dans l'abandonnement de sa servitude incapable de résistance, inconsciente même du besoin de résister, la réalisation entière de mon plus chimérique rêve.

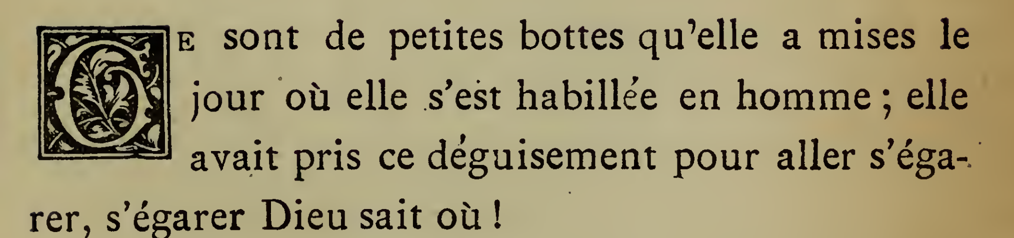
Mais non ! non ! J'étais un lâche ! Je n'avais pas le droit de la prendre, puisqu'elle ne se donnait point. Je n'étais déjà que trop coupable. Pas un baiser de plus ! Sur l'heure, je devais abdiquer ma puissance usurpée, rendre la comtesse à elle-même, m'agenouiller pour implorer son pardon. Penché vers elle, — aussi honnêtement que possible, je le jure ! — je me disposais à faire les gestes qui éloignent le sommeil, qui rendent l'indépendance aux âmes. Mais, alors, la somnambule, en riant d'un petit rire, et les deux bras à mon cou :

— Eh ! mon Dieu, à quoi perdez-vous le temps, simple que vous êtes ! dit-elle ; je vous assure que je ne dors pas du tout. »

SANGUINES PARISIENNES

I

LES PETITES BOTTES



Ce sont de petites bottes qu'elle a mises le jour où elle s'est habillée en homme ; elle avait pris ce déguisement pour aller s'égarer, s'égarer Dieu sait où !

Je les ai placées dans une niche de plâtre, derrière un treillis d'or, ces chaussures mignonnes; et si un visiteur : « Monsieur, qu'est-ce que c'est que cela? — Monsieur, ce sont de petites bottes qu'elle a mises. »

J'avais toujours cru qu'elle ne me quitterait jamais ; mais les femmes changent d'amour parfois, chers petits cerveaux écervelés ! et je suis seul main-

tenant à me rappeler le jour où elle s'est habillée en homme.

Nous étions très pauvres, ce jour-là, mais nous étions très joyeux. Ah! les jolies dents et le bel appétit qu'elle eut à déjeuner dans l'humble crèmerie de la rue Saint-Jacques! Elle était toute candeur et toute amour. Hélas! elle avait pris ce déguisement!

Voici trois ans qu'elle est partie, et moi, chaque soir, avant de m'endormir, je m'agenouille devant la niche de plâtre, et mon rêve chausse les petites bottes de la disparue, pour aller s'égarer, s'égarer Dieu sait où!



II

LES NEIGES NOIRES

Comme Paris est vilain par un temps de dégel! les filles qui passent piétinent dans la boue ; oh! la mélancolique chose.

Les balayeurs, à chaque coin de rue, ont élevé des tas de neige où la roue des fiacres trace des sillons noirs; comme Paris est vilain!

Sur le boulevard Montmartre, des femmes avilies, parfois belles encore, sourient péniblement; elles portent des pantalons et des socques, ainsi qu'il sied par un temps de dégel.

Et cependant cette neige aurait voulu s'étendre et resplendir inviolée; elle n'était point faite pour être amoncelée au coin des rues, tandis que les filles qui passent piétinent dans la boue.

Et ces femmes elles-mêmes n'étaient point destinées à cet abaissement profond; mais l'homme foule tout aux pieds, les neiges et les femmes ; oh! la mélancolique chose!



III

MADELEINE

De lourds soucis grouillent au fond de moi, comme des crapauds dans un cloaque herbeux. Je serai guéri de mon mal quand Dieu m'aura guéri de la vie !

Depuis que ma maîtresse est partie à Versailles, je n'aime plus la musique et j'aime moins les vers; de lourds soucis grouillent au fond de moi.

Je suis allé trois fois au cimetière Montmartre : la dernière fois, il m'a semblé que les morts coassaient sous la terre comme des crapauds dans un cloaque herbeux.

J'ai lu de mauvais vers sur une tombe. Je ne voudrais pas qu'on écrivît de mauvais vers sur ma tombe. Cependant je voudrais être mort, car alors je serais guéri de mon mal.

La douleur m'a rendu méchant, le désespoir m'a rendu athée. Je ne ferai plus l'aumône à la vieille cul-de-jatte qui mendie chaque soir au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin, et je croirai en Dieu quand Dieu m'aura guéri de la vie !



IV

LA TASSE DE CHINE

C'est une petite tasse en porcelaine de Chine, toute petite et si légère, ah ! si légère ! Tulipe me baiserait si je la lui donnais, la petite tasse en porcelaine de Chine qui décore ma cheminée.

Des mandarins prennent le thé dans des kiosques multicolores ; des papillons d'azur, à travers le ciel blanc, s'envolent vers des floraisons prodigieuses ; c'est une petite tasse en porcelaine de Chine.

Il faut que j'y tienne beaucoup pour la refuser à Tulipe, car Tulipe, ma mie, a des secrets pour se faire obéir, et sa main caresse mes cheveux, toute petite et si légère, ah ! si légère !

Mais cette tasse m'a été léguée par une aimable et douce personne ; ah ! monsieur, par une personne bien aimable et bien douce. Aussi la garderai-je

toute ma vie, et je dois oublier que Tulipe me baiserait si je la lui donnais.

En effet! en effet! C'est toi qui me l'as léguée, goule maudite, nixe infâme! et tu as si bien aspiré le rouge sang de mes veines qu'à cette heure le peu qui m'en reste ne suffirait pas à remplir la petite tasse en porcelaine de Chine qui décore ma cheminée.



Elle se nommait Cunégonde, je vous le jure! Elle était baladine et domptait les bêtes fauves. Quand elle pénétrait dans les cages, les tigres léchaient sa gorge tumultueuse.

C'est à la foire de Mayence que nous nous adorâmes ; je faisais la parade, tandis qu'elle recevait l'argent à la porte; elle se nommait Cunégonde, je vous le jure!

Elle allait, sans pudeur, jambes nues; ses cheveux sauvages, vierges de pommade, tombaient sur ses vastes épaules ; mais nul ne songeait à l'aimer, parce qu'elle était baladine et domptait les bêtes fauves.

Moi, chétif, je l'aimais à cause de sa belle carnation; je buvais les sucs réconfortants de son

baiser, et je la suivais d'un long regard quand elle pénétrait dans les cages.

Et je ne sais quels sentiments de luxure sanguinaire m'envahissaient, mêlés à des souvenirs lointains de solitude, tandis que les tigres léchaient sa gorge tumultueuse !



VI

MARIETTA

Marietta, cette femme aux belles formes, que les statuaires n'ont pas oubliée et que les poètes n'oublieront point, vidait une bouteille d'amontillado, dans un cabinet du café Anglais, au second étage.

Tandis qu'elle s'enivrait, des hommes divinement bossus et des filles merveilleusement bancales entouraient Marietta, cette femme aux belles formes, que les statuaires n'ont pas oubliée.

Et chaque homme et chaque fille disait à Marietta : « Faites-moi l'amour, ô ange, de me donner un baiser! » Mais elle ne daignait point répondre à leurs galanteries banales, cette femme qui aimait les vers et que les poètes n'oublieront point.

Sans doute son âme était en proie à quelque douleur farouche, car elle avait le front très pâle, et les

yeux rougis. Impassible d'ailleurs, elle vidait une bouteille d'amontillado.

A la dernière goutte, Marietta mourut. On n'a jamais pu savoir au juste pourquoi elle s'était empoisonnée de la sorte, dans un cabinet du café Anglais, au second étage.



VII

MOUSSELINE

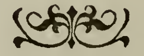
Ce soir, quand je suis rentré, ma maîtresse était sortie. Il y avait un grand silence dans la chambre; la lampe considérait d'un œil sournois les rideaux épais de l'alcôve.

Je m'étendis sur ma chaise longue devant la cheminée, et me hâtai d'écrire sur mes tablettes pareilles à celles de Rouvière dans *Hamlet* : « Ce soir, quand je suis rentré, ma maîtresse était sortie. »

Un bruit se fit entendre, on eût dit d'un petit cri de femme amoureuse. Je prêtai l'oreille; plus rien. Il y avait un grand silence dans la chambre.

Nouveau bruit : c'était un baiser; les rideaux de l'alcôve s'agitaient tumultueusement. O douleur! Je frappai du poing mon front, que la lampe considérait d'un œil sournois.

Je me précipitai vers le lit, sûr de découvrir un crime, résolu à en commettre un. Hi! hi! C'était ma chatte Mousseline qui jouait avec la pantoufle de ma mie sous les rideaux épais de l'alcôve.



VIII

COQUELICOTINE

« Baise-moi, dit Coquelicotin. Tout à l'heure, comme je traversais le salon, le petit chien a jappé, le petit épagneul, ô Coquelicotine!

— Sapristi! dit Coquelicotine, le cas eût été grave, si mon mari s'était éveillé; mais tranquillisons-nous, j'arrangerai les choses. — Baise-moi, » dit Coquelicotin.

Le lendemain Coquelicotine fit manger de l'arsenic à son mari dans une meringue à la confiture de groseilles, puis elle dit aux gens : « Mon mari a rendu l'âme tout à l'heure, comme je traversais le salon. »

Une soubrette noya le chien; samedi soir, tandis que la Nuit aux doigts d'ébène fermait les portes de l'Occident, pour la dernière fois le petit chien a jappé.

« Chère amie, tu as eu tort, dit Coquelicotin, et ta conscience a cessé d'être pure *comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs.* — Hon! répondit la belle, mon mari était vieux. — Ce n'est pas ton mari que je plains, c'est le petit épagneul, ô Coquelicotine! »



IX

LUCILE

J'allais trouver le dernier vers d'une villanelle; celle qui m'inspirait alors c'était Lucile! L'âme languissante et la bouche entr'ouverte, je songeais bien plus à la muse qu'au poème, à Lucile qu'à la villanelle.

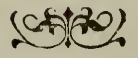
Clic! clac! j'ai reconnu son pas, flou! flou! et le bruit de sa robe. Elle entre toute parfumée. « Que faisais-tu, cher amour? — J'allais trouver le dernier vers d'une villanelle. »

Après que j'eus dit cela, je sentis sur mon front la fraîcheur de ses lèvres écarlates, pareilles à de la neige qui serait rouge; et, soudain, mon poème fut achevé, car celle qui m'inspirait alors, c'était Lucile!

« M'aimes-tu? » murmurai-je, et, en même temps,

je mordillais l'ongle de son joli pouce. « Je ne t'aime plus, » dit-elle sans détour. A cette parole, je demeurai sans voix, l'âme languissante et la bouche entr'ouverte,

Clic ! clac ! Flou ! flou ! Lucile était partie. Moi, pour l'oublier, je voulus faire des vers ; mais je ne pus, car une grande mélancolie m'étreignait l'âme, et je songeais bien plus à la muse qu'au poème, à Lucile qu'à la villanelle !





X

LES CHEVELURES

Pareils aux comètes prodigieuses, les poètes d'un autre âge épouvantaient les ténèbres avec leurs chevelures flamboyantes.

Et les jeunes femmes éprises des pâles romantiques voyaient passer chaque nuit dans leurs rêves des éblouissements pareils aux comètes prodigieuses !

Afin de charmer les jeunes femmes, vous tous qui buvez le vin amer de la vigne idéale, imitez les poètes d'un autre âge !

Qu'en dépit des vaudevillistes chauves et des échotiers glabres, vos longs cheveux épars imitent ces boucles de flamme qui épouvantaient les ténèbres !

Et lorsque vous irez par la ville, celles qui meurent d'amour pour vous, accourues aux fenêtres, s'écrieront extasiées : « Voici les poètes qui passent avec leurs chevelures flamboyantes ! »



XI

LE CYGNE

Sous le pâle soleil d'octobre, je me promenais au bord du lac d'Enghien. Les cygnes voguaient lentement, troupe mystérieuse et blanche, sur la grande surface du lac, au milieu du paysage d'automne, grave, pompeux et solitaire!

Les arbres, d'où les feuilles sèches n'étaient pas encore tombées, semblaient des arbres en or, comme on en voit dans les féeries au théâtre du Châtelet; les souffles se plaignaient mélodieusement dans les branches; sous le pâle soleil d'octobre, je me promenais au bord du lac d'Enghien.

Je me promenai jusqu'au soir, et quand les pâles ténèbres furent descendues, je vis apparaître les petites étoiles, les petites étoiles qui compatissent aux mélancolies nocturnes; et les cygnes voguaient lentement, troupe mystérieuse et blanche.

Cependant ils s'éloignèrent bientôt; dans l'ombre vague, ils n'étaient plus qu'une nappe de neige rapidement fondue. L'un d'eux seulement, immobile et comme extasié, demeura sur la grande surface du lac au milieu du paysage d'automne.

Alors je ne pus me défendre de songer à mon âme, que hantaient naguère plus d'un rêve et plus d'un amour. Où sont les roses de l'avril fané? Dans mon âme, que la nuit enveloppe, il n'est demeuré qu'un seul amour grave, pompeux et solitaire.



ANGÉLA-SIRÉNA

Il y a sept ans, la Boccarosola, qui revenait de New-York, se fit entendre à Naples. Ce fut, je pense, dans *la Traviata*. La célèbre Vénitienne avait été devancée au théâtre Saint-Charles par sa renommée, déjà très répandue ; mais son talent dépassa toutes les espérances, et le succès, par suite, toutes les prévisions. Au moment où, vers la fin du drame, la cantatrice jeta au plafond de la grande salle lumineuse ses trilles sanglotants et ses roulades désespérées, l'enthousiasme ne connut plus de limites. C'étaient parmi l'assemblée des cris de pâmoison extatique ; les mouchoirs de dentelles s'agitaient sur le rebord écarlate des loges ; on applaudissait de l'éventail, qui s'effeuillait en paillettes ; les mains, tendues vers la rampe, portaient des gants déchirés sous la furie des bravos. Enfin la

Traviata mourut. Alors on eût pensé qu'une rafale, tout à coup déchaînée dans un parterre énorme, enveloppait cette femme d'un nuage de roses. Le rideau tombé, on la rappela. Il n'y avait plus de bouquets à jeter, ce fut le tour des bijoux et des parures. Plus d'une grande dame détacha son collier de perles ou son bracelet d'améthyste. La scène ressemblait à une mosaïque de pierres précieuses. Chaque fois que la Vénitienne faisait un pas pour saluer de plus près le public, elle trébuchait contre quelque joyau, et parmi le satin blanc de sa robe on voyait des étincelles comme dans la jupe d'une femme qui marcherait sur du feu. La duchesse Formosani portait une broche merveilleuse; c'était une abeille de rubis qui baisait des fleurs d'opale aux tiges de diamants. La broche s'abattit aux pieds de la prime-done; et quand elle traversa l'air avec sa queue de lueurs enflammées pour tomber à cette place rayonnante, on eût dit d'une étoile attirée par une constellation. La Boccarosola demeurait calme; sa belle poitrine ondulait sans excès; il n'y avait pas un tressaillement dans l'arc de ses sourcils, très vigoureusement tendu. Ses saluts, faits d'un mouvement de tête imperceptible et grave, ressemblaient aux saluts d'une reine les jours de baise-main. Les bijoux avaient cessé de tomber : il n'y en avait plus. La marquise de Brescia, qui occupait

une avant-scène avec son familier le plus intime, le comte Démétrius de Seyssel, s'était dépouillée jusqu'à sa dernière bague. « J'ai tout donné ! » dit-elle. Cependant un stylet d'or, dont la poignée formait une croix surchargée de diamants, traversait de part en part son chignon de cheveux gris. « Ah ! cela encore. » Et la belle épingle étincela soudainement. Il y eut un grand cri dans la salle : le stylet avait effleuré l'épaule de la Vénitienne, et la blancheur de la peau s'étoila d'une goutte de sang ronde comme une larme, rose comme une églantine. Plus d'une femme crut s'évanouir. La Boccarosola, sans trouble, ramassa la croix d'or et fit une révérence à la marquise de Brescia ; puis elle sortit à reculons, les mains pleines de joyaux, les bras enlacés de parures ; et la goutte de sang demeurée sur son épaule était un rubis de plus.

Mais le comte Démétrius de Seyssel n'avait point eu souci du spectacle : une belle jeune femme, triomphante dans sa loge, l'occupait sans trêve. D'abord il ne la vit que de profil : c'était une tête de statue animée par quelque soleil intérieur. Elle se tourna : ce fut un éblouissement. Le soleil apparaissait au fond de ses yeux ; ils étaient noirs, profonds et sillonnés de flammes ténébreuses, comme le pourrait être une mer d'ébène liquide au-dessous de laquelle s'agiterait l'enfer. Son regard prenait

élan du fond de ce gouffre et jaillissait tout éclatant de lueurs farouches. On dit que les éclairs traversent les murailles les plus épaisses et qu'on les voit étinceler tout à coup dans les ombres les mieux défendues : ainsi de ce regard; il franchissait les obstacles. Lorsque la marquise de Brescia se penchait pour applaudir la cantatrice, vainement sa tête se trouvait devant celle du comte; rien n'aurait pu le défendre contre la flèche de feu. Mais une bouche d'enfant opposait la grâce adorable des ingénus sourires à la fureur de ce regard; elle apparaissait de loin avec ses belles lèvres sanglantes sur la pâleur de la peau; et c'étaient comme des fleurs exotiques à la couleur insolite, et sans doute, oh ! sans doute, à l'inconnu parfum.

Pendant les premiers actes, la belle personne n'avait point pris garde aux œillades du comte Démétrius. Elle aussi, tout entière, elle était à la Boccarosola. Une fois elle s'en divertit : c'est alors qu'il vit ses yeux. Il aurait pu demander son nom à la marquise; il le voulait, il n'osa point. Le regard pesait sur lui, violent, magnétique, et l'immobilisant par sa fixité; car elle n'avait point détourné la tête comme en usent les femmes dévisagées; elle oubliait la Vénitienne pour le comte de Seyssel. Si c'était bien lui qu'elle observait, il n'en pouvait douter : elle prit une lorgnette pour mieux voir. « Je rêve, »

pensa-t-il. Le bouquet de la marquise était devant lui. D'un mouvement rapide, il saisit une rose et la baisa. La lorgnette demeurait braquée de son côté, sans cesse. Il effeuilla la rose avec lenteur; la bouche aux lèvres sanglantes eut un divin sourire. Elle frôlait les plumes blanches d'un éventail, et tandis que les ruines de la fleur voletaient au hasard, les brins de plume s'échappaient un à un de la bouche adorable. L'un d'eux rencontra dans son vol une feuille égarée, et le comte vit s'unir en un baiser qui tremble la feuille de rose et le duvet de cygne.

Le rideau était retombé.

« Comte, dit la marquise, il faut aller auprès de la Boccarosola. Elle est gravement blessée. Seigneur Jésus! voilà un grand malheur. »

Démétrius avait à peine remarqué l'événement dont il s'agissait.

« Ah! oui, répondit-il, je me souviens. Une épingle, n'est-ce pas?

— Dites un poignard, mon enfant. Mais allez vite! je meurs d'inquiétude. »

Le comte de Seyssel ne se retira point sans jeter un coup d'œil dans la salle.

« Ah! bien! dit la marquise, vous voilà amoureux de la duchesse Formosani. Mais dépêchez-vous donc! Si vous rapportez de bonnes nouvelles, je vous présenterai. »

La marquise de Brescia était une adorable vieille, délicate et mignonne, qui avait conservé des mains émerveillantes et dont les petits yeux ronds et clairs, mobiles à l'excès, semblaient des yeux d'enfant espiègle. D'ailleurs, soixante ans à peine, les mouvements alertes et la parole fringante d'une jeune femme. Elle avait vu beaucoup de choses et n'avait rien oublié. Quatre ou cinq cours d'Europe lui étaient parfaitement connues; elle racontait volontiers les galanteries scandaleuses d'il y a trente ans, et, médiocrement bégueule, elle ne cachait point le rôle qu'elle y avait joué. Ses épaules étaient admirablement blanches. Elle avait de l'esprit comme un diable. « Ah! si je ne savais pas son âge! » disait milord Marlowe. Puis, dans les moindres gestes, dans les entretiens les plus indifférents, elle montrait ce dandysme sans outrance qui fait reconnaître la grande dame au son furtif d'une parole, au mouvement léger d'un doigt.

Pour attendre le ballet qui devait terminer le spectacle, la marquise s'était réfugiée dans le boudoir attenant à sa loge. Des tentures de soie caressaient le tapis comme le dernier volant d'une robe. Il y avait des fleurs écarlates, chaque soir renouvelées, dans des jardinières en bois d'ébène incrusté d'étain. La marquise tenait cour dans ce boudoir. Les courtisans s'empressèrent comme de coutume.

Sur une table ronde faite d'une mosaïque d'Herculanum, un laquais déposa des sorbets qui ressemblaient à des flocons de neige.

« Angéla-Siréna, dit la marquise, venez vous asseoir près de moi, il faut que je vous annonce une chose.

— Comme vous voilà sérieuse! répondit la duchesse Formosani. C'est un malheur?

— C'est un mystère. »

Les deux femmes caquetèrent à voix basse dans le fond du boudoir; puis la duchesse revint du côté de la table et commença de boire un sorbet.

« Elle chante vraiment bien, la Boccarosola, » dit-elle.

Milord Marlowe, qui devait quitter Naples le lendemain, s'approcha de la marquise pour prendre congé d'elle. Mais le chevalier Rangone et d'autres s'éparpillèrent autour d'Angéla-Siréna, dont les dents étincelaient plus blanches que la neige du sorbet, tandis que sa fine langue rose pourléchait doucement le fond d'une cuillère de vermeil. C'est alors que rentra le comte de Seyssel.

« Eh bien? » fit la marquise.

Démétrius ne répondit point.

« Comte, reprit-elle, impatientée, je vous demande des nouvelles...

— Ah! oui, dit-il, de la Boccarosola; elle se

porte à merveille. J'ai eu l'honneur de lui donner la main jusqu'à sa chaise de poste. Elle part ce soir pour Rome et dans trois jours pour l'Angleterre. »

Il y eut un horrible désappointement.

« Jésus! s'écria la marquise, c'est impossible. » Et le chevalier Rangone jura que le comte se moquait.

Mais le comte ne s'inquiétait guère de ce qu'on disait autour de lui; meurtri du regard d'Angéla-Siréna, il se tenait debout devant elle, extasié. Cependant le rideau était levé; les visiteurs se retirèrent, désespérés encore du brusque départ de la cantatrice. La duchesse resta, donnant pour raison qu'elle n'aimait point les ballets.

« Mon cher Démétrius, dit la marquise en regagnant sa loge, vous m'avez apporté une mauvaise nouvelle, je ne vous présenterai pas. »

Angéla-Siréna n'avait point achevé de boire son sorbet; elle le tourmentait du bout de la cuillère avec des airs très sérieux. Le comte s'assit en face d'elle. Il la regardait sans parler. Elle était vêtue d'une robe de soie blanche. Démétrius reconnut que le blanc est la plus belle des couleurs. Cette robe découvrait follement les épaules de la duchesse. « Si jamais elle m'aime, pensa-t-il, on ne la verra point décolletée de cette sorte. » La coiffure était hardie : c'étaient de courts bandeaux qui s'ébouriffaient avec extravagance. La duchesse avait les cheveux noirs;

une rose blanche éclatait dans son chignon. Puis il considéra son oreille, petite et rose et compliquée comme un œillet nouvellement éclos. « Voilà une oreille charmante, » se dit-il. Longuement il admira les mains; et, lorsqu'il vit le pied, ce fut un ravissement sans pareil; il aurait voulu dormir et rêver que ce talon de satin blanc lui meurtrissait la poitrine. D'ailleurs il ne parlait point, et la jeune femme impatientée, lui éclata de rire au nez.

« C'est vous, monsieur, dit-elle, qui êtes amoureux de moi? »

Une petite moue accompagna cette phrase, qui semblait une témérité d'Agnès plutôt qu'une rouerie de Célimène. Le comte de Seyssel, sans hésiter, répondit gravement :

« Oui, madame. »

Alors les yeux de la duchesse flamboyèrent, et leur expression soudaine contrasta singulièrement avec l'ingénuité de son sourire.

« Voilà qui est bien, dit-elle en retirant de son chignon la rose qui le décorait. Depuis quand m'aimez-vous?

— Oh! depuis longtemps.

— Précisez, je vous prie.

— Depuis une heure, madame. »

Elle fit entendre un petit rire sonore comme un bruit de grelots d'argent.

« J'y songe, reprit-elle, la marquise ne m'a point dit qui vous êtes.

— Madame, dit cérémonieusement Démétrius, j'ai l'honneur de vous présenter le comte de Seyssel.

— Monsieur le comte, je suis heureuse de faire votre connaissance, et vous serez mon ami. »

La duchesse, ayant arraché quatre feuilles de rose, les aligna très régulièrement sur la table de mosaïque.

« Allez me cueillir, dit-elle, une fleur rouge à cette jardinière.

Démétrius cueillit un œillet sanglant.

« Il est très beau, fit Angéla. Maintenant dites-moi pourquoi vous m'aimez.

— Madame, répondit le comte, quelques femmes pourraient voir de l'impertinence dans ma franchise : je vous aime parce que vous êtes belle.

— Je n'y vois que de la galanterie; mais c'est peut-être que je ne vous comprends pas, dit la duchesse avec résignation.

— Certains, reprit Démétrius, vous auraient parlé d'une sympathie subite, irrésistible.

— Je les aurais compris, du moins. L'amour ne peut donc naître que de la beauté?

— A mon avis, madame.

— Espérez-vous être aimé?

— Je l'espère.

— C'est donc que vous êtes fat, monsieur le comte. »

Démétrius se mordit les lèvres. La duchesse le regardait malicieusement. Elle avait étendu quatre feuilles d'œillet rouge, avec exactitude, au-dessous des quatre feuilles de rose.

« Comte, reprit-elle, c'est un jeu que j'ai imaginé; soufflez, je vous prie. »

Démétrius, en souriant, souffla.

« Très bien, dit la duchesse, vous avez perdu. »

Des applaudissements éclatèrent dans la salle : le ballet était fini. Les tentures qui séparaient le boudoir de la loge s'agitèrent doucement: « Au revoir! » s'écria la duchesse; et comme si elle avait eu peur d'être surprise, elle ouvrit la porte et s'enfuit brusquement. Alors les rideaux se soulevèrent; la marquise rentra.

« Mon cher enfant, dit-elle en jetant une pelisse d'hermine sur ses épaules, donnez-moi le bras jusqu'à ma voiture. Que pensez-vous de la duchesse Formosani?

— Rien encore. Qu'en sait-on?

— Qu'elle est veuve depuis un an et qu'elle habite Naples depuis un mois; mais j'ai connu son père; elle est de bonne maison.

— C'est une personne bizarre, fit le comte pour ne rien dire.

— Oui, il y a deux femmes en elle. Vous avez remarqué son sourire? C'est celui d'un enfant. Son regard a une expression tout à fait différente. Angéla-Siréna! son nom même est à double face. »

Un laquais avait fait avancer la voiture.

« A bientôt, mon cher comte, dit l'experte marquise, défiez-vous de la duchesse Formosani. »

La nuit était claire et fourmillante d'astres. Démétrius, qui habitait un faubourg de Naples, s'en alla vers la jetée, et, le long de la mer harmonieusement murmurante, il fit route à pas lents. Les vagues se déroulaient sur le sable en belles nappes de mousse; plus d'une, éventrée par quelque roche, enveloppait d'un nuage de rosée les aubépins qui décorent l'autre bord de la route. Les bonnes senteurs marines se mariaient dans l'air aux parfums des floraisons sauvages. Une grave musique montait de la Méditerranée, et la plainte élégiaque du souffle dans les branches se répandait parmi cette musique comme, dans un concert de cuivres lointains, le dernier son d'une flûte pâmée. Le comte marchait, tête nue, aspirant les brises et recevant sur ses cheveux l'âcre fraîcheur des gouttelettes amères. C'était un gentilhomme créole, méditatif comme un poète, indolent comme une belle femme;

un peu farouche, il se plaisait à vivre dans la familiarité de la mer et des étoiles; mais ce soir, tressaillant encore de sa rencontre avec la duchesse Formosani, il côtoyait, attendri, l'onde mélodieuse qui obéit sans trêve aux rhythmes argentins de la lune, et revoyait toujours parmi les ténèbres blanches le sourire virginal d'Angéla-Siréna.

Quand il fut rentré chez lui, un domestique nègre l'avertit que la table était dressée.

« Elie, dit le comte, mange mon souper si tu veux, et va te coucher en paix. »

Il gagna le jardin, qui s'étendait jusqu'à la mer. Des arbustes feuillus, étoilés de fruits d'or, escaladaient les murailles; parfois une lueur s'échappait d'entre les branches : c'était un citron qui tombait dans l'herbe; et, sous les ombelles des chèvrefeuilles, le bourdonnement des insectes semblait le ronflement d'une cornemuse, tandis que le choc du flot contre un escalier de pierre rendait le son furtif et clair d'une cymbale d'argent. Démétrius ne suivit point les allées; il marchait au hasard, affolé d'un rêve, et brisant du talon les plates-bandes en fleurs.

Un bruit lourd, le bruit d'une chute, troubla sa songerie.

« Hein! qui va là? » dit-il.

Par la nuit claire, un homme s'avança. Son cos-

tume avait l'air d'un habit de théâtre: tout d'abord, à la coiffe empanachée, à la longue rapière traînarde qui retrousse le pan du manteau, il était aisé de reconnaître un spadassin de la vieille comédie italienne; ses éperons luisaient dans le sable; mais par les déchirures de ses vêtements, on apercevait la veste blanche du polichinelle forain.

« Que voulez-vous? demanda le comte.

— Ah! monseigneur, répondit l'homme dans le doux parler des bords de l'Adriatique, il est plus malaisé d'entrer chez vous qu'en paradis. On rencontre des grilles discourtoises qui trouent les culottes et déchirent les jarrets; quant aux murs, ils sont d'une hauteur tout à fait intolérable.

— Vous êtes un voleur, paraît-il? fit Démétrius en avançant d'un pas.

— Plût à Dieu! reprit l'homme avec mélancolie, mais il n'en est rien. Le misérable état de mon costume témoigne de l'honnêteté de ma profession. »

En parlant de la sorte, il faisait remarquer au comte son haut-de-chausses en ruine et le panache de sa coiffure, semblable à un pigeon déplumé.

« Vous demandez l'aumône, en ce cas?

— Je la fais, monseigneur!

— Trêve de sottises, dit le comte; escalade ce mur, et retourne-t-en comme tu es venu.

— Votre Excellence n'aime point à rire? Parlons sérieusement. Je viens de la part d'une femme, d'une belle femme, par saint Marc! et j'ai promis de vous conduire vers elle.

— Tu es fou! s'écria Démétrius, en riant cette fois.

— Comme Salomon. Est-ce que Monseigneur ne croit pas aux bonnes fortunes? Ah! ce serait étrange! »

Ces derniers mots furent dits très galamment.

« Le nom de cette femme?

— Je l'ignore. D'ailleurs, j'ai la discrétion d'un cimetière, d'une tombe ne serait pas assez dire, eu égard au grand nombre de secrets que je renferme. Mais, sachez-le, c'est une illustre dame! et qui se meurt d'amour, bien qu'elle vous ait vu un seul instant, ce soir.

— Ce soir? répéta le comte avec une émotion qui le fit bégayer.

— Monseigneur, dit l'homme, faut-il que j'escalade ce mur et que je m'en retourne comme je suis venu?

— Non, attends, » fit le comte.

Un vague espoir mêlé d'angoisses lui traversait l'âme; mais, fermant les yeux, il entrevit dans l'ombre les lèvres angéliques de la duchesse. « C'est impossible! » songea-t-il.

« Votre Excellence se résout-elle à me suivre ? » demanda l'intermédiaire. Démétrius consentit d'un signe. « Puisqu'il en est ainsi, reprit l'autre, j'aurai l'honneur de lui montrer le chemin. »

L'homme descendit vers la mer. Une barque était amarrée dans une crique, sous un arbre. La charmante gondole! Une petite sirène d'albâtre surmontait la proue, et sous les paupières de la statuette, deux joyaux noirs étincelaient comme des yeux cruels, cependant qu'à la poupe un ange de métal poli se dressait vers le ciel avec un sourire de nouveau-né. Démétrius ne remarqua point cet ange ni cette sirène. Un matelot tenait les rames, et vers le milieu de l'embarcation resplendissait dans la nuit une tente carrée de velours grenat chamarré d'or, qu'on eût prise pour un palanquin.

« Monseigneur, dit le guide en soulevant les rideaux, vous entrerez là-dedans, s'il vous plaît. »

Dès que le comte fut entré, les rideaux retombèrent. On entendit le clapotement de l'eau sous le premier effort des rames; le voyage commença.

« Holà! cria Démétrius, qui avait essayé de repousser les tentures afin d'observer la direction que suivait la gondole; holà ! je suis enfermé.

— Il est vrai, monseigneur, répondit doucereusement l'émissaire; mais ne vous inquiétez pas, c'est une simple précaution. »

Après ces mots, le comte prêta l'oreille; il n'entendit que les mélodies nocturnes de la mer et du ciel. Le flot battait l'esquif: il y avait des frissons de brise, chantant dans les plis des tentures comme dans des tuyaux d'orgues; les bruits du rivage n'étaient plus, car la barque s'éloignait, suivant un rhythme rapide et silencieux.

Au dehors, les blanches étoiles se reflétaient dans le golfe; la mer avait l'azur du ciel, le ciel avait la profondeur de la mer; les rayons de lune illuminaient d'une caresse glissante la surface métallique des flots. Quelques voiles au loin, blanches et vagues, près du bord; et, plus lointaine, pâle et confondue dans les pâleurs de la nuit, s'étageait en amphithéâtre la ville aux maisons endormies, à ce point défigurée par la distance et l'ombre qu'on eût dit d'un troupeau gravissant une colline. Mais le Vésuve se dressait dans les ténèbres. C'était au temps d'une éruption, quoique sans périls, incessante et belle. La grande flamme éblouissante montait en ligne droite par la nuit sans rafales, et, dans le golfe, le reflet prolongé de cette colonne rouge élevée vers le ciel apparaissait comme une route formidable ouverte vers l'enfer; puis, avec ses mille étincelles tour à tour écarlates et blanches, il imitait aussi, dans ce gouffre pareil au firmament, quelque voie lactée fabuleuse, où le sang d'une divi-

nité infernale se serait confondu avec le lait de la grande Immortelle.

Cependant la nuit s'écoula rapide comme toutes les nuits d'Italie, qui sont des nuits d'été. Plus d'une étoile avait pâli; la brise marine apportait des clartés en même temps que des parfums; des lueurs blanches scintillaient dans la mousse des vagues comme parmi l'écume d'un cheval qui aurait un mors d'argent; l'Orient se couvrait de rougeurs, la lune mourut. Au pied du Vésuve, sur le seuil des chaumières, les pêcheurs de corail se rassemblaient en tumulte; le tressaillement des voiles dans le port bruissait parmi la pénombre agitée d'ondes lumineuses. Plus d'étoile; une seule, expirante, au loin, dans l'Occident, et soudain, trouant l'horizon comme une grenade son écorce, éclata le triomphe de l'aurore.

A ce moment, une fumée grise tourbillonna vers le ciel; un paquebot américain venait d'entrer dans le golfe. Les passagers réunis sur le pont, s'ébahissaient de Naples et du Vésuve; un seul dormait encore, là-bas, dans sa cabine.

« Signor, dit un matelot qui faisait la ronde, il faut aller voir le point du jour dans le golfe.

— Mon ami, je suis venu à Naples, répondit le passager, pour entendre la Chiaza, après avoir déjeuné avec mon ami le comte Démétrius

de Seyssel, et non pour voir se lever le soleil. »

Le matelot s'en retourna et dit aux gens de bord : « Il y a là-bas un Français qui est fou. »

Le Français, demeuré seul se vêtit à la hâte, quoique avec beauconp de soin. Il avait déployé une trousse de cuir qui contenait les plus délicats objets de toilette. Les femmes ne devaient point avoir coutume de dédaigner ce jeune homme aux fines allures, dont la moustache se retroussait avec la plus galante impertinence. « Ah ! dit-il en se considérant dans un miroir de poche, les voyages n'embellissent point. » Ceci n'était qu'un mot plaisant ; sa fatuité n'allait pas au delà d'un dandysme agréable. Il monta sur le pont ; on rendait les passeports ; « Horace de Naer ! » dit une voix ; il se fit reconnaître. Les gens de la douane voulurent l'inquiéter ; son domestique avait les clefs des coffres. Enfin, parcourant de l'œil les barques attroupées au bas d'une échelle incertaine, il avertit d'un geste quelque batelier aux aguets, et, lestement descendu, sautant de poupe en proue, « Partons ! » dit-il en allumant un cigare.

Horace de Naër n'eut qu'un instant le projet d'aborder, malgré l'heure indue, à la villa du comte de Seyssel ; décemment, on ne peut faire visite avant le plein jour. Il se fit conduire à Naples pour tuer le temps. Mais, cinq ou six heures plus tard, il dé-

jeunait avec Démétrius dans une grande salle décorée de belles peintures.

« Ah! couleuvre! ah! démon! s'écriait-il d'un ton plaisamment excessif, depuis un an, sans trêve, je la poursuis; depuis un an elle m'échappe. Elle est à Vienne, j'arrive : elle venait de partir pour Saint-Pétersbourg. Je ne me décourage point; me voilà en Russie; peine inutile ! on la croit à New-York. Je débarque en Amérique, elle était en route pour Naples; je suis à Naples, elle est à Londres. Ah ! mon cher Démétrius, voilà une aventure infernale.

— Cher fou, dit le comte, vous êtes donc épris de la Chiaza ?

— C'est seulement lorsqu'on n'aime plus qu'on peut savoir si l'on a aimé, répondit sentencieusement Horace de Naër.

— Irez-vous à Londres ?

— Point du tout. Je renonce. Je m'installe chez vous. Il se peut que je la rencontre sans la chercher, moi qui ai fait le tour du monde sans la trouver. Ah ! c'est une adorable personne ! Autrefois, à Bruxelles, elle m'aimait. Un soir, après la *Norma*, elle se fit enlever. Je ne sais qui l'enleva, elle a une tête fantasque. D'ailleurs, voici du lacryma-christi qui me consolerait de ma propre mort.

— Je le fais venir de France, dit le comte.

— Il est sans pareil. Mais parlons de vous, mon hôte ! Je gage que n'avez jamais eu de chance lugubre à l'égale de la mienne.

— Je suis amoureux, répondit Démétrius.

— J'ai perdu. Grièvement ?

— Je le crois.

— Et vous êtes heureux ?

— Je ne sais.

— Vous n'en êtes pas sûr ? dit Horace en riant.

— Non. C'est une histoire merveilleuse. Je pourrais vous la raconter; j'aime mieux vous la lire. Élie, continua le comte, donnez-moi ce livre qui est là, dans cette coupe.

— Quoi ! vous tenez registre de vos bonnes fortunes ? »

Le noir remit à son maître un volume à tranches dorées, relié de maroquin rouge.

« Qu'est-ce ? fit Horace.

— Les *Vies des dames galantes* par le seigneur de Brantôme. Je commence à la page 193 de l'édition originale. « J'en ay ouy conter d'un autre du temps du roy François, de ce beau escuyer Gruffy, qui estoit un escuyer de l'escurie dudit roy, et mourut à Naples, au voyage de Rio de l'Autrec, et d'une très grande dame de la cour, dont en devint très amoureux : aussi estoit-il très beau, et ne l'appelait-on ordinairement que le beau Gruffy, dont j'en ay

veu le pourtrait qui le monstre tel. Elle attira un sien vallet de chambre en qui elle se fioit, pourtant incongneu et non veu, en sa chambre, qui luy vint dire un jour, luy bien habillé, qu'il sentait son gentilhomme, qu'une très honneste et belle dame se recommandoit à lui, et qu'elle en estoit si amoureuse qu'elle en désiroit fort l'accointance plus que d'homme de la cour, mais par tel si, qu'elle ne vouloit, pour le bien du monde, qu'il ne la vist, ni la connust; mais qu'à l'heure du coucher, et qu'un chacun de la cour seroit retiré, il le viendroit quérir et prendre en un certain lieu qu'il lui diroit, et de là il le meineroit coucher avec cette dame; mais par tel pache aussi qu'il lui vouloit boucher les yeux avec un beau mouchoir blanc, comme un trompette qu'on meine en ville ennemie, afin qu'il ne peust voir ny reconnoistre le lieu ni la chambre là où il le meineroit, et le tiendroit toujours par la main afin d'en defaire ledit mouchoir. » Brantôme, dit le comte, estime que c'était là une « plaisante assignation et composée d'une plaisante condition. » Je saute quelques lignes étrangères au sujet. « Il se résolut de tenter la risque, et que pour l'amour d'une grande qu'il présumoit bien estre, il ne faloit rien craindre et appréhender. Pourquoy le lendemain que le roy, la reyne, les dames, et tous et toutes de la cour se furent retirés pour se coucher, ne faillit de se trouver au lieu

que le messager lui avoit assigné, qui ne faillit aussitôt l'y venir trouver avec un second, pour lui aider à faire le guet si l'autre n'estoit point suivy de page ny de laquais, ny vallet, ny gentilhomme. Aussitost qu'il le vit, luy dit seulement : « Allons, monsieur, madame vous attend. » Soudain il le banda et le mena par lieux obscurs, étroits, et traverses inconnues, de telle façon que l'autre luy dit franchement qu'il ne sçavoit là où il le meinoit; puis il entra dans la chambre de la dame, qui estoit si sombre et si obscure, qu'il ne pouvoit rien voir ny connoistre, non plus que dans un four. Bien la trouva-t-il, sentant à bon, et très bien parfumée, qui luy fit espérer quelque chose de bon; par quoi le fit déshabiller aussitost, et luy-même le déshabilla, et après le mena par la main, lui ayant osté le mouchoir, au lit de la dame, qui l'attendoit en bonne devotion; et se mit auprès d'elle à la taster, l'embrasser, la caresser, où il ne trouva rien que très-bon et exquis, tant à sa peau qu'à son linge et lit très superbe qu'il tastonnoit avec les mains; et aussi passa joyeusement la nuict avec cette belle dame, que j'ay bien ouy nommer. Pour fin, tout luy contentoit en toute façon et connust bien qu'il estoit très-bien hébergé pour cette nuit, mais rien luy faschoit, disoit-il, si-non que jamais il n'en sceut tirer aucune parole. Elle n'avoit garde, car il

parloit assez souvent à elle le jour comme aux autres dames, et, pour ce, l'eust cogneue aussitôt. De folastreries, de mignardises, de caresses, d'attouchements, et de toute autre sorte de demonstration d'amour et paillardises, elle n'y espargnoit aucune; tant y a qu'il se trouva bien. Le lendemain, à la pointe du jour, le messager ne faillit le venir esveiller, et le lever et habiller, le bander et le retourner au lieu où il l'avoit pris, et recommander à Dieu jusques au retour, qui seroit bien tost; et ce ne fust sans luy demander s'il luy avoit menty, et s'il se trouvoit bien de l'avoir cru, et ce qu'il lui en sembloit de lui avoir servi de fourrier, et s'il lui avoit donné bon logement. Le beau Gruffy, après l'avoir remercié cent fois, luy dit adieu, et qu'il seroit toujours prest de retourner pour si bon marché et revoler quand il vouldroit. »

Le comte ferma le volume.

« Voilà mon histoire à quelques détails près, dit-il.

— Elle est admirable! s'écria de Naër. L'homme reviendra-t-il?

— Tous les soirs, à minuit.

— Ah! mon hôte, vous êtes un heureux galant! » Et, surexcité par la bonne boisson, Horace fit à ce propos d'agréables plaisanteries.

Démétrius feignit de sourire; il n'entendait pas.

Cette lecture lui avait remis en mémoire, jusque dans les moindres détails, son aventure de la nuit : le départ dans l'ombre, la longue traversée et l'abordage silencieux. Il se rappelait l'escalier de marbre sonore sous le pas, le boudoir inconnu plein de senteurs alléchantes, puis l'approche ténébreuse d'une femme. Ce n'était point l'orgueil de la bonne fortune ni même le souvenir des ravissements enveloppés de mystère qui l'occupaient de la sorte et s'imposaient à son esprit sans relâche; volontiers il eût attribué l'incident à la fantaisie de quelque femme éprise de romans, et ne s'en serait pas occupé davantage; mais il songeait à la duchesse Formosani. De la tête aux pieds il avait tressailli lorsque le fantôme amoureux s'était approché de lui; il avait tressailli de la sorte devant la jeune femme, la veille, au théâtre Saint-Charles. La commotion reçue au premier baiser de l'anonyme, il l'avait pressentie à cet instant où, parsemés dans l'air, s'étaient rencontrés et unis le duvet de cygne et la feuille de rose. Toutes les grâces entrevues pendant la soirée précédente, tous les trésors devinés, toutes les délices supposées par le désir et affirmées par le rêve, tout ce que devait contenir de joie et d'angoisse, de bercements et de vertiges, l'amour d'Angéla-Siréna, il l'avait goûté, possédé, admiré, subi. Après le spectacle, le long de la mer, sous les étoiles, il avait plus

d'une fois étreint quelque nue imaginaire, plus d'une fois savouré les lèvres de la duchesse dans les parfums du souffle; et voici qu'il avait retrouvé sans mélange, sans désillusion, la saveur même de son rêve dans une réalité nocturne et mystérieuse comme le rêve. L'heureux homme! son cœur palpitait, semblable à une aile ivre de ciel ; de chaudes bouffées de joie lui montaient à la gorge : il était l'amant de la duchesse Formosani. Mais parmi cette joie tombait une goutte d'amertume, bientôt envahissante. Il aimait Angéla-Siréna, non point d'un amour instable, soumis aux variations du caprice, mais d'une de ces tendresses insurmontables et graves, sans cesse grossissantes, qui soudain comblent l'âme, ainsi que la mer, pénétrant tout à coup dans quelque abîme, le remplit jusqu'au bord d'une onde à la calme surface, à la belle profondeur. Et maintenant, la duchesse lui apparaissait singulièrement déchue. Cette pensée faisait le désespoir de sa joie et la défaite de sa victoire. Il ne répondait pas aux paroles enjouées de son hôte; il regretta de s'être confié. Il ne pouvait se dissimuler qu'Horace traitait la chose comme il convenait, et que tout autre aurait parlé comme lui. Par instants, il souhaitait qu'Angéla-Siréna ne fût point l'héroïne de l'excentrique nuitée; au prix de sa vanité sacrifiée et de son bonheur disparu, il souhaitait cela. Il en

vint à discuter ses soupçons. La duchesse, sans doute, pouvait s'être prise d'un léger goût pour lui; fallait-il en conclure qu'elle n'avait reculé ni devant le péril certain, ni devant le scandale possible? Son rang, son âge (l'âge d'une jeune fille), protestaient contre une pareille supposition. D'ailleurs, aucun indice réel; la chambre était obscure; pas une parole. Il avait reconnu la grande dame à la finesse des parfums, à l'élégance des tissus. Il y avait à Naples d'autres grandes dames que la duchesse. « Allons, ce n'était pas elle, » dit à part lui le comte. Mais la conviction contraire ne tarda point à renaître, et avec elle revinrent l'orgueil et le désespoir du triomphe.

Horace de Naër, las de son voyage, était allé dormir dans un hamac, sous les arbres. Démétrius ordonna d'atteler, et se fit conduire à Naples, au palais Formosani.

Angéla-Siréna était seule dans un grand salon magnifiquement décoré. Elle portait une robe de velours aux longs plis amples, décolletée comme une robe de bal. Petite et mignonne, elle disparaissait presque entièrement dans cette vaste toilette; les perles de la coiffure neigeaient dans ses cheveux.

« Eh quoi! déjà? fit-elle étourdiment.

— Ah! madame, répondit le comte, les heures m'ont paru bien longues depuis... »

Démétrius affecta de s'interrompre.

« Depuis? répéta la duchesse.

— Depuis hier, madame. »

Cette parole et le regard qui l'accompagnait ne produisirent aucune impression sur Angéla; pas un tressaillement, nul trouble, aucun signe d'inquiétude.

« Ah ! oui, depuis hier, » reprit-elle.

Il n'y avait rien de perceptible dans l'intonation de sa voix, sinon la surprise d'entendre une niaiserie sortir de la bouche du comte de Seyssel, qui avait un renom d'homme d'esprit.

Une causerie s'engagea. La duchesse était gaie. Elle ne dédaignait pas les anecdotes plaisantes. Elle riait volontiers de son rire argentin. Elle avait des turbulences de petite fille. Elle ne pouvait tenir en place sur le fauteuil très bas, blotti dans un coin du salon, où elle se pelotonnait comme une chatte frileuse. Démétrius remarquait un à un ces détails. On parla du théâtre et du monde. A propos d'une vieille coquette, la duchesse eut un mot très espiègle; puis le comte ayant fait une allusion à ses voyages, elle voulut qu'il les racontât; et je ne sais comment il s'y prit pour rappeler, comme par mégarde, la mort du duc Formosani.

« On vous a dit que je suis veuve? Ah ! les méchantes personnes !

— Ce n'est pas vrai ? demanda le comte avec une sorte d'effroi.

— Eh ! oui, c'est vrai. Je suis bien obligée de l'avouer, puisqu'on le sait ; mais je n'aurais point voulu qu'on en parlât. Le duc voyage, disais-je, il est allé très loin, il reviendra peut-être. C'était tout simple. Vous ne savez pas combien il est ennuyeux d'être veuve. Depuis un mois que j'habite Naples, on m'a demandé ma main quatre ou cinq fois déjà; c'est insupportable. Ah ! mon Dieu, continua la duchesse, j'y songe, est-ce que vous allez m'épouser, vous aussi ? »

Démétrius l'écoutait comme on fait d'une musique ; une cascatelle de neige fondante n'a pas le timbre aussi frais ni aussi plaisant.

« Vous ne voulez donc pas vous marier, madame ?

— Je ne sais, répondit-elle ; ce n'est point le mariage qui m'effraie ; c'est la demande en mariage. »

Les indécisions du comte redoublèrent ; il ne pouvait attribuer l'abominable audace d'une coquette à cette jeune femme si semblable à une jeune fille. « Elle n'aurait point osé, » songeait-il. Il songeait aussi que ce serait dommage qu'elle n'eût point osé.

« C'est la marquise qui vous a parlé de moi ? reprit Angéla-Siréna. Vilaine marquise ! Que vous a-t-elle raconté de plus ?

— Rien, madame, sinon que j'eusse à me défier de vous.

— Elle a eu raison, je suis très méchante. »

La conversation languissait un peu ; Démétrius ne parlait guère, observant, essayant de saisir quelque indice révélateur dans un geste ou dans une parole d'Angéla. Elle ne se trahissait point. « Ce n'est pas elle, » pensa-t-il. Il ajouta : « Tant mieux. » Son cœur était prêt à se déchirer.

« Mais, cher comte, fit tout à coup la duchesse, voilà une heure que vous êtes ici, et vous ne m'avez pas encore parlé de votre amour. Faites vite. Entendre parler d'amour, c'est comme si on lisait un roman. »

Démétrius prit la main de la duchesse et la baisa.

« Monsieur, dit-elle en la retirant sans brusquerie, pourquoi avez-vous baisé ma main ? »

Il n'y avait apparence ni de colère ni de pudeur effrayée dans son geste ; elle s'étonnait seulement de ce qu'il avait fait. Le comte ne sut que répondre ; c'était une innocence tout à fait déconcertante. En se penchant vers la duchesse, il avait remarqué sur son épaule droite un signe à peine perceptible à la vue, mais qui pouvait être sensible au toucher. Il s'excusa comme il put, et les discours usités entre gens du monde continuèrent sans incident jusqu'au terme de la visite.

Le comte, en se retirant, n'hésitait point : la duchesse était parfaitement étrangère à son aventure de la veille; il fallait, en vérité, qu'il eût perdu le sens, pour avoir imaginé une énormité semblable. Hélas! il n'y avait d'autres liens entre la jeune femme et lui que ceux d'une familiarité récente encore entachée d'étiquette; et ce n'était pas vrai qu'il eût baisé son front et baisé ses yeux (ses yeux si beaux!) pendant la romanesque entrevue. Mais, tandis qu'il s'éloignait du palais Formosani, il sentait s'ébranler sa conviction nouvelle. Lorsque le dernier écho de la voix charmeresse eut expiré dans son oreille, et que ses yeux, parmi les éblouissements enfin dissipés de l'extase, cessèrent de voir le doux profil d'Angéla-Siréna, le soupçon tenace envahit de nouveau sa pensée, et alors il détestait violemment la perversité de la duchesse.

C'était l'heure où il avait coutume d'être reçu par la marquise de Brescia. Il résolut de l'interroger, sans l'instruire de son aventure. La vieille femme l'accueillit gracieusement. Elle regretta de ne pouvoir rien lui apprendre; elle ne savait rien ; la duchesse était très belle et très riche, on ne devait point en demander davantage. Pourquoi s'inquiétait-il de ce qui ne le regardait pas ? Si elle avait eu des amants, personne ne le disait ; selon les apparences, elle n'avait pas eu le temps. Mariée à dix-

sept ans, veuve à dix-huit. Le duc avait été son père. Démétrius s'était mépris aux paroles de la marquise; la marquise n'avait pas voulu dire qu'Angéla-Siréna fût une femme dangereuse et capable de briser volontairement le cœur d'un honnête homme; elle avait de la duchesse une excellente opinion; la duchesse ferait le bonheur de son mari.

Démétrius, l'âme éperdue, rentra chez lui. Son hôte venait de s'éveiller. Pendant le dîner il y eut de nouvelles confidences. « Voilà qui est grave, » dit Horace. Le temps s'écoula très lentement. La gondole n'arriverait pas avant minuit. Minuit était si loin! « Si vous avez affaire à la duchesse Formosani, insistait de Naër, il est impossible que vous ne parveniez pas à la reconnaître. » Démétrius en convint. « D'ailleurs, reprit Horace lorsque minuit sonna, je vous exhorte à ne point dédaigner cette paire de ciseaux anglais; c'est un outil admirable et très propre à couper sans bruit une mèche de cheveux. » Un signal, je ne sais lequel, se fit entendre dans le jardin. Le comte disparut.

« Hé! hé! Votre Excellence ne s'est point fait attendre, s'écria plaisamment le spadassin en saluant Démétrius.

— Ecoute, dit celui-ci, si tu veux nommer la femme vers qui tu me conduis, je te donnerai mille piastres.

— Je vous remercie, monseigneur, répliqua l'homme, car, d'après conventions, je dois recevoir pour me taire le double de ce que je pourrais gagner en parlant. »

Comme la veille, le comte fut enfermé sous la tente de velours grenat, et le voyage commença, rapide et sans bruit, dans le golfe.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Horace fut éveillé en sursaut par le fracas d'une porte qui s'ouvrait brusquement.

« C'est elle ! » cria Démétrius en se laissant choir sur un fauteuil près du lit.

De Naër ouvrit lentement les yeux.

« Eh quoi ! partir déjà ? murmurait-il avec mélancolie.

— C'est elle ! c'est la duchesse ! répéta le comte.

— Excusez-moi, Démétrius, je rêvais de la Chiaza. La duchesse, disiez-vous, elle s'est trahie ?

— Non. Je me suis roulé à ses pieds, je me suis frappé la poitrine, j'ai prié, j'ai pleuré pour qu'elle consentît à me dire son nom, et moins que son nom, une phrase, une parole, ce qu'elle aurait voulu ! Rien. Elle est demeurée silencieuse comme si elle ne m'avait pas entendu. Toujours la même apparition pâle aux enlacements muets ! Et je n'ai rien vu, sinon l'éclair de son œil, qui m'aveuglait dans l'ombre. Mais regardez, ces cheveux, ils sont

noirs comme les siens, ce sont les siens! Et sur l'épaule droite du fantôme j'ai touché (voilà une preuve sans réplique), j'ai touché la marque d'un signe pareil à celui que porte Angéla-Siréna sur l'épaule! Oh! c'est elle : j'en suis sûr, aucun doute.

— En ce cas, dit Horace, vous devez être satisfait.

— Ah! je suis bien malheureux! »

Cette journée s'écoula comme les précédentes, et celles qui suivirent n'en différèrent pas davantage. Démétrius était reçu par la duchesse avec un nonchaloir ingénu qui aurait découragé les soupçons les plus obstinés. Maintes fois il fut sur le point de lui dire qu'il avait tout deviné et qu'elle avait tort de dissimuler plus longtemps; maintes fois, en montant l'escalier du palais, il prépara le discours qu'il aurait dû tenir; en présence d'Angéla-Siréna, plus de projets, plus de résolutions. Il tombait en extase, sans haleine, sans parole; et toujours, devant elle, il s'estimait infâme d'oser la soupçonner. Mais chaque matin sa crainte et à la fois son espoir étaient ravivés par l'effet des impressions récentes, et il prenait mille décisions sans cesse renouvelées, jamais exécutées.

Horace de Naër avait été présenté par le comte à la duchesse Formosani.

« Vous êtes fou, mon hôte, dit cette fois le jeune

homme, la duchesse est incapable d'une équipée nocturne. Au surplus, continua-t-il, peu de femmes ont de ces audaces. Une seule... »

De Naër se prit à sourire.

« Laquelle? interrogea Démétrius.

— Oh ! dit Horace, elle est en Chine. »

La passion du comte grandissait chaque jour; la duchesse lui paraissait de plus en plus désirable, et, ses incertitudes ne prenant pas de fin, il en arrivait au désespoir. Cette double vie lui était insupportable. Toutes les joies des rendez-vous mystérieux se convertissaient en douleurs au souvenir d'Angéla-Siréna ; les émotions charmantes qu'il éprouvait à écouter le babillage de la jeune femme devenaient des angoisses quand il se rappelait les silences nocturnes. Il résolut d'en finir. Des deux bonheurs qui lui étaient accordés, il fallait qu'il en abandonnât un. Il n'hésita point. Un soir, le spadassin donna vainement le signal convenu. Il frappa dans ses mains et jeta des pierres aux fenêtres. Démétrius aux aguets derrière une persienne, écoutait et observait ; il s'était juré de ne pas descendre. Là-bas, au delà des arbres, il vit resplendir la belle tente carrée de velours grenat chamarré d'or; il vit la barque dans la crique, et, à travers les branches, la veste rouge du matelot. Il entendait crier : « Monseigneur! Monseigneur! » et il restait derrière la

fenêtre, étonné de son courage. L'émissaire se lassa d'attendre. Le comte le regarda s'éloigner. Il n'aurait pas voulu qu'il s'éloignât. Pourquoi ne l'avait-il pas appelé une fois encore? Il serait descendu peut-être. Non, il ne serait pas descendu. L'homme s'approcha de la barque et s'entretint avec le matelot. Une grande épouvante assaillit l'âme de Démétrius. « Ils vont partir! Ce serait une chose horrible si ce drôle, profitant de ce que je ne suis pas venu, allait prendre ma place? L'ombre qui m'empêche de voir la duchesse empêcherait la duchesse de le reconnaître. » Telle fut la raison que s'allégua le comte pour autoriser sa faiblesse. Le matelot avait levé les rames; la gondole allait fuir. « Me voilà! » s'écria Démétrius. « Je devais choisir, pensait-il, entre le jour et la nuit; c'en est fait, je ne la verrai plus. » Mais, le lendemain, à l'heure de sa visite quotidienne, il montait en courant (à ce point qu'il arriva tout essoufflé) le grand escalier blanc du palais Formosani.

Une autre fois, pour se soustraire à l'anxiété de ses doutes, il jura de quitter Naples; il s'en irait n'importe où, très loin, en France peut-être; mais il rompit son serment et ne fit d'autres voyages que ceux de chaque nuit, vers l'alcôve inconnue.

Cependant la marquise de Brescia, très expérimentée, avait depuis longtemps compris, à l'attitude

du comte, qu'il lui était survenu quelque chose d'anormal.

Interrogé par elle, il raconta sans détours tout ce qu'il avait souffert depuis sa rencontre avec la duchesse Formosani. La marquise était femme d'esprit, et certainement très apte à donner un bon conseil.

« Mon cher enfant, lui dit-elle, vous êtes la proie d'une intrigante. Je me porte caution pour Angéla-Siréna. Ces escapades romanesques ne sont plus d'usage chez les personnes de qualité ; de mon temps déjà elles étaient tombées en discrédit. Cette gondole, cet intermédiaire, la nuit, le bandeau, tout cela est d'un goût outré ; il en sort je ne sais quelle odeur rance de bourgeoisie prétentieuse. La duchesse Formosani, en supposant qu'elle fût capable d'une telle échauffourée, eût imaginé quelque chose de plus spirituel. Je vous le dis, vous avez enflammé par mégarde votre vendeuse de gants ou de parfumeries. Il en est de fort jolies parmi ces petites bourgeoises ; mais, cher comte, priez la sainte Madone que la vôtre ne soit point une vieille !

— Elle n'est ni vieille ni bourgeoise, répondit le comte en souriant.

— Vous n'y entendez rien, répliqua la marquise. Quant à la duchesse, épousez-la si vous l'aimez autant qu'il le semble, et, le soir de vos noces, en-

voyez quelque laquais à votre place, là-bas, dans la gondole. »

La conviction évidemment sincère de l'habile vieille femme aurait dû gagner Démétrius; mais, ces cheveux, c'étaient bien les cheveux de la duchesse et le signe qui décorait l'épaule d'Angéla-Siréna, il le baisait chaque soir sur l'épaule de sa maîtresse.

Un mois s'était écoulé parmi ces alternatives cruelles, lorsqu'un accident eut lieu qui pouvait y mettre un terme, et fit grand bruit dans Naples.

Une nuit, le palais Formosani brûla. L'incendie se maintint quatre heures durant. Sous l'effort de la flamme l'édifice s'écroula pierre à pierre. Les gens de la duchesse furent sauvés à grand'peine, et l'on dut admirer la belle chance d'Angéla-Siréna, qui, précisément, avait passé la nuit hors de chez elle, au chevet de la marquise de Brescia, dangereusement malade. Démétrius apprit la nouvelle par le nègre Élie, qui, chaque matin, allait à Naples; la duchesse habiterait sa villa, en attendant que le palais fût reconstruit.

Le comte se vêtit à la hâte et se rendit chez la marquise de Brescia; elle était partie depuis trois jours pour Rome, elle reviendrait vers la fin de la semaine.

Le doute devenait impossible : la duchesse était absente pendant l'incendie, mais elle n'avait pas

passé la nuit auprès de la marquise. Démétrius maudit cette perversité profonde, si habilement, si imperturbablement dissimulée. Pendant un mois, elle avait joué cette comédie détestable. Chaque jour elle le voyait palpitant devant elle, tourmenté d'incertitudes, dévoré d'angoisses ; était-ce donc bien difficile de lui dire : « Je vous aime, et c'est moi, c'est moi qui, chaque soir, vous attends là-bas, où l'on vous mène, dans l'ombre et le silence ! » La nuit, il tombait à ses genoux, la suppliant de parler, de ne point faire durer cet incomparable supplice ; il s'écriait : « Angéla ! » puis : « Duchesse ! » puis : « Angéla-Siréna ! vous voyez bien que je vous ai reconnue, pourquoi vous taire encore ? » Elle ne répondait pas et demeurait cruellement impassible.

Le comte marchait à grands pas dans la rue, et par moments il se frappait la tête du poing. Mais sa colère ne fut pas de longue durée. Ce que la duchesse avait fait, en somme, c'était pour lui qu'elle l'avait fait ; elle s'était éprise tout à coup, dès la première rencontre ; il se rappela les plumes de l'éventail envolées avec les feuilles de rose. Pouvait-elle hasarder un aveu, dès l'abord, la première ? Cependant, à son amour elle n'avait pas pu résister ; c'était une imprudente : elle avait affronté la honte et le scandale ; mais pour lui, pour lui seul. Etait-

elle si coupable? Sans doute, si quelque jour il lui avait dit : « Je vous ai reconnue », elle n'aurait point nié; de tous ses vœux elle appelait l'heure où elle pourrait redevenir elle-même et mettre un terme à cette double vie; mais il ne lui avait jamais parlé. Devait-elle se faire reconnaître la nuit tandis qu'il baisait ses pieds en la conjurant de dire son nom ? Elle serait morte de honte, étant craintive et douce, s'il lui avait fallu se découvrir pendant ces heures éperdues. Comme elle devait souffrir de ne pouvoir lui répondre : « Démétrius » quand il lui disait : « Angéla ! » Mais maintenant tous les tourments allaient cesser; il lui parlerait, elle avouerait, il n'y aurait plus ni ténèbres, ni mystères. Oh ! les tendres excuses ! les douces confidences !

Le comte remonta dans sa voiture et se fit conduire à la villa Formosani.

La duchesse le reçut dans le jardin, sous un oranger.

Une fois de plus ses belles résolutions s'évanouirent en présence d'Angéla-Siréna; la pudeur le prit à la gorge; il tressaillit, rougit, et se perdit dans une phrase balbutiée.

« Vous savez la nouvelle? demanda la duchesse.

— Oui, madame, et je sais aussi que vous avez été miraculeusement préservée. »

Démétrius tenta de mettre quelque peu d'imper-

tinence dans cette réponse; Angéla n'y prit point garde.

« On raconte que j'ai passé la nuit chez la marquise de Brescia, ce n'est pas vrai, dit-elle. J'étais en dévotion au couvent de l'Étoile, dont ma cousine est supérieure. C'est un secret que je vous confie. J'ai beaucoup de religion, mais j'aime qu'on l'ignore. »

La duchesse fit le signe de la croix avec la gravité d'une petite nonne. « Voilà, pensa le comte, une franchise adorable ou une épouvantable noirceur; quoi qu'il en soit, il faut que mon sort s'accomplisse. »

« Madame la duchesse, dit-il brusquement, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

— Oh! fit Angéla, c'est très grave; il faut que je réfléchisse. »

Elle acheva sa phrase dans un éclat de rire.

« Voilà qui est fait, reprit-elle, j'ai réfléchi. »

Et, toujours rieuse, elle tendit la main au comte de Seyssel.

Le mariage fut fixé à quinze jours de là. La nouvelle se répandit, Démétrius fut envié.

« Vous faites bien, » dit à son retour la marquise de Brescia. Horace de Naër estima que c'était un moyen hardi, mais décisif, de tirer toute chose au clair. Quant au comte, il était plus calme; il s'ima-

ginait être déjà le mari de la duchesse, et que les convenances les contraignaient pendant quelques heures à une retenue si ardemment compensée. Il résolut de vivre de la sorte jusqu'au jour du mariage. Il attendit. Le jour vint.

La veille des noces, il y eut un bal à la villa Formosani; la fête se maintint jusqu'à l'aurore; mais Horace de Naër disparut avant minuit sous ombre de conduire à sa voiture la marquise de Brescia, qui s'était trouvée indisposée.

Le lendemain, dès le matin, le mariage eut lieu; le comte et la comtesse de Seyssel devaient quitter Naples au retour de l'église; une chaise de poste les attendrait à la grille de la villa. La cérémonie nuptiale fut très somptueuse. Cette cousine d'Angéla, qui était supérieure au couvent de l'Étoile, ne manqua point d'y assister. Pendant la bénédiction, Démétrius observa sa femme; elle était vêtue d'une robe de moire à volants de dentelle; une rose fleurissait dans ses cheveux. Sous la parole du prêtre, elle courbait la tête d'un air édifiant; quand elle s'agenouilla, ce fut avec un sourire d'une candeur évidente. Le comte avait répudié tout soupçon. « J'ai rêvé! » disait-il. Lorsque les époux sortirent de l'église, une vieille mendiante, accroupie sous le porche, ayant remarqué que la mariée ne portait pas de fleurs d'oranger :

« Voilà une veuve, s'écria-t-elle en patois napolitain, qui a tout à fait l'air d'une jeune fille. »

La comtesse rougit. Démétrius jeta un louis à la mendiante.

« Elle a raison, j'étais fou. »

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls enfin, ce fut dans le jardin de la villa, sous l'oranger. La comtesse allait se retirer afin de revêtir un costume de voyage.

« Voulez-vous demeurer un instant? dit Démétrius.

— Je le veux, » fit-elle.

Il la regarda longuement en silence.

« Comtesse, dit-il enfin, vous êtes ma femme à présent, n'avez-vous rien à me dire?

— A vous dire ? Non, répondit-elle avec une petite moue d'étonnement.

— Rien ?

— Rien, en vérité. »

La pensée d'Angéla transparaissait à travers la sonorité cristalline de sa voix. Démétrius tenta de se dérober à une influence trop souvent subie, et, prenant sa femme par la main avec une sorte d'emportement :

« Vous n'avez rien à me dire ? » répéta-t-il encore.

La comtesse leva fièrement la tête.

« Non, monsieur, » dit-elle d'un ton ferme.

A ce moment la face noire d'Élie se montra parmi les branches.

« Qu'est-ce ? fit le comte.

— Une lettre de la part de M. Horace de Naër, dit le nègre en s'inclinant.

— Donne et va-t'en. »

Démétrius lut à la hâte.

Soudain il ploya les genoux et baisa furieusement les petites mains de sa femme.

« Comtesse, s'écria-t-il, vous ne me pardonnerez jamais!

— Qu'ai-je à vous pardonner? demanda-t-elle.

— Oh! rien, absolument rien! Angéla, m'aimez-vous ? »

Il l'avait attirée sur sa poitrine. Elle se dégagea de cette étreinte et s'enfuit effarouchée. Mais, quand elle fut un peu loin, elle dit : « Démétrius, je vous aime ! » et disparut.

« Heureux homme, écrivait de Naër, qui êtes le mari de la duchesse et qui avez été l'amant de la Chiaza ! Cette nuit, couvert d'un manteau qui m'enveloppait jusqu'aux tempes, j'ai tenté l'aventure à votre place. En un baiser, j'eus reconnu la Vénitienne. Elle a de merveilleux cheveux noirs; son épaule est marquée d'une petite cicatrice due à la pointe d'un stylet d'or; de là la confusion. Quant à votre guide de chaque soir, c'est Zicotto, un an-

cien bateleur de Venise, un drôle qui jadis, à Bruxelles, n'hésitait point de vider mes boîtes de havanais et mes bouteilles de constance. Je pars pour l'Angleterre. Adieu. »

Il n'y avait pas jour à conserver le moindre doute; tout était nettement expliqué; le nègre Élie avait peut-être trouvé singulier que la lettre d'Horoce fût apportée par un laquais de la marquise de Brescia; mais Élie était une personne discrète, qui ne parlait jamais, à moins d'être interrogée.

Mai 186...



LES GOUTTES DE RÊVE

Tous les matins, pour aller à son bureau, il prenait par ce passage. C'est un très pauvre garçon. Il est maigre, petit, chétif, paraît plus maigre encore dans son veston étroit tendu sur les os, dont le collet toujours relevé cache à demi un cou sans linge. Jeune, vingt-deux ans à peine, il n'a aucun des beaux épanouissements de la jeunesse; il existe des plantes malingres qui, même au printemps, ne fleurissent pas. Sa face, dont les yeux gris, souvent baissés, regardent à la dérobée avec cette sournoiserie que donne la peur, ressemble à une figure de vieille cire, où le fard s'est éteint, comme on en voit derrière la vitrine des perruquiers de banlieue, et des taches de rousseur lui ajoutent je ne sais quoi de maladif et de plaintif. Un être pitoyable vraiment. Tant de jeunes gens ont la gaieté

aux lèvres, l'amour ou l'espoir au cœur; lui, non. Oh ! comme les autres, il aurait voulu sourire, aimer, vivre enfin ! Naguère, le dimanche, quand il allait se promener, tout seul, aux Champs-Elysées, il suivait d'un œil jaloux, où la colère brûle les larmes, ces cavaliers élégants, qu'emporte le rhythme du galop, et que reconnaissent, avec une inclinaison de tête, les belles mondaines à demi-couchées dans leurs victorias sous des neiges de fourrures. Il les enviait aussi, ces couples fous et ravis, — lui, le chapeau rond sur l'oreille, elle, pouffant de rire sous un envolement de rubans, — qui s'en vont, en fiacres découverts, manger des fritures aux guinguettes de Courbevoie. Un jour, il a sangloté en voyant passer, près de la Cascade, un cortège de noce : la mariée, toute blanche, courait en avant, cherchait des fleurs dans le gazon, et, un peu courbée, se retournait par instants pour rire au marié ! Mais il a compris enfin qu'aucune de ces joies n'était faite pour lui. Il est laid, il est pauvre. Comme son père et sa mère, morts à présent, n'avaient pu lui donner qu'une assez piètre instruction, — lire, écrire, compter, — il a eu grand'peine à trouver un petit emploi d'expéditionnaire dans je ne sais quelle administration : et il ne peut pas espérer une meilleure place. Il est de ceux à qui rien ne saurait arriver; pour qui il n'y a point de hasard. Le bureau, tous

les jours, tous les jours. Le même bureau. Il vieillira, rien ne changera pour lui, il sera moins jeune, voilà tout. Le soir où il se couchera pour sa dernière maladie, il sera allé au bureau, le matin. Aussi l'on peut deviner, dans tout son air, une habitude déjà longue d'être comme le voilà, une résignation à ne jamais être autrement ; sa douleur, — ainsi qu'un vieux mal dont on ne guérira pas, — a dépassé la période aiguë ; c'est un désespoir accepté, convenu, qui s'éternise en une mélancolie irrémédiable.

Mais pourquoi donc passait-il, — bien que cela l'obligeât à un détour, — par l'une des étroites galeries qui se croisent derrière l'entrée des artistes du Théâtre des Variétés ? Il est morose, ce passage, et presque toujours désert, dans la matinée surtout. Peu de magasins. A la clarté grisâtre qui tombe du haut vitrage, on aperçoit des meubles en réparation, des piles de bouquins, des tableaux retournés, dans un désordre poussiéreux d'arrière-boutique ; et, à l'un des angles, un cabinet de lecture, obscur, silencieux, ouvre sa porte morne, qui a l'air de bâiller.

S'il passait par là, c'était à cause d'une boutique de parfumerie, qui se trouve en face du cabinet de lecture. La parfumeuse avait eu l'idée — suprême tentative d'achalandage, — de suspendre en dehors de sa devanture, trois petites fontaines de cuivre, dont chaque robinet figurait une Chimère, et d'où tom-

baient goutte à goutte d'odorantes essences. Quiconque passait, pouvait parfumer son mouchoir. Mais, à cause de la solitude du lieu, cette largesse ne profitait à personne, si ce n'est au pauvre expéditionnaire.

A peine entré dans le passage, il s'arrêtait, guettant le moment où il serait seul, puis, brusquement, courait vers la boutique de parfumerie, plaçait, non pas son mouchoir, mais l'une de ses mains, sous la première fontaine, d'où pleurait une essence de violette, recueillait précieusement les fines larmes lentes, et, quand sa paume était mouillée, il la portait à son nez et aspirait longuement le parfum.

Alors, il devenait tout autre! Du rose lui montait aux pommettes; il y avait la douceur d'un rêve dans ses yeux attendris. C'est que l'odeur lui grisait l'âme! cet arome de fraîche fleur dans les mousses éveillait en lui une vision de bois printaniers, pleins de feuilles murmurantes et de légers gazouillis; écartant les branches, une enfant se montrait, toute blanche et toute rose, et riait avec une bouche de fleur; il voulait la saisir, elle fuyait, se blottissait dans les hautes herbes; mais un éparpillement de rosée dénonçait la fugitive; il la surprenait, rougissante, ne s'échappant plus; et tous deux ils restaient longtemps enlacés dans la frai-

cheur verte du matin, sur les mousses mouillées où se cachent les violettes.

C'était de l'opopanax que pleurait la seconde fontaine; et délicatement troublé par l'exquise et rare essence, une autre rêverie emportait sa pensée. Il entrait dans l'un de ces boudoirs de soie et de dentelles où sont les belles grandes dames! Sur le dossier d'or des chaises légères, dans la mollesse des poufs capitonnés, aux brimborions jolis des étagères, glissait, se nichait, s'accrochait un demi-jour presque rose; le plafond était de satin bleu pâle, plissé; des miroirs, encadrés de colombes, reflétaient les rosaces somptueuses des tapis; et, parmi tout ce luxe, une jeune femme, un peu hautaine, mais plus tendre, répandait sa longue robe sur le satin d'un sopha, et, souriant de le voir venir, lui tendait une fine main pâle, qu'elle ne retirait pas.

Mais la troisième fontaine versait avec abondance du musc! Il s'en emplissait les deux paumes, humait ardemment la forte et chaleureuse odeur. Alors il avait dans les yeux des flammes! et toute sa face était rouge. Les bras et les épaules nus hors d'un écroulement de flamboyantes étoffes, sous des lustres d'où tombait une pluie d'or et de feu, de grandes filles blanches, dont les lèvres sont comme du sang sur de la neige, repoussaient, pour mieux se faire voir, le manteau vermeil de leur chevelure,

et, tandis que des hommes chantaient dans une fureur d'orgie, tandis que le rire d'un vin de topaze et de rubis pétillait dans les coupes, elles, amoureuses et superbes, s'enlaçaient autour de lui dans le tournoiement toujours plus resserré d'une danse, et, lasses enfin, haletantes, parmi des cassures de satin foulé aux pieds, elles lui offraient, elles toutes, à lui seul, leurs bras, leurs cheveux, leurs lèvres !

Tout à coup, il s'enfuyait, parce que la parfumeuse avait entr'ouvert sa porte, ou que quelqu'un venait d'entrer dans le passage. Mais le pauvre hère emportait assez de songes pour charmer un peu l'ennui de la longue journée.

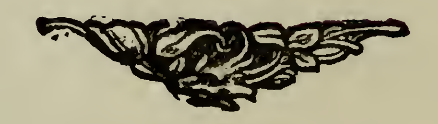
Maintenant, il est bien plus misérable encore. La parfumeuse s'est aperçue qu'elle gaspillait sans nul profit des aumônes de violettes, d'opopanax et de musc ; et les trois Chimères de cuivre ne peuvent plus verser des gouttes de rêve au jeune passant sans amour.

FIN

TABLE

CONSULTATION 1
LE CADEAU DE LA PETITE NOEL 11
LES NOCES DE NEIGE 21
LE PERROQUET 31
PREMIER BAISER 39
L'ÉPINGLE D'OR 47
LA VEUVE DU PRINCE CHARMANT 57
DUO PARISIEN 69
LA PRÉCAUTION UTILE 75
TOUFFE DE MYOSOTIS 85
LE TAMARIN DE CAYENNE 63
LE ROMAN DE QUATRE PLANCHES 101
LES JURONS DE LA MARQUISE 109
SACRILÈGE 119
LA PRINCESSE DOROTHÉE 127

L'ENFANT AMOUREUX 141
LES NOCES DE BRIGITTE 195
LA SOMNAMBULE 207
SANGUINES PARISIENNES 215
ANGÉLA-SIRÉNA 237
LES GOUTTES DE RÊVE 283



Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6252

